

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris
Courrier : Mairie de Montgivray Amis de George Sand 36400 Montgivray

tél : 01 60 14 89 91

courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

site : www.amisdegeorgesand.info



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 2006 Les Amis de George Sand

LES AMIS DE GEORGE SAND

Publié avec l'aide du Centre National du Livre



Eugène FROMENTIN : *Départ pour la chasse*, 1857
Musée des Beaux-Arts de La Rochelle

SOMMAIRE

Éditorial de Michèle HECQUET.....	p. 3
Thierry BODIN : Une lettre de retrouvée : à « Hydrogène »	p. 5
Simone BERNARD-GRIFFITHS : Nouvelle sandienne et dualité : <i>Carl</i> (1843).....	p. 11
Bernard HAMON : George Sand et Alphonse de Lamartine, 1839-1843.....	p. 23
Simone BALAZARD & Michèle HECQUET : George Sand et l'Algérie.....	p. 37
Françoise GENEVRAY : L'Édition sandienne aujourd'hui en Russie.....	p. 53
Claude MOINS : Histoire du double portrait	p. 61
Marine WATRELOT : La Fédération intercompagnonnie de la Seine et l'hommage à George Sand.....	p. 72
Compte-rendus	
• George SAND, parutions	p. 75
• Études.....	p. 92
• Le siècle de George Sand.....	p. 107
Manifestations culturelles.....	p. 111
Vie de l'association	
• Aline ALQUIER : Un Trentenaire et ses antécédents.....	p. 115
• Martine BEAUFILS : Les Souvenirs de la fondatrice de l'association.....	p. 118
• Thierry BODIN : Trente ans d'amités sandiennes.....	p. 122
• Marie-Thérèse BAUMGARTNER : Rapport d'activités 2005.....	p. 124
Carnet	
• Thierry BODIN : Françoise Heluin.....	p. 127

Table des illustrations

En couverture : Eugène FROMENTIN : détail de *La Chasse au héron en Algérie*, 1865, hst., 99 x 142 cm, (Musée Condé, Chantilly).

La lettre du 1 ^{er} mars 1836 de George SAND à Duplomb (coll. part)	pp. 8 & 9
Portrait d' <i>Alphonse de Lamartine</i> (détail), par Achille COQUERET, ca. 1848 (Musée des Beaux-Arts de Lyon)	p. 22
Eugène FROMENTIN : <i>Mustapha supérieur</i> (Alger, 1853), hst., 22,5 x 32,5 cm (coll. part.)	p. 36
Eugène FROMENTIN : <i>La chasse au gazelles</i> (1864), hsp., 28 x 41 cm (coll. part.)	p. 36
Maurice SAND : <i>Remblai du chemin de fer d'Alger à Oran</i> , dessin, 18 mai 1861, Carnets de voyage (Bibliothèque historique de la ville de Paris).....	p. 42
Maurice SAND : Cimetière musulman de Blida, dessin, 28 mai 1861, Carnets de voyage (Bibliothèque historique de la ville de Paris).....	p. 42
Eugène DELACROIX : Étude pour <i>Les Femmes d'Alger</i> , pastel, 1834, (Paris, Musée du Louvre, dépt. des Arts graphiques).....	p. 44
Eugène DELACROIX : <i>Arabes d'Oran</i> , eau-forte, 1833 (Lille, Musée des Beaux-Arts)	p. 44
George SAND : <i>La Comtesse de Rudolstadt</i> , trad. russe de D.Lifchitz, préf. de V. Tamarinov, illustrations en noir et blanc de M. Panova Couverture en couleur (fond vert sapin, lettres et liserés dorés), Eksmo, Moscou, 2005, 637 p., 13 x 20,5 cm	p. 52
Reconstitutions et éléments d'étude du portrait démembré de George Sand et de Chopin par Eugène Delacroix	pp. 61 à 70
Manifestation du 12 octobre 1930 en l'honneur de George Sand (Musée des Compagnons Charpentiers, Paris).....	p. 72
Une des illustrations d'Alla KHMEL pour cette première édition de <i>Flavie</i> en Ukraine.	p. 78
<i>La petite Fadette</i> , illustration de Tony JOHANNOT (<i>Œuvres complètes illustrées</i> , Blanchard-Hetzel-Marescq, 1851)	p. 87
<i>Maxime Planet</i> , sous-préfet de La Châtre et ami des dernières années de George Sand. Dessin de Paulin de VASSON (Archives départementales de l'Indre)	p. 97
Tableau généalogique de la branche paternelle de la famille de George Sand (<i>Les Racines de George Sand</i> , pp. 10-11)	p. 100
L'enterrement de George Sand à l'église de Nohant (dessin de VIX, <i>Le Monde illustré</i>) "Les amis qui se rendirent aux obsèques furent mis devant le fait accompli..." (p. 269)	p. 106
George SAND : 1 ^{ère} page du manuscrit (<i>Tamaris, mai 1861, à Rollinat</i>) - Dendrite : <i>La Mare au diable</i> (Coll. Alain Nohant et jaquette du disque des éditions Cassiopée).	p. 110
Portrait-charge d' <i>Agricol Perdiguier</i> (cl. Archives)	p. 114
Une des dernières photographies d' <i>Aurore Lauth-Sand</i> (Studio Arsicaud, Tours, 1961. – Coll. M. Beaufils)	p. 117
Deux portraits d' <i>Aurore Lauth-Sand</i> par Frédéric LAUTH (1865-1922) (hst., coll part. & coll. Christiane Smeets-Sand	p. 120
La Bibliothèque des Amis de l'Instruction, dans le 3 ^e arrt. de Paris (cl. archives).....	p. 125

Éditorial

Le Bulletin que nous vous offrons cette année s'ouvre gaiement, grâce à l'amicale générosité de Thierry Bodin, sur une lettre amusante de 1836 où George Sand annonce à son ami berrichon Duplomb (« Hydrogène ») l'heureux succès de son procès en séparation.

Une seule étude littéraire cette année : celle de Simone Bernard-Griffiths, qui met en lumière la séduction d'un conte musical méconnu, *Carl*, que son thème, la naissance d'une vocation, et sa structure binaire, apparentent à des oeuvres plus ambitieuses.

Les deux articles qui viennent ensuite ont un intérêt historique : Bernard Hamon poursuit son interrogation de la pensée politique de Sand par l'analyse de ses premières relations avec Lamartine, futur chef du Gouvernement provisoire, dont l'engagement est contemporain du sien, et que nous découvrons très anxieux de connaître son avis ; en passant au crible de la question algérienne la correspondance de Sand, puisque son oeuvre est muette sur ce point, Simone Balazard a rencontré l'expression d'une opinion généreuse, inspirée par des lectures saint-simoniennes, et bien éloignée de la passion colonialiste des républicains.

Françoise Genevray, auteur d'une étude sur les lecteurs russes de George Sand au XIX^e siècle, esquisse un premier bilan des effets du changement de régime sur l'édition des oeuvres de Sand en Russie : si la diminution des publications sandiennes est indéniable, Sand demeure un écrivain populaire.

Les effets du Bicentenaire se prolongeant décidément, nos lecteurs trouveront recensée une ample moisson de publications et d'études : en première place, la correspondance croisée de Sand et Delacroix, soigneusement établie et commentée avec science et tact par Françoise Alexandre sous le titre *Le rendez-vous manqué* ; à l'occasion de cette parution, Claude Moins propose une interprétation du double portrait de Sand et Chopin par Delacroix ; Danielle Bahiaoui, qui s'apprête à publier sa propre édition de ce petit roman aux éditions Le Jardin d'essai, présente *Flavie*

(1859), édité en français en Ukraine par notre ami Gennadyi Ulyanich ; *Les Nouvelles lettres d'un voyageur*, recueil posthume jamais réédité jusqu'ici ; *Impressions et souvenirs, La petite Fadette* ; plusieurs publications savantes individuelles : *George Sand et les Églises*, où notre Président Bernard Hamon analyse l'anticléricisme sandien, *Les racines de George Sand* (Bernard Jouve) ou collectives : *George Sand et l'Empire des lettres* (Actes du colloque de Louisiane dirigé par Anne McCall) ; *George Sand, écriture et représentation* (dirigé par Eric Bordas), la somme publiée en Berry : *George Sand, une européenne en Berry, un Hommage varois* (dirigé par J.Casanova), les compte-rendus de plusieurs manifestations sandiennes, notamment compagnonniques..... notre liste n'est pas exhaustive.... Cette année, où notre association fête ses trente années d'existence, Aline Alquier esquisse une histoire des célébrations et des études ; Martine Beaufils, à la persévérance de qui nous devons notre association, en raconte la naissance, et confie ses souvenirs d'Aurore Sand. Thierry Bodin conclut avec une élégante exhaustivité ce bilan de plusieurs décades.

Nous regrettons la perte de Françoise Heluin, disparue au début de cette année après avoir assuré la transmission du legs de son père George Lubin ; Thierry Bodin lui rend un hommage ému.

Michèle HECQUET



Une lettre retrouvée : à « *Hydrogène* »

LA LETTRE que nous présentons aujourd'hui pour la première fois intégralement avait été publiée en extraits par Georges Lubin au tome III de la *Correspondance*, sous le n° 1107 (p. 299-300). L'extrait principal, correspondant au troisième paragraphe, en avait été donné pour la première fois en 1909 par René Doumic, qui avait vu la lettre dans les archives de Charles Duplomb (1844-1937), le fils du destinataire, dans la *Revue hebdomadaire* du 6 mars, puis dans son livre *George Sand. Dix conférences* (Perrin, 1909, p. 184-185) ; il avait été repris par Louise Vincent dans son livre *George Sand et le Berry* (Édouard Champion, 1919, p. 231). Georges Lubin avait pu y ajouter deux courts extraits, d'après un catalogue Charavay (n° 708, avril 1962, pièce 28695). La lettre a enfin refait surface lors d'une vente récente (vente PIASA, 7 décembre 2004, n° 233), ce qui nous permet de la publier dans son intégralité. On supprimera à cette occasion l'extrait donné par G. Lubin sous le n° 1061 à la date [fin 1835], qui n'est qu'un extrait de notre lettre.

La lettre est écrite à l'encre brune sur les quatre pages d'un bifolium in-8, orné en tête du chiffre GS en lettres gothiques dans un petit médaillon en relief à froid.

Hydrogène, c'est l'ami Adolphe Duplomb (1805-1879), l'ami berrichon. Son surnom lui venait de ses études de pharmacie. Ce dut être une sorte de Gaudissart, courtier en vins et en assurances ; il est alors à Bordeaux, et approvisionne occasionnellement la cave de Nohant. On remarquera que cette lettre est le témoin d'une correspondance plus fournie. Louise Vincent (*op. cit.*, p. 129, n. 7) indiquait que Charles Duplomb détenait une abondante correspondance de Sand à son père. Or nous n'avons avant celle-ci qu'une lettre du 28 juillet 1830 (t. I, n° 309), puis deux petits billets en 1836-1837 (t. XXV, S 156 et 159), avant de nouveaux billets à partir de 1845. En lisant cette lettre retrouvée, on ne peut que regretter la disparition des autres lettres à Duplomb.

La lettre se situe à un moment critique. Le 16 février, le tribunal de La Châtre a prononcé la séparation des époux Dudevant. Comme le laisse entendre ici George Sand, le baron Casimir fera appel le 8 avril. Sand se

trouve à Bourges, auprès de son avocat Michel de Bourges. Elle résume pour Duplomb, alerté par la rumeur, l'état de ses affaires conjugales. Elle le fait avec une verve rendue irrésistible par l'imitation du parler berrichon.

Les proches amis de La Châtre sont cités dans cette lettre : Alphonse Fleury, Gustave Papet, et Duteil (qu'elle écrit Dutheil), Alexis Pouradier-Duteil, dit Duteil (1796-1852), qui avait épousé en premières noces la sœur de Duplomb, Marie-Marthe-Edme (1801-1824). Sand mentionne également d'autres amis de La Châtre, Joseph et Rozane Bourgoing, ainsi que son demi-frère Hippolyte Chatiron.

J'avoue ne pas avoir bien saisi les deux phrases relatives au « hamac ». Faut-il comprendre que Duplomb tâchait de placer, outre du vin et des assurances, un hamac, et que Sand lui explique qu'elle ne peut se tenir dans un hamac ?

Sand ajoute à sa lettre un post-scriptum en deux temps. Elle demande d'abord des nouvelles de son amie bordelaise Zoé Leroy, fille d'un négociant en vins des Chartrons ; elle l'avait connue à Cauterets en 1825, et Zoé servit d'intermédiaire entre Aurore et Aurélien de Sèze. Elle demeurait en effet avec ses sœurs Doraly, Élisabeth et Joséphine au 41 du quai des Chartrons. La dernière lettre d'Aurore à Zoé remontait en décembre 1828 (t. I, n° 223) ; c'est Zoé qui renoua le dialogue, peu de temps après notre lettre, en mai 1836 (voir t. III, n° 1184).

Les dernières lignes, malicieuses, sont relatives au père d'Adolphe, Blaise Duplomb, propriétaire à Montipouret, avare redoutable, qu'elle a mis en scène dans le *Voyage chez M. Blaise* (in *Œuvres autobiographiques*, Pléiade, t. II, p. 553-569).

Thierry BODIN

À ADOLPHE DUPLOMB
[Bourges, 1^{er} mars 1836]

Cher Hydrogène !

Je suis heureux de recevoir de tes nouvelles. Toutes les fois que j'apprends que tu n'es pas mort, je dis comme on dit chez nous, la mort n'a pas faim, et je [m'en corrigé] me réjouis du plus profond de mon cœur, de ce que tu n'es pas quelque chose de bon.

Je ne te prendrai pas de vin cette année mon tendre ami. La cave est pleine et la bourse est vide. Mais l'année prochaine, ton carnet peut compter sur moi, car j'ai été contente de ton premier envoi, et j'espère

que ta maison qui n'a pas servi tout le monde également bien, continuera à me bien servir.

Tu es mal informé de ce qui se passe à La Châtre. Dutheil n'a jamais été brouillé avec le baron de Nohant Vic. Mais voici la véritable histoire. Le baron s'est pris comme d'une idée de me battre. Dutheil a pas voulu, Fleury et Papet a pas voulu. Alors vla que le baron a été sarcher son fusil pour tuer tout le monde. Vlâ que tout le monde a pas voulu être tué. Alors le baron a dit, ça suffit, et il s'est remis à boire. Ça s'est passé comme ça. Personne ne s'est fâché avec lui. Mais moi comme j'en avait assez, et que ça m'ennuye de travailler pour vivre, de laisser mon dequoî dans les mains du Diable, d'être chassée de la maison tous les ans à coup de bonnet, tandis que les drolesses du bourg couchent dans mes lits, et apportent des puces dans mon logis, j'ai dit : J'veux pû dçà, et j'ai tété trouver le grand juge, à la Châtre, et j'y ai dit. Voilà. Dès lors quil ma dit – dit il, c'est bon. Et vlâ qu'y m'ont dé-mariée. Et j'en suis pas fâchée. – Ils disont que le Baron fera son appel. J'en sas rin. J'voirons. Sy n'en fait yun, y pardra l'tout. Et vla ce que c'est.

J'ai bien manqué te faire venir comme témoin dans l'enquête, pour d'anciennes affaires que tu pouvais savoir. Mais j'ai craint de te déranger. Je savais que tu dirais la vérité, avec plaisir pour moi, et si j'avais eu absolument besoin de toi j'espère que tu ne m'aurais pas refusé, et que tu m'aurais permis en même tems de t'indemniser de tes frais de route. J'ai toujours compté sur toi, comme sur un bon camarade, fidèle à l'amitié, surtout dans la persécution. Tous mes amis, dans cette circonstance ont été tels que je les pouvais désirer. Les bêtes ont braillé. Tu sais que je m'en soucie comme de rien. Je demeure à la Châtre chez Dutheil, en attendant que les formalités légales soient remplies et que je puisse retourner dans ma maison d'où l'on ne me chassera plus et où tu seras toujours le bien venu, toi, et toute ta chrisocale.

M^{me} Bourgoing est à Lyon, M^r Bourgoing à la Châtre, M^r Dudevant à Paris, et bientôt à la Châtre pour terminer notre liquidation, Hippolyte à Corbeil, moi à Bourges et après demain à la Châtre.

<p>Dans ma maison d'a' les ad' meubler plus et en tu m'as toujours le bien Yvon, toi, et toute ta Chrétienté. Mon D'oungou est à Lyon. M' D'oungou à la chaise. M' D'oungou à Paris, et bientôt à la chaise pour terminer notre hygiène. Hippolyte à Paris. M' D'oungou à D'oungou et après de venir à la chaise. Ton amant est très jol' à ce qu'on dit. Mais je ne le tiens pas. Pourquoi mon mignon n' est tu venu à Paris dans le courant de Mars pour me voir qu'on m'écrit le 19. N' tu n'y viens pas je te verrai toujours chez moi, en tous tes amis l'attendent impatiemment. De quelques pas de mon affaire à ce qui n'est pas très bien. Mais si tu es sûr de quelques semaines à cet égard défends moi, comme j'espère à un chevalier français. Poste toi bien, et Dieu te bénisse Posté à toi Georges</p>	<p><i>Cher Hydrogène</i> Je suis heureux de recevoir de tes nouvelles. Toutes les fois que j'apprends que tu n'es pas mal, je dis comme on dit chez nous. La misère n'est pas finie. et je n'ai rien de plus profond de mon cœur, de ce que tu n'es plus quelque chose de bon. Je n'ai plus rien de plus de son côté Mon tendre ami, de ce que est pleuré et la bonne est de. Mais l'année prochaine, ton carnet grand compte d'ici moi, car j'ai été content de être promis aussi, et j'espère que tu Mars qui n'est pas sur tout le monde également bien, continuera à me bien servir. Tu es mal informé de ce que se passe à la chaise. Butcher n'est pas</p>
--	--

<p>été brève avec le baron de madame de Mais voici la véritable histoire. Le baron de la chaise comme d'habitude de me battre. Butcher a pas voulu, frotter et l'agent a pas voulu. alors s'il y a le baron a été chercher son fond pour tout le monde. Vra' que tout le monde a pas voulu être toi? alors le baron a dit, la chaise. et il est venu à bout de s'être battu comme ça. puis on ne s'est fâché avec lui? Mais moi comme j'en avais assez, et que ce m'a coûté de travailler pour rien. de la mon deuil. dans les mains de Butcher. de la chose de la m'offrir tous les ans à ce de bonnet, tandis que les D'oungou de bonnet couchent dans mes lits, et appa rent plus dans mon logis, j'ai dit j'en ai plus de ça. et j'ai été trouvé le grand juge à la chaise, et j'y ai été Noté. De la chaise ma de. de la. de la chaise.</p>	<p>et s'il y a madame de madame. et j'en suis pas fâché. — ils disent que le D'oungou fera son appel. j'en suis sûr. j'irai si rien fait rien, y paraît tout. et s'il se que c'est. J'ai bien essayé de te faire venir comme d'habitude dans l'ouvrage. pour d'habitude affaire que tu pourrais aussi. Mais j'ai hésité de te dérangé. je sais que tu serais lasse, avec plaisir pour moi, et ne j'ai en absolument besoin de toi. j'espère que tu ne m'auras pas refusé, et que tu m'enverras comme on m'a tenu de t'indiquer de tes fonds en route. J'ai toujours compté sur toi, comme sur mon bon camarade, fidèle à l'amitié, même dans les circonstances. Tous mes amis, dans cette circonstance ont été tels que je les premiers desin. les lettres ont brulé de voir que je n'en soucie comme d'habitude je demeure à la chaise chez Butcher, en attendant que les formalités légales soient remplies et que je puisse retourner</p>
--	--

La lettre du 1^{er} mars 1836 à Duplomb (« Cher Hydrogène »)

Je me suis vu en larmes de joie et de tristesse en lisant ta lettre. Tu me fais penser à ce que j'ai écrit à la fin de ta lettre du 27 février. Tu me fais penser à ce que j'ai écrit à la fin de ta lettre du 27 février.

Informes toi à l'adresse indiquée ci-dessous
et celle-ci sera adressée au correspondant en la charge
de la correspondance. Tu me fais penser à ce que j'ai écrit à la fin de ta lettre du 27 février.

Cher Hydrogène

Je suis heureux de recevoir de tes nouvelles. Toutes les fois que j'apprends que tu n'es pas mort, je dis comme on dit chez nous. La mort n'a pas peur et je m'en réjouis de plus profond de mon cœur, de ce que tu n'es pas quelque chose de bon.

Je ne te prendrai pas de voir cette année. Mon tendre ami, la coupe est pleine et la bourse est vide. Mais l'année prochaine, ton carnet grand compte t'ira bien, car j'ai été content de ton premier envoi, et j'espère que ta maison qui n'a pas servi tout le monde également bien, continuera à me bien servir.

Tu es mal informé de ce qui se passe à la Patrie. L'athéisme n'a jamais

1^{ère} page de la lettre du 1^{er} mars 1836 à Duplomb.

Ton hamac est très joli à ce qu'on dit. Mais je ne le tiens pas.

Bonjour mon mignon. Si tu viens à Paris dans le courant de mars viens me voir quai Malaquai 19. Si tu n'y viens pas, je te verrai toujours chez nous, où tous tes amis t'attendent impatiemment.

Ne parle pas de mon affaire à ceux qui n'en savent rien. Mais si tu entends débiter quelque mensonge à cet égard défends moi, comme il convient à un chevalier français.

Porte toi bien, et viens bientôt.

Tout à toi

George S

Informe toi à Bordeaux indirectement d'une demoiselle Zoé le Roy dont le frère est négociant. Elle demeurerait avec ses sœurs sur le quai des chartrons. Tu me rendras service. Sache si elle [est] morte ou mariée, ce qui revient au même.

Je n'ai pas entendu dire que ton père voulut se marier. Je crois que cela n'est pas. Sois donc tranquille. Personne ne voudra de lui.



Nouvelle sandienne et dualité, *Carl** (1843)

L'éveil d'un génie entre musique et fantastique

CARL ne parut que deux fois du vivant de George Sand : d'abord les 1^{er}, 8 et 15 janvier 1843, dans la *Revue et Gazette musicale de Paris*, ensuite en 1869, dans le même tome des *Œuvres complètes* éditées par Michel Lévy que *Les Sept cordes de la lyre* (1840), comme si George Sand avait souhaité inscrire sa modeste nouvelle sous les auspices apolliniens et dans l'éclatante lignée sonore que forment *Consuelo* (1842), *La Comtesse de Rudolstadt* (1843) et *Les Maîtres sonneurs* (1853), hymnes à la gloire de la musique.

La singularité de la nouvelle, au cœur de cette symphonie, consiste moins dans l'intrigue qui raconte la manifestation progressive d'un génie de musicien que dans la structure binaire propre à la nouvelle romantique en général, si l'on en croit Antonia Fonyi¹ et à la nouvelle sandienne en particulier, comme nous avons eu l'occasion de le montrer à propos de

* Toutes les références inscrites entre parenthèses renvoient au volume suivant : *Les Sept Cordes de la lyre, Lettres à Marcie, Carl, Le Dieu inconnu, La Fille d'Albano*, Paris, Michel Lévy, 1869.

1. Voir A. FONYI : « Nouvelle, subjectivité, structure » in *Problématiques de la nouvelle, Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1976, notamment p. 373-375.

*Metella*². *Carl*, placé sous le signe d'un prénom dédoublé qui renvoie à la fois au personnage central éponyme, musicien en devenir et à son initiateur disparu, *maestro* viennois, déploie dans plus d'un registre sa dualité de forme et de signification.

*
* *

Dualité de l'artiste : de la disgrâce à l'élection

Sans cesse habité par l'âme d'un mort, le jeune Carl, fils d'un aubergiste du Tyrol rencontré par le narrateur lors d'un voyage en Autriche sur les traces de l'autre Carl, son ami défunt, est bien le Janus aux deux visages évoqué par ce jugement de George Sand, inspiré par Lavater et reproduit dans la septième des *Lettres d'un voyageur* :

« Il arrive souvent que les plus heureuses dispositions se cachent sous l'extérieur le plus rebutant. Un œil vulgaire n'aperçoit que ruine et désolation ; il ne voit pas que l'éducation et les circonstances ont mis obstacle à chaque effort qui tendait à sa perfection. Le physiognomiste observe, examine et suspend son jugement », se donne le temps de jeter « un regard profond dans » l'« âme » pour y guetter « des traces du pouvoir, de la sagesse et de la bonté du Créateur »³.

Vu par un « œil vulgaire », Carl, « garçon de quinze à seize ans, grand, mince, maladif, peu intelligent en apparence » (p. 237), par surcroît « gauche », « indolent », « distrait et presque hébété » (p. 238) fait figure de défavorisé tout comme « Joset l'ébervigé »⁴ des *Maîtres sonneurs*, que seul le don de flûter arrache à ce que d'aucuns nomment son « imbécillité »⁵. Avant de se révéler comme musicien, Carl se fait remarquer par une « apathie » mentale et morale qui, si l'on en croit le narrateur, ressort de la pathologie :

-
2. Voir « *Metella* (1833) de George SAND ou La nouvelle comme laboratoire d'écriture », sous presse in *Actes du colloque de Cerisy* (2004), Presses Universitaires de Caen.
 3. G. SAND : *Lettre VII* in *Lettres d'un voyageur, Œuvres autobiographiques* (éd. Georges Lubin), t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 832.
 4. « Ébervigé » signifie « étonné », voire « ahuri ».
 5. G. SAND : *Les Maîtres sonneurs*, Paris, Gallimard, collection « Folio » (préface de M.-C. BANCQUART), 1979, p. 118.

« Il était d'une constitution très faible et je le croyais atteint de quelque maladie chronique ; car l'état peu brillant de ses facultés intellectuelles, l'espèce d'assoupissement qui s'emparait de lui à chaque instant, son défaut de mémoire et de prévoyance, [...] sa mélancolie que n'éclairait jamais un rayon de la gaieté de son âge, tout annonçait un désordre sérieux, incurable peut-être, dans son organisation. »⁶ (p. 240)

Physiognomoniste, George Sand décèle dans tant de « langueur » (p. 240) la marque des qualités refoulées par « l'éducation et les circonstances » invoquées par Lavater pour expliquer certaines disgrâces extérieures. Les génies en herbe de l'œuvre sandienne, qui paraissent stupides parce que tout, en eux, se concentre sur l'éclosion d'une passion artistique⁷, sont souvent rejetés par la société. Ainsi Carl subit-il les « coups » (p. 239) et les injures de son aubergiste de père, maître Peters qui réagit ainsi lorsque le narrateur lui confie son projet de prendre son fils comme accompagnateur, considérant que sa « bonté naturelle » (p. 237) rachète largement son incapacité à être un acolyte efficace⁸ :

« Mille diables ! s'écria-t-il, vous voulez emmener ce paresseux, cet inutile, ce dort debout ? Si j'en avais dix comme lui, je vous les donnerais tous par-dessus le marché. Débarrassez-moi de ce fardeau, et que j'en entende parler le moins possible ; ce sera le mieux. » (p. 240)

Carl rejoint ainsi la cohorte des musiciens en mal d'affection paternelle. Un premier état des *Maîtres Sonneurs* présentait d'ailleurs Joset comme un « champi », rôle dévolu à Charlot dans la version définitive jusqu'à la revendication de paternité de l'aubergiste⁹. *L'Orgue du Titan*, conte de 1873, dépeint Angelin, futur talent musical, sous les traits d'un enfant trouvé,

-
6. Marie-Claire BANCQUART remarque que, « ressort romanesque constant » dans l'œuvre sandienne, la maladie relie plus qu'elle n'isole celui qu'elle atteint car elle lui « attire » « l'attachement des meilleurs de son entourage », *ibid.*, p. 47.
 7. Marie-Claire BANCQUART poursuit : « Le type de cet “ébervigé” est parfaitement analysé, si l'on se rapporte aux études de la psychologie moderne sur les surdoués. George Sand en était préoccupée : Consuelo, Jeanne, tous les jeunes “élus” de son œuvre offrent ainsi, à divers degrés, les apparences [...] comme stupéfaites des monomaniaques », *ibid.*, p. 47.
 8. Le narrateur ne cache pas que la « vive compassion » que lui inspire le dévouement dont Carl fait preuve en le soignant à l'auberge de l'Aigle blanche, alors qu'il est atteint de « fièvre » cérébrale, parvient à vaincre ses réticences : « J'hésitai beaucoup à m'en charger, car je n'étais pas assez riche pour l'emmener en qualité d'ami. Tout ce que je pouvais, c'était d'en faire mon domestique, et, malgré toute sa vertu, il m'était facile de voir que personne n'était moins propre à ce rôle », *Carl, op. cit.*, p. 239-240.
 9. G. SAND : *Les Maîtres sonneurs, op. cit.*, « Préface », p. 48.

« élevé par la charité publique et recueilli par M. Jansiré », « professeur de musique et organiste de la cathédrale de Clermont »¹⁰ qui en fait son domestique plus que son élève. À la fin de la nouvelle, Carl, le héros qui « promet de devenir un compositeur distingué » (p. 259), un pianiste doué, confesse au narrateur, son bienfaiteur, la dérive pathologique entraînée par le refoulement de son « goût pour la musique » :

« On m'a habitué à regarder ce goût comme une folie dont je devais rougir, ou comme une désobéissance que je devais expier sous le bâton. Je savais bien que vous ne me frapperiez pas ; mais je craignais de vous déplaire, vous si bon pour moi, et j'étais résolu à chasser cette funeste passion de mon cerveau, afin de me consacrer à votre service et de me corriger de ces négligences et de ces distractions auxquelles ma mélancolie me rend trop sujet. » (p. 258)

C'est seulement lorsque « son génie a reçu le développement tant contrarié » que la « santé » de Carl « s'est raffermie », que « son intelligence s'est réveillée » et que « son caractère a pris de la gaieté » (p. 259-260). Comme celle de bien des artistes, la « guérison » du protagoniste de la nouvelle « dépendait de la satisfaction de sa passion dominante. » (p. 259)

Or cette passion dont l'inhibition est, à bien des égards, source de tourment s'avère surtout être signe d'élection. Dans *Carl*, la musique joue en effet un rôle salvateur.

Carl, le *maestro*, meurt paisiblement en susurrant la phrase d'un chant d'action de grâces, une phrase donnée à George Sand par Fromental Halévy et que la romancière insère pieusement dans la trame textuelle :



(p. 242)

10. G. SAND, "L'Orgue du Titan", in *Contes d'une grand-mère*, Paris, Garnier-Flammarion, (présentation par Béatrice DIDIER), 2004, p. 353.

Le narrateur, se remémorant les derniers instants de son ami, remarque que l'éclosion du chant coïncide avec les lueurs ultimes dont au seuil de la tombe, l'alliance de l'art et de la foi fait bénéficier ses élus :

« Je le voyais encore, les yeux éteints, les lèvres contractées, me tendant la main comme un dernier adieu. Puis tout à coup son œil s'entr'ouvrait et brillait d'un éclat céleste : l'hymne de la grâce, [...], la prière de l'espérance, s'exhalaient en harmonie grave de sa poitrine moribonde. L'hymne s'acheva dans le ciel ; j'essayai de soulever l'agonisant : il n'était plus ! » (p. 245)

C'est encore cette phrase musicale qui, rejouée sur la flûte par le locuteur, l'arrache au désespoir creusé dans son âme par la disparition du maestro : *« Je tirai ma flûte de son étui et je la fis résonner pour la première fois depuis la mort de Carl. Jusque-là, il m'avait été impossible d'entendre un son musical sans être irrité dans tous mes nerfs. En cet instant, je me sentis, au contraire, inondé d'une volupté mélancolique, en faisant redire aux échos tyroliens »* la *« dernière pensée musicale de mon ami, au milieu de laquelle il avait été surpris »* (p. 242) par le trépas. Pour le jeune Carl la volupté musicale, née du son de la flûte, est aussi force épiphannique capable d'arracher à la gangue de l'apathie le futur artiste :

« Tout à coup, le jeune Carl s'éveilla : ses joues blêmes s'enflammèrent d'un éclat singulier, et les lignes pures mais inanimées de son visage reçurent un tel ébranlement, qu'un instant il me parut aussi beau que, jusqu'alors, je l'avais trouvé insignifiant. Frappé de cette métamorphose, je m'arrêtai brusquement pour lui demander s'il comprenait la musique, et s'il était un peu musicien, comme le sont presque tous les villageois de cette contrée. » (p. 243)

La double postulation constituée par la bénédiction-malédiction baudelairienne qui affecte si continûment l'artiste, dans l'esthétique romantique, sous-tend ici l'anecdote que, depuis l'origine du genre, la nouvelle excelle à rendre exemplaire car, au dire d'Antonia Fonyi, le cas particulier qu'elle expose « sert à confirmer ou à réfuter une thèse » le plus souvent liée au « schéma de la quête ».¹¹

*

* *

11. A. FONZI, *loc. cit.*, p. 374.

Dualité de l'intrigue : les deux temps de la résurgence d'une réminiscence musicale

Carl en effet se présente comme la quête d'un thème musical que le *maestro* avait chanté naguère à l'auberge de l'*Aigle blanche* et qu'il avait répété inlassablement sur sa flûte avant de l'écrire « *au charbon sur les murs de sa chambre* » (p. 257). Or ce thème n'est autre que la reprise de la mélodie, vêtue de mots cette fois, que le narrateur vient d'interpréter à son tour et qui a déclenché chez le jeune Carl la dynamique féconde de l'éveil à l'art :

The image shows two staves of musical notation in G major (one sharp) and 4/4 time. The first staff contains the melody for the phrase "O Dieu que ta puissance est grande." with a fermata over the final note. The second staff shows a variation of the melody. The lyrics are written below the notes.

O Dieu que ta puissance est gran-de. 0 (p. 257)

Dieu que ta puis-sance est gran - de.

Cette réminiscence d'une musique perdue s'opère en deux temps faisant l'objet de deux scènes symétriques traitées sur le mode du « fantastique-étrange » qui, selon Todorov, consiste à donner, pour finir, une « *explication rationnelle* » à des « événements » qui ont paru surnaturels « *tout au long de l'histoire* »¹².

Le premier temps, qui se produit dans l'église de F..., fait l'objet d'une mise en scène savamment déréalisante. Les deux voyageurs ont « *perdu* » leur « *route* » et parviennent, à « *plus de minuit* », dans un village écarté du Tyrol où « *pas un réverbère n'était allumé, pas un habitant n'était debout, pas un rayon de lampe de nuit n'illuminait les fenêtres* » (p. 244). Ils ne trouvent refuge que dans l'église où « *la lampe* » qui « *brûlait au milieu du chœur, faisait vaciller sur les murs les ombres trapues des colonnes romanes* » (p. 245). À la fantasmagorie du décor, correspond la fantasmagorie qui habite le narrateur lequel, rongé par la « *fièvre* » revit en « *rêves lugubres* » (p. 245) la mort de son ami, Carl le *maestro*. Les « *hallucinations* » (p. 246) de l'état de veille prolongent en lui les divagations oniriques, inspirant des « *terreurs puériles* » à une « *tête affaiblie* » :

« *Lorsque j'avais les yeux fermés, je croyais entendre la phrase musicale que Carl avait écrite le jour de sa mort et qu'il murmurait en*

12. Tzevan TODOROV, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970, p. 49.

expirant, la même que j'avais jouée sur ma flûte dans la matinée. Quand j'avais les yeux ouverts, il me semblait que l'orgue venait de la jouer, et que la vibration remplissait encore les nef s sonores. » (p. 246)

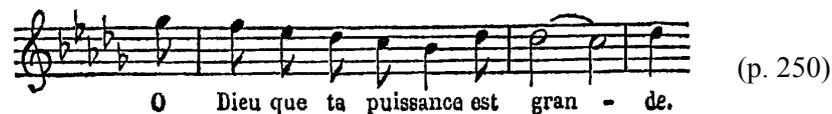
L'hésitation, propre au fantastique, semble vouloir succomber à une interprétation réaliste : « *Quels termes pourraient rendre ce que j'éprouvai en entendant la nef se remplir en réalité des sons de l'orgue ? Ce n'était plus une illusion, une main pressait les touches. »* (p. 246) mais cette main demeure invisible. Carl n'est apparemment pas le mystérieux interprète puisque son maître le trouve dormant « *dans son confessionnal* » et n'ayant « *rien entendu* » (p. 247). Nous devons attendre la fin du récit pour que la rationalisation rétrospective de l'épisode se produise lorsque le narrateur, observateur sagace, prend conscience du somnambulisme de Carl (p. 259) dont le sommeil s'avère dès lors compatible avec une activité musicale.

Cette activité se révèle dans un deuxième temps en une séquence narrative construite en écho par rapport à la précédente.

Les voyageurs sont égarés derechef, cette fois dans les environs de « *T... »*, « *au passage le plus élevé du Mont Brenner* » (p. 247). Le refuge solide qu'était la chapelle romane est remplacé par l'asile précaire d'une « *grotte* » (p. 247) ouverte sur les déchaînements cosmiques d'un orage qui troue la neige par un déluge de « *pluie* » et de « *grêle* » (p. 247). Le ciel passe « *sans crépuscule du jour à la nuit* ». Comme à F..., le narrateur est terrassé par la « *fièvre* » et torturé par un « *rêve étrange* » (p. 248-249) qui fait renaître sous ses yeux le « *spectre* » (p. 249) de son ami Carl et réactualise la scène de l'église au point qu'il se met « *à chanter la phrase fatale* » (p. 250), tout à l'heure sortie des flancs de l'orgue. Or, nouvelle « *stupeur* », au moment où il prononce « *les mots terribles* » :



« *une voix, qui semblait être la voix même du vent et des eaux* » lui répond, « *à travers les sapins et la brume* » :



Là encore, le « fantastique » est tempéré par la modalisation de l'énonciation. Le « semblait » met à distance l'illusion sans la nier :

« je crus entendre le dernier soupir de Carl, ce soupir musical, semblable au faible souffle qui se promène dans les nuits d'été, sur les cordes de la harpe. [...] Je fus si frappé de ce souvenir, et l'illusion fut telle, que je tombai à genoux en fondant en larmes et que j'élevai les bras au ciel, croyant voir passer sur ma tête une forme angélique. »
(p. 251)

Sur un fond de roman noir mêlant « *abîme incommensurable* » et fracas d'une « *cataracte* » (p. 249) imaginaire, qui n'est en fait que « *la grande cascade de Saint-Guillaume* » (p. 248), George Sand continue à entrelacer habilement explication logique et fantaisie irréalisante. Bientôt, la phrase qui hante le narrateur est reprise par « *une voix pure plus distinctement encore que la première fois* » (p. 252). Une présence se dessine. D'abord « *forme légère* » courant sur « *la rampe supérieure* » puis « *fantôme* », elle s'incarne bientôt et le héros stupéfait reconnaît « *distinctement Carl* », son « *jeune serviteur* » (p. 253) qui, enfermé dans son errance somnambulique, passe près de lui sans le voir ni entendre ses paroles. La quête de cette « *sirène invisible* » (p. 254) s'achève aux « *premières lueurs de l'aube* » tandis que la lune « *lourde et terne* », s'abaisse « *derrière les sapins* » (p. 255) :

« j'étreignis, non pas une ombre, mais le véritable Carl, mon compagnon de voyage. Je le saisis au moment où il disait :

Tu fais ma for - ce et mon es - poir, tu
fais ma for - ce et mon es - poir.

(p. 255)

Cette fois, le jeune Carl ne se contente pas de répéter la phrase mélodique psalmodiée par son maître. Il la continue, montrant ainsi que la composition musicale testamentaire du *maestro* vient de remonter des profondeurs de sa mémoire où l'avaient refoulée « *les horribles traitements et les grossières occupations* » (p. 256) auquel il avait été soumis par son

père. Sa passion pour la musique, longtemps « comprimée » (p. 256), a trouvé son aliment dans la phrase composée par le maître, lors de son passage à l'hôtel de l'*Aigle blanche*, « cinq ans auparavant » (p. 256), phrase opportunément réactualisée par la flûte du narrateur. Le dénouement consiste ainsi dans une répétition, au sens noble du terme qui implique à la fois reprise et résurrection.

La dualité s'impose donc comme schème structurel et cela d'autant plus que le dédoublement de l'intrigue est redoublé par le traitement des personnages.

*
* *

Dualité et traitement des personnages

À la superposition des deux Carl qui est la matière même de l'intrigue et confère au titre son ambiguïté de singulier pluriel, s'ajoute en effet une savante mise en écho des images du narrateur et du *maestro* dont les devenirs tour à tour se recoupent et se recouvrent.

Ainsi le narrateur est-il saisi, lors de son arrivée à l'auberge de l'*Aigle blanche*, d'une maladie analogue à celle qui a causé la mort de son ami. La similitude des situations est renforcée par les hallucinations qui donnent au disparu une présence absente :

« Au milieu des rêveries de la fièvre, le spectre de mon ami m'apparaissait sans cesse ; je me croyais atteint de la même fièvre cérébrale qui l'avait emporté : je le croyais près de mon lit, debout et me tendant la main pour m'emmener avec lui dans une fosse entr'ouverte. Puis j'entendais sa voix faible et mourante m'appeler, m'engager à le suivre. » (p. 238)

Tandis que, dans la nouvelle, le récit de rêve fonctionne comme dynamique de surimpression, le retour à la réalité met fin aux confusions, affirmant sa vocation séparatrice :

« Alors, je faisais un violent effort pour m'élancer vers mon ami, et je m'éveillais enfin baigné d'une sueur froide, l'œil égaré, la tête en feu ; mais au lieu du fantôme, je ne voyais au pied de mon lit que le pauvre garçon d'auberge, avec sa face pâle et son air consterné. » (p. 239)

La diégèse trouve son unité dans de continuelles références à cette scène de trépas si bien que la vie du narrateur se nourrit des résurgences de la mort du *maestro*. En jouant sur sa flûte l'hymne testamentaire de son ami, le protagoniste enclenche le mécanisme de réminiscence qui fait basculer l'intrigue dans le fantastique expliqué puisque l'inspiration du jeune Carl, loin d'être présentée comme surnaturelle, est donnée comme la réactivation d'un souvenir vieux de cinq ans et resté enfoui dans les profondeurs du moi. Lors de la scène qui se déroule dans l'église de F..., le rêve du locuteur est si prégnant qu'il fait croire, un instant, à sa réalité :

« Je m'éveillai, et ce rêve (reproduction fidèle des heures douloureuses écoulées naguère au chevet de mon ami) me laissa une telle impression de tristesse, que je me demandai si Carl n'avait pas survécu à sa propre mort, et si je ne venais pas de lui fermer réellement les yeux une seconde fois. J'essayai de me rendormir ; mais les mêmes images me poursuivirent. Plusieurs fois je m'éveillai, plusieurs fois je retombai dans une sorte de léthargie ; et la veille et le sommeil troublaient également ma raison : l'un et l'autre remplissaient de terreurs puérides ma tête affaiblie. » (p. 245-246)

La distance critique qu'établit la distinction entre sommeil et veille, retient l'hallucination dans le registre du fantastique-étrange soucieux de redonner aux apparitions vécues comme surnaturelles une légitimation rétrospectivement naturelle même si ce dernier caractère se situe aux marges de la conscience claire, voire de la pathologie. Sur les cimes du Brenner, le protagoniste est de nouveau hanté par un rêve qu'habite le *maestro* :

« Il me semblait voir le spectre de mon ami Carl sortir de l'écume d'une cataracte furieuse et saisir mon jeune Carl pour l'entraîner avec lui dans le gouffre. L'enfant se débattait en poussant des cris lamentables et me tendait les bras en invoquant mon secours. » (p. 249)

Lorsqu'enfin le narrateur, passant de la flûte à la voix, chante le début de l'hymne d'adieu de son maître : « Ô Dieu que ta puissance est grande ! », il répète « la scène de l'église » qui se peint alors à sa « mémoire sous des couleurs si vives et si réelles » (p. 250) qu'une fois encore le passé paraît présent et la mort réactualisée.

*

* *

Double jeu jusque dans sa textualité même, *Carl* incruste dans sa trame langagière paroles et musique selon une ordonnance sur laquelle George Sand a jalousement veillé jusqu'à la relecture des épreuves, comme en témoigne sa correspondance. En outre l'analyse des recoupements possibles entre psychologie du génie et psychiatrie révèle l'intérêt de Sand pour Lavater et s'inclut dans l'essor de la curiosité médicale, très sensible à partir du milieu du XIX^e siècle. Enfin et surtout cette œuvre brève renforce, par son exemple, l'hypothèse qui est la nôtre de la tendance fondamentale à la binarité perceptible dans la plupart des nouvelles sandiennes. Le mérite de *Carl* est, par surcroît de promouvoir l'une des questions récurrentes dans l'esthétique de l'écrivain à savoir quels rapports, dans l'art, entretiennent création et mémoire, invention et innutrition, question que *Pauline* (1839-1840) énonçait déjà quelques années auparavant : « *Toute inspiration est une réminiscence, n'est-ce pas ?* »¹³

Simone BERNARD-GRIFFITHS
Université Blaise Pascal – Clermont II.



13. G. SAND, "Pauline", in *Nouvelles*, (éd. Ève Sourian), Paris, Éditions des femmes, 1986, p. 368.



Portrait d'*Alphonse de Lamartine* (détail), par Achille COQUERET,
ca. 1848, Musée des Beaux-Arts de Lyon

George Sand

et Alphonse de Lamartine,

1839-1843

« *Il vous reste à être un homme vertueux*¹ »

LES DEUX ÉCRIVAINS firent connaissance, dans le courant du mois d'avril 1836, chez Madame de Rochemur qui habitait alors au rez-de-chaussée de l'immeuble du 19 quai Malaquais, trois étages en dessous de la "mansarde bleue" occupée, pour quelques jours encore, par George Sand. Il venait de publier *Jocelyn*. Elle l'avait lu et, si certains passages l'avaient fait pleurer « *comme un âne*² », elle se montra finalement critique : « *mauvais ouvrage, pensées communes, sentiment faux, style lâché, vers plats et diffus, sujet rebattu, personnages traînant partout, affectation jointe à la négligence*³. » Pouvait-on dire pire ? Quant à son auteur, elle le trouva « *excellent homme, un peu maniéré, et très vaniteux*⁴ », sans que l'on puisse savoir précisément ce sur quoi porta leur conversation, sinon qu'elle toucha aussi à la politique.

Alphonse de Lamartine avait alors quarante-six ans. Il était poète reconnu depuis les premières *Méditations*, parues en 1820, et ses pairs de l'Académie française l'avaient reçu dans leurs rangs en 1830. Sans aucun doute, à l'instar de Hugo qui affirmait : « Le Poète doit marcher devant les Peuples et leur montrer le chemin », il se pensait lui aussi, avec une conviction forte, investi d'une mission providentielle auprès de ses contemporains. Aussi s'était-il tourné vers les affaires publiques pour remplir sa mission. Malgré un profond désaccord sur la politique menée

-
1. George SAND, *Correspondance*, Garnier, t. XXV, p. 381; lettre datée par G.LUBIN, de la mi-décembre 1841
 2. *Corr.*, t. III, à F. Liszt, 15 mai 1836.
 3. *Ibidem*.
 4. *Ibidem*.

par les Bourbons, et plus encore Charles X, il avait obtenu un poste de secrétaire d'ambassade à Naples, puis, quelques années plus tard, celui de « chargé d'affaires » à Florence dans le Grand-duché de Toscane. Il avait cependant repoussé les sollicitations de Polignac qui le pressait de prendre une direction au ministère des Affaires étrangères.

La révolution de 1830 lui donna l'occasion de participer, sans arrière-pensée, au combat politique. Après tout, Orléans n'était pas Bourbon et l'octroi d'une charte constitutionnelle lui semblait aller dans la voie du progrès démocratique. Car il était libéral et sincèrement démocrate, convaincu, comme il l'écrivait, en 1831, que la démocratie était « l'avenir du monde »⁵. L'avenir, sans aucun doute, mais un avenir lointain. Il se présenta aux élections partielles de 1831, ne fut pas élu, mais en 1833, les électeurs de Bergues l'envoyèrent siéger à l'Assemblée. Il s'y montra député actif, tantôt indocile comme lors du vote des crédits alloués à la Cour des Pairs pour l'organisation du procès des 164 républicains accusés à la suite de l'insurrection lyonnaise d'avril 1834, tantôt incapable de résoudre les contradictions entre un amour déclaré pour le peuple et le soutien à un gouvernement soucieux d'organiser avant tout la défense de l'ordre.

C'est précisément ce que George Sand lui reprochait alors, comme elle l'écrivait à Gustave de Beaumont quelques semaines après leur rencontre :

*« Mr de La Martine pense qu'en se mêlant à l'action d'aujourd'hui on entraîne le siècle dans les voies de la Providence. Nul plus que lui ne lui ferait faire de grands pas ; malheureusement il ne s'aperçoit pas qu'il s'est attelé à rebours et que le mouvement est rétrograde. S'il le savait, il s'arrêterait tout court, il aurait horreur de ce qui lui sourit au travers de son optimisme ! »*⁶

La républicaine sans concessions, déçue par la récupération d'une révolution par un Orléans soutenu par la bourgeoisie complice, récupération qui renvoyait à un terme lointain tout espoir démocratique, lui avait-elle tenu ce raisonnement lors de leur rencontre quai Malaquais ? Possible, mais il est certain qu'elle fut déçue par l'homme politique : il se serait satisfait d'une monarchie démocratique, elle rêvait d'une république sociale, le fossé était bien large.

5. A. DE LAMARTINE, cité par R. DAVID, *Lamartine, la politique et l'histoire*, Acteurs de l'histoire, Imprimerie nationale, 1993, p. 17.

6. *Corr.*, t. III, à G. de Beaumont, 15 juin 1836.

Se rencontrèrent-ils par la suite ? Nous n'en n'avons pas trace : peut-être au théâtre, à moins que ce ne fût lors d'un concert de Liszt ou de Chopin, mais, comme nous le verrons, George Sand continua à s'intéresser à l'œuvre du poète au fil de sa production.

Première semonce, 1839.

Au retour du difficile voyage de Majorque, George Sand dut s'arrêter à Marseille pour faire soigner Chopin, bien affaibli par des crachements de sang répétés. Le voyage, plus onéreux que prévu, les avait laissés sans le sou. Elle avait bien expédié de Majorque *Spiridion* et, dès son arrivée à Marseille, la seconde *Lélia*, mais l'essentiel du revenu de ces romans restait à venir. Aussi se remit-elle au travail avec acharnement tandis que Chopin s'efforçait de récupérer, outre un meilleur état de santé, l'argent provenant de la vente de ses dernières compositions pour contribuer aux frais du séjour. L'on sait que George Sand écrira durant ce court séjour marseillais – moins de trois mois si l'on exclut l'escapade génoise – une préface à *Lélia* et une fiction, *Gabriel*. Elle ajoutera à ce travail un essai qu'elle avait projeté d'écrire à Majorque, car elle y avait apporté les documents nécessaires, qui sera *l'Essai sur le drame fantastique*, publié à la fin de l'année 1839 dans la *Revue des Deux Mondes* avec quelque réticence, semble-t-il, si l'on en juge par le délai apporté à sa publication et surtout par le commentaire fait par la direction de la revue qui laissait finalement à l'auteur la responsabilité des idées développées.

George Sand, en effet, depuis plusieurs années déjà, ne ménageait pas ses attaques contre la religion catholique, qu'elle accusait de contrarier le progrès humain par l'immutabilité de son dogme, et la fréquentation de Leroux n'avait rien arrangé dans ce domaine. *Spiridion* et la récente *Lélia* en témoignaient⁷. L'essai confirmera cette conviction de Sand qui y analyse l'utilisation du mythe de Faust dans trois « drames métaphysiques » créés par Goethe, Byron et Mickiewicz⁸. Après avoir donné son sentiment sur le *Faust* de Goethe auquel elle reproche un raisonnement panthéiste jugé peu efficace dans la nécessaire lutte contre l'athéisme destructeur de valeurs, elle examine le *Manfred* de Byron, écrit quelques années plus tard, dont elle salue le caractère spiritualiste d'un

7. B. HAMON, *George Sand face aux Eglises*, L'Harmattan, 2005.

8. Respectivement *Faust*, *Manfred* et les *Dziady*. On voit qu'elle eût préféré *drame métaphysique* à *drame fantastique*, mais sans doute jugea-t-elle l'emploi de l'adjectif *métaphysique* peu attractif pour ses lecteurs.

niveau incontestablement plus élevé que celui qui préside au « bercail catholique ». Et ici, soudain, elle apostrophe longuement Lamartine : comment, dans de telles conditions, s'interroger comme il le fait, sur la véritable nature de Byron, « ange ou démon », « bon ou fatal génie » ? L'a-t-il bien lu pour demeurer dans l'interrogation ? Mais lui-même, naguère chantre du catholicisme – à un moment, certes, où il était sans doute utile de l'être pour lutter contre un « athéisme grossier » issu des Lumières –, contempteur injuste de la « grande Révolution⁹ », s'est-il finalement déterminé vis-à-vis de cette Église qui le récompensa par la mise à l'Index de ses oeuvres¹⁰ ? Pourquoi n'a-t-il pas dénoncé « l'absurde et l'odieux » de ces doctrines catholiques ? A-t-il choisi de se ranger, lui aussi, dans le camp des adeptes de l'Art pour l'Art ? Aurait-il donc « chanté simplement pour chanter » ? En outre, comment lui, l'idéaliste, peut-il se complaire dans le jeu politique, se laisser absorber par des « soucis parlementaires » partagés par des conservateurs catholiques et des libéraux peu soucieux de spiritualisme ? Malheureusement, conclut-elle avec quelque provocation, il faut se rendre à l'évidence : jusqu'ici « tout lui a été bon, la royauté dévote et la royauté bourgeoise, pourvu qu'il exerçât sa royauté à lui, sa seule royauté légitime, celle du génie. »

Il ne semble pas qu'Alphonse de Lamartine ait réagi. L'affaire n'était pas terminée pour autant.

Seconde semonce, 1841.

Le refus de George Sand, opposé avec fermeté à François Buloz, d'apporter la moindre modification au roman *Horace*, qui ne ménageait guère la monarchie de Juillet, avait provoqué leur rupture. George Sand avait aussitôt, en compagnie de Pierre Leroux et de Louis Viardot, fondé une revue baptisée *Indépendante* pour bien montrer que celle des *Deux Mondes* ne l'était plus. Dans son édition inaugurale, elle avait publié, à la suite de la première partie du roman refusé, un article consacré aux poètes populaires. Dans le deuxième numéro, daté de décembre 1841, elle revint à Lamartine qui avait publié en mars 1839 ses *Recueils poétiques*.

9. Elle lui reproche une lecture girondine de la Révolution qu'il illustre principalement par ses excès terroristes vis-à-vis du clergé. Peut-être pense-t-elle également à l'épisode symbolique de la caravane humaine où le poète dénonce « cette race stupide acharnée à sa perte », atteinte « d'une rage insensée ».

10. *Voyage en Orient* et *Jocelyn* le 22 septembre 1836, puis *La Chute d'un Ange* le 27 août 1838.

L'un de ses poèmes, "Utopie", lui donnait prétexte à mettre une nouvelle fois en garde le poète de toute compromission avec un pouvoir conservateur occupé à satisfaire les intérêts de la minorité bourgeoise.

Ce poème, en effet, touchait de près aux difficultés qu'éprouvait l'homme politique sincère à définir une action tournée vers l'amélioration du genre humain. Après avoir rappelé l'inéluctabilité du progrès, Lamartine se projetait dans un avenir assurément lointain où l'humanité, dans une nature intelligemment aménagée, vivait dans la fraternité et l'harmonie universelle. Affranchie des chaînes d'un travail abrutissant, fortifiée par une seule et même religion, celle du Christ des évangiles, l'humanité vivait alors l'Égalité. Le règne de l'or aboli, l'homme, enfin en paix avec ses semblables, jouissait du bonheur commun. Face à cette vision d'apothéose, si différente de la réalité du moment, le poète s'interrogeait sur ce qu'il convenait de mettre en œuvre pour s'en approcher :

Comment rentrant au cœur sa colère indignée,
Suivre dans ses sillons la brute résignée
Et ne pas soulever la hache et la cognée
Pour lui faire presser le pas ?¹¹

C'était poser le dilemme qui préoccupait si fort George Sand. Subir, en militant à bas bruit, la marche du temps ou forcer l'allure résolument, en assumant les risques qu'une marche forcée comporte, pour hâter la venue de la justice et de l'égalité sociale ? Lamartine, qui accordait peu de crédit et de sympathie aux républicains radicaux impatientes, à

Ceux qui voudraient pouvoir ravir l'étincelle à la foudre
Et que le monde entier fût un morceau de poudre
Pour faire d'un seul coup tout éclater en poudre,
Lois, autels, trônes, nations¹²

recommandait de ne pas anticiper sur le « lever des idées » mais de rester, sans impatience, attentifs au maintien d'un cap désigné par le Poète, dont il définissait lapidairement l'attitude et la mission :

Il faut se séparer, pour penser, de la foule
Et s'y confondre pour agir.¹³

11. A. DE LAMARTINE, *Recueils poétiques*, in : *Méditations poétiques*, NRF, Gallimard, 1994, p.385.

12. *Ibidem*. p . 386.

13. *Ibidem*, p. 388.

Le commentaire de George Sand ne vient pas par hasard dans ce deuxième numéro de la revue. Car si elle choisit de réfléchir sur des vers qu'elle qualifie, là encore avec provocation, de « *communistes*¹⁴ », c'est bien pour montrer que les idées qu'elle défend font leur chemin et que l'on trouve désormais « *la parole de la vérité sur toutes les lèvres éloquents, depuis M de Lamartine jusqu'à Savinien Lapointe*¹⁵ ». Sa critique, franche, très directe, ironique parfois, porte en effet sur deux points dont le premier est en rapport avec sa vie de parlementaire, en opposition permanente avec la fonction qu'il assignait lui-même au poète. Comment pouvait-il, en effet, à la suite de moments de réflexion, d'« *heures de solitude et de recueillement* » essentiels à toute création poétique, rentrer sans peine « *dans le monde des conventions menteuses et des transactions mesquines* » qui est le lot habituel des hommes politiques ? Comment côtoyer, et plus encore, soutenir à la Chambre les membres et les sympathisants d'un gouvernement qu'elle déteste sans aucun doute, mais qu'au fond il n'aime pas lui-même ? Comment s'amuser « *aux bagatelles de la tribune* », qui, finalement, ne servent à rien, et écrire de petits vers sur « *l'album des duchesses* », au lieu de se consacrer à sa mission providentielle ?

Car il a bien, comme poète, « *charge d'âmes* »¹⁶ et cette responsabilité doit conduire à la fois sa vie et son œuvre. Un « *aussi rare talent* » que le sien ne doit pas se laisser absorber par le « *détail* », ni succomber parfois à une « *certaine frivolité naturelle* » qui ne lui permet pas de presser « *le pas réglé du genre humain* ».

Cette citation lui donne l'occasion d'aborder le second point de sa critique. Certes, la situation politique du moment met en position d'affrontement des conservateurs, qu'elle qualifie de « *haineux* », et des révolutionnaires passionnés. Mais la mission du sage n'est pas de se garder

14. G. SAND, « Lamartine utopiste », in *Questions d'art et de littérature*, présenté par H. BESSIS et J. GLASGOW, des Femmes, Antoinette Fouque, 1991, pp. 123-133; ici p. 128.

15. *Ibidem*. Savinien Lapointe, cordonnier et poète. La mode était chez les écrivains de s'intéresser à cette poésie populaire, Hugo, Chateaubriand, Lamartine lui-même. George Sand en aida certains comme Gilland et Charles Poncy, le maçon toulonnais, qui restera son ami sa vie entière.

16. Elle fait référence à ce qu'il avait écrit naguère dans *la Chute d'un ange* à propos du rôle du Poète, investi par Dieu : « C'est vous qu'il a choisi là-bas pour écouter / La voix de la montagne et pour la répéter. »

de prendre parti en rentrant « *dans le cadre auguste et agréable de la patience et de la résignation* ». Non ce sage, ce « *juste* », écrit-elle en paraphrasant le mot de Louis-Philippe, ne doit pas être un « *milieu* », se contentant d'observer passivement le combat engagé entre « *des destructeurs aveugles* » et des « *conservateurs stupides* ». Il existe bien une troisième voie entre ces deux extrêmes, voie utile, enrichissante pour le pays et l'humanité tout entière, voie de conviction aussi pour qui est capable de discerner, puis de rejeter le néfaste, mais également de garder le bon dans l'expression de l'un et de l'autre parti, en les vivifiant tous deux, « *retenant l'un* » et « *pressant l'autre* ».

Je fais le même rêve que vous...

Alphonse de Lamartine ne resta pas indifférent à sa mise en cause dans la *Revue indépendante*. Le 9 décembre, en effet, dans une lettre adressée à Sand, il la remercie pour les « admirables pages » qu'elle lui a consacrées dans la revue mais ne tarde pas à s'expliquer sur les véritables raisons qui le poussent à faire de la politique :

« Il n'y a aucune contradiction entre mon petit et modeste rôle dans une assemblée d'hommes d'affaires et mes idées générales d'émancipation et de fraternité des peuples. Il y a accord continu et parfait mais aussi il y a proportion entre ce qui *doit être* et ce qui *peut être* aujourd'hui. Tout le monde n'est pas mûr pour toute chose. [...] C'est bien là ma pensée et la place toute préparatoire et toute accidentelle que j'occupe aujourd'hui dans une assemblée n'est pas, soyez-en certaine, ma *vraie* ni ma *dernière place*. Je me laisse méconnaître et calomnier sciemment. [...].

Je fais le même rêve que vous de rendre ma vie utile à la même cause de transformation des choses humaines. Seulement vous franchissez les siècles par la pensée avec vos ailes et moi je ne compte que par courtes heures sur le terrain réel où l'humanité rampe au lieu de voler¹⁷. »

George Sand répondit aussitôt à cette profession de foi. Décidément sa crainte d'une révolution brutale accompagnée de son cortège d'excès le paralyse. La démocratie n'est pas, comme il le pense, à l'état d'enfance, elle s'avance et se fortifie sans cesse dans un pays où le monde bourgeois se défait. Et même si le peuple recourait à la violence, comment douter « *des rapides et divins progrès que ses convulsions lui feraient faire* » ! Et si telle était la volonté divine ? Comment rester persuadé que l'on puisse attendre des siècles pour en arriver à ce qu'il évoquait naguère dans

17. Lettre datée et signée, 9 décembre 1841, BHVP, Fonds Sand, B. 4281. Les mots sont soulignés par Lamartine.

Utopie ? La société actuelle est condamnée, il se trompe gravement en pensant que sa ruine ne fait que commencer alors qu'elle est déjà consommée. Veut-il être la « dernière pierre » qui retient son écroulement ? Ne se rend-t-il pas compte que la position de conciliateur qu'il s'efforce de tenir, entre la bourgeoisie régnante et le prolétariat sous le joug, est en contradiction avec le progrès ? Qu'il écoute plutôt « ce flot qui monte et qui gronde » et rejoigne le camp du peuple. Il aurait d'ailleurs, lui rappelle-t-elle, une occasion de le faire de façon éclatante en cas de victoire à l'élection du président de la Chambre le 29 décembre prochain, mais elle le met au défi de franchir ce pas, car il aura peur du scandale et du mépris de ses pairs « ces petits hommes capables¹⁸ qui se posent en hommes d'État ». La leçon continuera jusqu'à la fin de la lettre qui se termine par un regret ou un encouragement, comme l'on voudra : « Vous êtes un homme d'intelligence et un homme de bien. Il vous reste à être un homme vertueux. »¹⁹

L'engagement de Lamartine, le discours sur l'adresse, 27 janvier 1843.

L'échec de sa candidature à la présidence de l'assemblée – il n'avait recueilli que 64 voix, contre les 193 suffrages obtenus par Sauzet –, s'ajoutant aux désaccords persistants sur nombre de points de la politique menée par le gouvernement, enfin l'arrivée au pouvoir d'hommes pour lesquels il n'éprouvait que peu de sympathie, Thiers puis Guizot, tout cela rendit sa position si difficile qu'il finit par en tirer les conséquences. La discussion de l'adresse lui en fournit l'occasion un an plus tard²⁰. Le 27 janvier 1843 en effet, s'adressant à la Chambre, il commença par rappeler les points combattus depuis qu'il y siégeait : l'hérédité de la pairie, les lois de Septembre 1835²¹, plus récemment la décision de fortifier Paris – qui mettait l'opposition sous les canons –, la loi sur la Régence, qui imposait le

18. "Capables" qualifie ceux qui ont la capacité légale de gouverner.

19. *Corr.*, t. XXV, pp. 377-381, lettre à A. de Lamartine, mi-décembre 1841. Toutes les citations de ce paragraphe sont issues de cette lettre.

20. Voir R. DAVID, *Lamartine... op. cit.*, pp. 175-190.

21. Lois répressives votées en septembre 1835 à la suite de l'attentat de Fieschi, qui facilitaient les poursuites devant les tribunaux en cas de délits politiques, durcissaient l'attitude du pouvoir vis-à-vis de la presse et punissaient toute offense au roi et toute attaque contre la forme du gouvernement.

plus conservateur de la famille royale²², enfin, à l'extérieur la question d'Orient, dont le traitement par Thiers avait isolé la France. Il dénonçait, en outre, des « élections faussées » par un gouvernement au service de « coalitions d'intérêts » qu'il s'obstinait à flatter et qui en retour le paralysaient. Contraint de constater malgré « un attachement raisonné au gouvernement, à la dynastie » que le pouvoir n'avait pas évolué vers « un gouvernement sérieusement constitutionnel et sérieusement populaire », il avait décidé de rejoindre l'opposition. Et pour être complet il enchaîna sur le programme qu'il entendait suivre désormais :

« rassembler en faisceau tous les instincts généreux, progressifs, moraux de la nation, afin qu'au jour où ce système sera arrivé à ces excès, à sa perte [...] le pays vienne rechercher les principes de sa révolution, sa gloire, son esprit public, son salut dans l'asile où nous les aurons conservés intacts, et les retrouve dans une opposition loyale et ferme, au lieu d'aller au moment des crises les chercher dans les factions. »

Et, avertissait-il, que ceux qui se gaussent de la faiblesse de l'opposition dans cette Chambre gardent leurs moqueries : elle l'était tout autant sous la Restauration et, malgré cette faiblesse apparente, la monarchie de Charles X a été renversée en juillet 1830. Aussi cette opposition, soutenue par l'opinion, aura-t-elle l'ambition de « devenir gouvernement elle-même » et, ce jour venu, les hommes qui la rejoindront, animés par « le fanatisme du bien public », oseront former un ministère, non sur la base étroite d'une classe quelconque, mais sur l'assise de la nation tout entière. C'était se proclamer clairement pour l'instauration du suffrage universel²³.

George Sand prit connaissance avec satisfaction de ce discours qui avait suscité des « murmures » parfois « violents » de la majorité²⁴. Aurait-il pu en être autrement ? Elle avait eu les mêmes réactions aux décisions gouvernementales que Lamartine avait dénoncées fermement. D'autre part, à bien regarder, l'orateur répondait point par point dans son discours aux critiques qu'elle lui avait formulées dans sa lettre de décembre 1841, comme on peut le constater dans le tableau ci-après :

22. À la suite du décès accidentel du duc d'Orléans en 1842, le gouvernement obtint de la chambre que le duc de Nemours, qui passait pour conservateur, fût désigné comme héritier.

23. Rappelons que le corps électoral national ne compte guère plus que 200 000 électeurs sous la monarchie de Juillet.

24. Voir R. DAVID, *op. cit.*, p. 175-190.

George Sand : mi-décembre 1841.	Lamartine : 27 janvier 1843.
<p>« [...] vous avez de la conscience, vous êtes pur, incorruptible, sincère, honnête [...], mais qu'il vous faudrait de force,</p> <p><i>d'enthousiasme,</i></p> <p><i>d'abnégation</i></p> <p><i>et de pieux fanatisme</i>²⁵</p> <p><i>pour être en prose le même homme que vous êtes en vers ! »</i></p> <p><i>« Pourquoi vous placez-vous entre la bourgeoisie et le prolétariat pour prêcher à l'un la résignation, c'est-à-dire la continuation de ses maux jusqu'à un nouvel ordre que vos hommes d'affaires retarderont le plus qu'ils pourront, à l'autre des sacrifices qui n'aboutiront qu'à de petites concessions [...] ? »</i></p> <p><i>« Vous croyez que la ruine commence, tandis qu'elle est consommée, et qu'une dernière pierre la retient encore ! Voulez-vous donc être cette dernière pierre, la clef de cette voûte impure ? »</i></p> <p><i>« Non, vous ne l'oserez pas ! [...] Non, vous n'oserez pas ! Et ce ne sera pas la peur des âmes basses qui vous en empêchera [...] ce sera la peur du scandale, et vous craindrez ces petits hommes capables qui se posent en hommes d'État et qui diraient d'un air dépité : « Il est fou, il est ignorant, il est grossier, il flatte le peuple [...] »</i></p>	<p>« Oui, il y a des interprétations, des insinuations, des calomnies à braver. Je les brave toutes d'avance, et ma vie y répondra. [...] Peu m'importent les difficultés d'une situation politique ! »</p> <p>« [les] véritables hommes d'État [...] semblent comme saisis d'un espoir tout-puissant en se penchant par la pensée sur l'avenir de leur œuvre nationale, et les plus beaux dévouements antiques ne sont qu'une faible image de cette fascination sublime qui entraîne ces nobles esprits à se dévouer pour préserver leur cause ou leur nation ».</p> <p>« La vertu difficile, la vertu rare de ce temps c'est l'abnégation. Eh bien ! nous en aurons sous les yeux les exemples ».</p> <p>« Dieu a donné aux véritables hommes d'État [...] oui, Dieu leur a donné une passion de plus qu'au reste de leurs semblables. C'est la passion de l'idée du temps, de l'œuvre de la nation ; c'est le fanatisme du bien public [...] »</p> <p>« Derrière cette France, qui semble s'assoupir un moment, derrière cet esprit public qui semble se perdre, et qui, s'il ne vous résiste pas, du moins vous laisse passer en silence sans vous arrêter, mais sans confiance, [...] il y a une autre France et un autre esprit public ; il y a une autre génération d'idées qui ne s'endort pas [...] et qui, un jour, sera toute entière avec nous ».</p> <p>« Vous voulez bâtir avec des matériaux décomposés, avec des éléments morts, et non avec des idées qui ont la vie et qui auront l'avenir ! »</p> <p>« Que m'importe ce que l'on pensera de moi ! que m'importe à quel rang je combattrai, pourvu que je combatte pour la cause que je porte dans mon cœur depuis que je pense, pour la cause populaire, pour la cause non des passions du peuple, mais de ses intérêts et de ses droits légitimes ! »</p> <p>« C'est pour cela, Messieurs, que je crois devoir [...] me placer désormais et pour toujours, jusqu'au triomphe de nos principes communs, du côté de l'opposition ».</p>

25. Elle ajoutera en fin de lettre : « Mais non, vous n'êtes pas fanatique , et cependant vous devriez l'être, vous à qui Dieu parle sur le Sinaï. »

J'ai pensé à vous...

À peine descendu de la tribune Lamartine lui fit parvenir son discours, accompagné d'un court billet qui commençait ainsi : « J'ai pensé à vous en prononçant ces paroles. À quelle pensée élevée votre souvenir ne l'associe-t-elle pas ? (*sic*) [...] »²⁶, reconnaissant ainsi la part prise par George Sand dans sa réflexion et sa décision.

Elle lui répondit aussitôt par une lettre de félicitations très chaleureuse : il est vraiment « *de la grande race des hommes de bien* » et a certainement compris certaines de ses réserves qui ne l'ont pas empêché de le suivre « *pas à pas* ». Enfin, poursuit-elle :

« Vous voilà le chef de l'opposition [...] ce que vous avez dit est pour moi une certitude que vous irez toujours en avant dans la vraie route du vrai. Vous avez senti l'idée et la pensée de votre siècle parler en vous, et vous la confessez avec enthousiasme.[...] J'ignore si vous pourrez devenir le chef véritable, l'âme, le guide, l'inspirateur de cette opposition, où beaucoup de vanités et d'ignorances vous préparent plus d'une lutte et plus d'un chagrin, je l'espère un peu et le désire beaucoup.[...] Mais [...] au delà de ce parti il y a le peuple, il y a l'humanité, et vous irez droit à l'humanité, n'importe par quelle route, vous parlerez au peuple, n'importe de quelle tribune. Marchez, allez, voilà tout ce que peuvent vous dire, avec joie, confiance, et respect, ceux qui sentent résonner dans leur propre sein, la sincérité admirable de votre voix.

Avancez donc et que Dieu ouvre les yeux de ceux qui vont vous suivre²⁷ ! »

Lamartine répondit peu après, dans « la fumée d'une bataille parlementaire où [elle a] bien voulu distinguer et honorer un bien pâle drapeau ». Cette lettre, comme on va le voir, surprend par l'enthousiasme qu'il manifeste à la suite des appréciations louangeuses de Sand, tant sur sa vertu que sur ses capacités à mener une action politique en direction du peuple :

« Le courage et l'espérance si nécessaires à ceux qui luttent avec l'élément humain ne pourraient emprunter une voix plus éclatante que la vôtre pour pénétrer jusqu'à mon cœur. Il a été profondément ému de ces lignes que tout homme de ce siècle serait fier d'avoir inspiré.

26. Ce court billet signé, mais non daté, appartient au fonds Sand de la B.H.V.P, G 4283 ; il est adressé 8, rue Cour d'Orléans : c'était l'adresse de Sand depuis le 29 septembre précédent; outre la syntaxe, la graphie indique une rédaction précipitée ; Sand d'ailleurs répondit dans un court délai, le 29 mars. Christian CROISILLE est également d'avis qu'il se rapporte à ce discours, et s'apprête à le publier, daté du 27 janvier, dans le volume de suppléments qu'il prépare, et qui s'ajoutera aux 11 volumes de la *Correspondance* de LAMARTINE qu'il a déjà publiés chez Champion.

27. *Corr.*, t. VI, à A. de Lamartine, 29 janvier 1843.

Je ne vous reproche qu'une chose, c'est d'avoir trop tardé à les dire. Pourquoi cette réserve ? Vous n'êtes ni homme ni femme vous êtes âme et génie. N'avons-nous pas besoin de leurs rayons.

J'ai été mal jugé jusqu'ici par vous. Mais je n'ai jamais désespéré de votre estime parce que je portais en moi de quoi la justifier *un jour et longtemps*. Combien je suis heureux que ce jour se lève enfin et qu'il ait plus de douze heures ! [...]»²⁸.

L'enthousiasme de George Sand à son égard n'est cependant pas du même ordre. Car si elle salue « *le coup de canon* » qu'il a tiré de la gauche sur la majorité, elle ne croit pas, malgré son indéniable talent oratoire, à une action positive de « *l'opposition bourgeoise* » à la Chambre et n'attend un changement que « *de l'avènement de la démocratie aux affaires*²⁹ ». La visite que lui fera Lamartine le 5 février, square d'Orléans, ne changera rien à son attitude qui tient aussi à sa perception de l'homme :

« *C'est un honnête homme, confie-t-elle à son demi-frère Hippolyte Chatiron au soir même de cette visite, d'un grand cœur et d'une grande vanité. Il est sincèrement dans l'opposition et il y restera. Mais qu'y fera-t-il ? Il se croit habile et ne l'est pas. Il a de grandes idées, une belle âme, un immense talent : on ne l'écouterait pas. Rien n'est possible avec les chambres élues comme elles le sont*³⁰. »

L'analyse politique de George Sand était de bon sens, et elle se vérifiera. Il était, en effet, utopique d'espérer l'avènement d'une véritable démocratie tant que le pays demeurerait représenté à la Chambre par des députés élus par une minorité bourgeoise de 200 000 électeurs. L'opposition de la chambre élue en 1839 tenait plus par son hostilité à l'influence du roi sur le gouvernement qu'à une coalition décidée à changer de régime. Lamartine lui-même se serait probablement contenté d'une monarchie constitutionnelle comme en Angleterre. D'ailleurs le roi ne tardera pas à jouer à nouveau un rôle considérable vis-à-vis de son gouvernement, sans que l'opposition parlementaire puisse l'en empêcher.

Quant au jugement sur l'homme, il restera en l'état. Elle lui reprochait de considérer l'égalité comme « *une folle et dangereuse utopie* »³¹, et plus

28. Cette lettre dont l'autographe se trouve dans le fonds Sand à la BHVP, G. 4284, est signée mais non datée. Elle a été publiée par Christian CROISILLE dans son édition de la correspondance de Lamartine au tome III, p. 709, datée de décembre 1841. Cependant elle me semblait mal répondre à une lettre de Sand qui, certes, incitait Lamartine à l'action, mais ne ménageait pas ses reproches à l'égard de l'homme politique. Christian Croisille, consulté, a bien voulu étudier mes arguments et me permet de dire qu'il ne se montrait pas hostile au déplacement de cette lettre de 1841 à 1843. Je l'en remercie vivement. Cependant un doute, même minime, subsiste sur cette datation.

29. *Corr.*, t. VI, à Ch. Duvernet, 2 février 1843.

30. *Corr.*, t. VI, à H. Chatiron, 5 février 1843. Le mot souligné est de George Sand.

31. *Corr.*, t. VI, à Ch. Poncy, 26 janvier 1844.

généralement de manquer de caractère et de convictions. Ainsi, après sa lecture d'*Histoire des Girondins*, à la veille de la révolution de 1848, écrira-t-elle à son cousin Vallet de Villeneuve : « *On dirait que l'auteur ne sait ce qu'il croit, ce qu'il pense et ce qu'il veut.* », avant de conclure :

« *Je n'y comprends goutte, et pourtant j'ai lu tout avec grand intérêt, car, sauf quelques phrases prétentieuses, c'est admirablement dit. Au reste, c'est tout Mr Delamartine. De sa vie il n'est arrivé à une conclusion. Il passe comme un météore, jetant un flot de lumière sur ce qu'il touche en passant et n'éclairant jamais un ensemble de choses.*³² »

George Sand lui reprochera, ainsi qu'à Ledru-Rollin, l'échec de la révolution de 1848 – « *deux pauvres cervelles et deux bons coeurs*³³ » – ; Lamartine, sans aucun doute, lui reprochait son "communisme". Ils ne manquèrent pas, pendant quelque temps, de dire à des tiers tout le mal qu'ils pensaient l'un de l'autre³⁴. Cependant ils se rencontrèrent une fois, le 21 mai 1855, dans le salon de Delphine de Girardin. George Sand notera le soir laconiquement dans son agenda : « *J'y vois Mr de Lamartine ; l'entrevue est fraîche*³⁵ ».

Les choses en restèrent là.

Bernard HAMON



32. *Corr.*, t. VIII, à R. Vallet de Villeneuve, 6 janvier 1848.

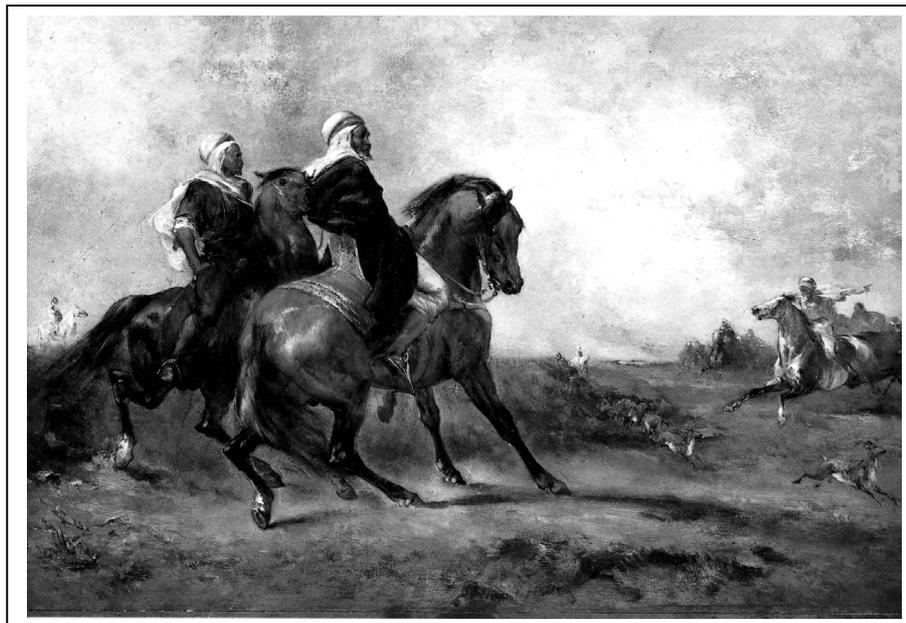
33. *Corr.*, t. VIII, à Ch. Duvernet, 14 octobre 1848.

34. Voir plus particulièrement les lettres de George Sand à G. Mazzini des 10 août 1848 et 4 août 1849, la lettre de l'Abbé Rochet, fonds Sand BHVP G. 265 (donnée par G. Lubin, *Corr.*, t. IX, p. 424) et la réponse de George Sand du 13 janvier 1850.

35. *Agenda*, t. I, 21 mai 1855. Le mot est souligné par George Sand.



Eugène FROMENTIN : *Mustapha supérieur* (Alger, 1853)
hst., 22,5 x 32,5 cm (coll. part.)



Eugène FROMENTIN : *La chasse au gazelles* (1864)
hsp., 28 x 41 cm (coll. part.)

George Sand et l'Algérie

L'ALGÉRIE¹ n'appartient ni à l'univers de voyageuse de George Sand ni à sa géographie romanesque ; elle ne fit pas, à la différence d'autres grands écrivains, Chateaubriand, Nerval, Flaubert, son voyage en Orient, et bien que tentée à plusieurs reprises à partir de 1855, ne traversa pas la Méditerranée ; elle ne fut même pas du voyage qui, en 1861, conduisit son fils Maurice à Alger où il fut rejoint par le prince Napoléon. Son inspiration orientale s'inscrit tout entière dans le sillage de son séjour à Venise, et de la lecture de Byron.

Cependant, l'Algérie – elle dit le plus souvent l'« *Afrique* » – est étroitement et diversement mêlée à sa vie, surtout pendant les dix ou douze premières années du Second Empire, sa correspondance en témoigne. Son mauvais sujet de neveu, Oscar Cazamajou, fut entre 1845 et 1852 zouave puis spahi : l'Algérie était alors la seule destination des militaires. Elle eut après le coup d'État, puis après l'attentat d'Orsini, à encourager, à aider divers proscrits, condamnés à la « transportation » en Algérie, à solliciter en leur faveur. Elle fut proche de Jérôme-Napoléon, cousin de l'Empereur et brièvement (du 1^{er} juillet 1859 au 7 mars 1860) ministre de l'Algérie. Des Français momentanément installés en Algérie, lui adressèrent, comme Fromentin et Anna Devoisin, des lettres et des textes que le pays, sa lumière, et sa civilisation leur inspiraient. L'histoire fluctuante de son intérêt

1. Le nom d'*Algérie* est rare sous la plume de Sand. Elle parle plus souvent d'« *Afrique* ». *Algérie*, extension d'Alger, n'apparaît dans l'usage qu' en 1838. Le ministre de la Guerre nomme *Algérie* par décision officielle du 14 octobre 1839 les possessions françaises dans le nord de l'Afrique. (Michel LEVALLOIS : *Ismaÿl Urbain, une autre conquête de l'Algérie*, Maisonneuve et Larose, 2001, p. 44).

pour l'Algérie, soumise aux aléas des relations de ses correspondants avec ce pays, nous est une indication de la place prise progressivement par celui-ci dans la société française qui lui envoie, avec l'armée, entrepreneurs et colons, proscrits, peintres, administrateurs civils et militaires ; il est plus délicat d'inférer de ces traces épistolaires l'opinion de Sand sur la présence française en Algérie, et son rôle dans l'horizon artistique de l'écrivain. Nous voudrions poser quelques repères et esquisser les contours de l'étude importante qu'il faudrait mener.

Comme toute sa génération et celle qui suivit, elle a été sensible à ce qu'apportait à l'imaginaire et à la sensibilité l'ouverture, tout près de la France, d'une contrée exotique et orientale. Les peintres qui, d'habitude, faisaient le voyage de Rome, furent de plus en plus nombreux à se diriger vers Alger, suivis ou accompagnés par les écrivains. La colonisation et surtout la navigation à vapeur mettent Alger aux portes de Toulon. C'est ainsi que l'Algérie, sous le nom d'« Afrique », apparaît pour la première fois en 1836 ; dans la neuvième Lettre d'un voyageur, Sand regrette le départ de son ami Néraud, le « *Malgache* » « voyageur » et botaniste, et lui envie la lumière et la chaleur d'un pays méditerranéen, la grandeur des sites contemplés :

« Hirondelle voyageuse, tu as été chercher en Afrique le printemps, qui n'arrivait pas assez vite à ton gré ?[...] Que fais-tu à cette heure ? [...] Peut-être supportes-tu les feux d'un soleil ardent, tandis que le froid d'un matin humide engourdit encore la main qui t'écrit [...] Peut-être endormi au seuil d'une mosquée [...] Peut-être es-tu au sommet de l'Atlas...Ah! Ce mot seul efface toute la beauté du paysage que j'ai sous les yeux. Les jolis myosotis sur lesquels je suis assis, la haie d'aubépine qui s'accroche à mes cheveux, la rivière qui murmure à mes pieds sous son voile de vapeurs matinales, qu'est-ce que tout cela auprès de l'Atlas ? [...] Ô heureux homme, tu parcours ces monts sauvages, cette chaîne robuste, échine formidable du vieil univers ! Quelles neiges, quels éclatants soleils, quels cèdres bibliques, quels sommets olympiens, quels palmiers, quelles fleurs inconnues tu possèdes ! Ah ! Que je te les envie ! »²

Cependant, si la *Correspondance* fait état d'une curiosité spontanée pour ce nouvel espace oriental ouvert à la France, il s'agit de celle de Mau-

2. IX^e Lettre d'un voyageur, in *Oeuvres autobiographiques*, éd. G. Lubin, Pléiade, t. II, p. 875.

rice, élève et admirateur de Delacroix³ lequel s'inspira sa vie durant des images recueillies lors de son voyage de 1832 au Maroc, avec une brève incursion en Algérie. De l'indifférence de Sand elle-même, nous avons un indice indirect : son opinion sur le voyage en Egypte que Guérault, un de ses interlocuteurs de 1833-35, envisagea d'accomplir à la suite d'Enfantin⁴ : « *Je sympathise peu avec notre civilisation transplantée en Orient.* ». Comme plusieurs saint-simoniens du voyage d'Egypte entrepris en 1833 furent également des pionniers de la colonisation de l'Algérie⁵, on peut estimer qu'aux yeux de Sand aussi les deux pays, et les deux missions étaient comparables.

Dans son oeuvre politique, Sand ne se prononce pas sur la question algérienne. Mais une brève et sévère expression de la *Relation d'un voyage chez les sauvages de Paris*, parue en 1845, c'est à dire l'année même où le colonel Péliissier, réprimant la révolte de Bou-Maza, asphyxie plus de cinq cents personnes de la tribu des Ouled Ria réfugiées dans les grottes de Da-

-
3. *Correspondance*, éd. G. Lubin, t. V, p. 367, lettre du 16 juillet 1841 à Auguste Martineau-Deschenez : « *Maurice qui ne rêve que peinture [...] voudrait bien être à ta place.[...] Rapporte-lui de ton Afrique tout ce que tu pourras [...] il trouvera que cela a du caractère et du chic.* ». Auguste Martineau-Deschenez, né en 1815, fit une carrière administrative au ministère de la Guerre, et fut notamment secrétaire de la Commission de l'Algérie, terre où il voyagea à plusieurs reprises entre 1840 et 1845, avant d'être destitué par la République en 1848. (notice de G. Lubin, *Correspondance*, t. III, p. 888-9) Il fut, à partir de 1835, des proches de Sand, qui l'appelait « *mon Benjamin* ». Elle lui adressa diverses recommandations, notamment en faveur de son neveu, Oscar Cazamajou. Sur la présence saint-simonienne en Orient, on se reportera aux travaux de Ph. RÉGNIER, notamment : *Les saint-simoniens en Egypte*, Le Caire, 1989.
 4. *Corr.*, t. II, p. 879, l. du 6 mai 1835 : « *Je sympathise peu avec notre civilisation transplantée en Orient. J'en aimerais mieux une autre qui n'eût pas surtout L[ouis]-Philippe pour patron [...]* ». Au même, vers le 20 octobre 1835 : « *Vous parlez de régénérer des peuples qui n'existent pas encore* » parlant des « *libéraux du bord du Nil* » (*Corr.*, t. III, p. 71.)
 5. Ce fut le cas d'Enfantin, de Fournel, de Barrault, de Jourdan... et surtout d'Ismaïl Urbain. A. PICON, *Les Saint-simoniens, raison imaginaire et utopie*, Belin, 2002. EMÉRIT : *Les Saint-simoniens en Algérie*, Belles-Lettres, 1941 ; Michel LEVALLOIS : *Ismaïl Urbain, une autre conquête de l'Algérie*, Maisonneuve et Larose, 2002. M LEVALLOIS a réédité et commenté deux études majeures d'I. URBAIN : *L'Algérie pour les Algériens* [nov. 1860] (Séguier, 2000) et *L'Algérie française, Indigènes et immigrants* [1862], Séguier 2002. La conquête d'Alger était une réponse de la Restauration à celle de l'Egypte par Bonaparte, tout comme la commission scientifique envoyée en 1839 par Louis-Philippe répliqua à l'équipe d'exploration savante de 1798.

hra, stigmatise la « *loi monstrueuse de la conquête* »⁶, et en dit long sur ses sentiments. Avant l'élection présidentielle de décembre 1848, une brève allusion à la conquête: « *La question est entre le sabre sanglant de l'Algérie et l'épée rouillée de l'empire* »⁷, discrédite les deux candidats principaux : Cavaignac et Louis-Napoléon Bonaparte, et condamne la conquête.

Si en 1845 elle ne se joignit pas aux protestations publiques, c'est que sans doute, elle s'estimait liée par les sollicitations que dans le même temps elle adressait en faveur de son neveu, mauvais sujet qui ne pouvait trouver sa place que dans l'armée : « *Quelquefois, ces batteurs de pavé font de bons militaires, n'est-ce pas ?* »⁸

C'est donc l'Algérie qui vient à George Sand, et non l'inverse ; ses interlocuteurs « *algériens* » – dont certains demeurent à Paris, au ministère de la Guerre – peuvent grossièrement se répartir en trois catégories : les proscrits ; les militaires ou administrateurs sollicités ; les Français séjournant et travaillant en Algérie.

Les proscrits

Nous n'évoquerons que les plus connus ou les plus proches de Sand⁹. Georges Lubin n'a pu retrouver que des traces indirectes de son intérêt pour Pauline Roland, amie de Pierre Leroux, et de son intervention pour demander sa grâce. Sand s'adressa en vain au général Baraguay d'Hilliers le 10 février 1852¹⁰ puis au préfet de police Pierre Carlier¹¹. La militante socialiste, co-fondatrice du premier syndicat enseignant, était déjà embarquée pour l'Algérie. Condamnée à « Algérie moins », c'est à dire à la

6. "Relation d'un voyage chez les sauvages de Paris", in *Le Diable à Paris*, rééd. Mille et une nuits, p. 41. Sand va voir les Indiens Ioways le 29 mai ; son étude est publiée début juin dans les livraisons 24 à 27 du *Diable à Paris*. (*Corr.*, t. VI, chronologie G. LUBIN, p. 764). L'affaire du Dahra eut lieu le 19 juin (Michel LEVALLOIS, *op. cit.*, p. 507 et ss.)

7. *Corr.*, t. VIII, pp.710-711 ; Lettre à Charles Poncy du 20 novembre 1848.

8. *Corr.*, t. VI, p. 815, lettre du 5 mars 1845 à Auguste Martineau-Deschenez, afin que son neveu puisse être incorporé aux zouaves. Ce n'est pas la dernière lettre qu'elle écrira en faveur d'Oscar. Elle sollicitera , notamment, Cavaignac en août 1847 (*Corr.*, t. VII, pp. 44-45).

9. Georges Lubin donne des indications détaillées, signalant qu'un recensement exhaustif reste à faire, dans ses annotations aux t. X et XI de la *Correspondance* : notamment t. X, pp. 627, 696, 800, 801; t. XI, p. 56. On se reportera également aux analyses de Bernard HAMON, *George Sand et la politique*, l'Harmattan 2001, le chapitre « Face aux répressions », pp. 327-352.

10. *Corr.*, t. X, p. 626.

11. *Ibid.*, p. 762.

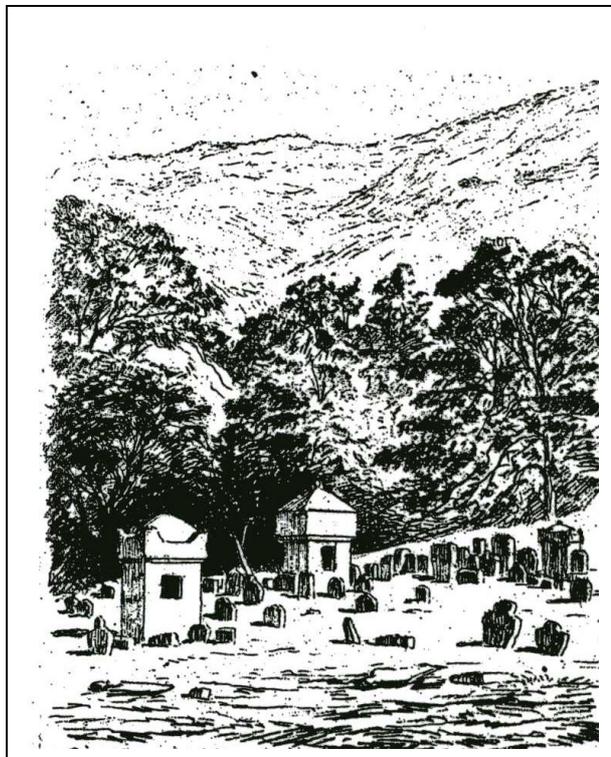
simple transportation, elle fut néanmoins traînée de dépôt en dépôt, Alger, Oran, Bône... Libre, puis graciée, elle ne revint en France que pour mourir à Lyon, sur le chemin du retour, le 15 décembre.

Sand a beaucoup fait en faveur d'Alexandre Lambert et de sa fille. Cet ancien teneur de livres « *prolétaire instruit et du plus noble caractère* » (*Corr.*, t. IX, p.715) était un ami de Perdiguier, et elle lui avait confié des responsabilités importantes au journal qu'elle avait fondé en juin 1849, *Le Travailleur de l'Indre*. Condamné à la prison et à de lourdes amendes, réduit au désœuvrement, chargé de famille, il fait partie des prisonniers de Châteauroux pour lesquels Sand sollicite des grâces auprès de Louis-Napoléon Bonaparte ; condamné à « Algérie plus », c'est à dire interné, sa peine sera commuée en « Algérie moins », et il tiendra des livres dans une minoterie de Bab el Oued, puis à Blidah ; sa fille Marie, que Sand faisait élever à ses frais dans une pension de La Châtre, le rejoint en septembre 1855, quand elle a obtenu le brevet de capacité qui la juge apte à enseigner ; la correspondance nous montre à cette occasion l'écrivain faisant appel à plusieurs amis, activant tout un réseau « algérien » pour obtenir un passeport à la jeune fille, pour la faire voyager gratuitement, en compagnie d'une personne sûre, pour lui trouver du travail...C'est dans les lettres aux Perdiguier, plus rarement à d'autres militants ouvriers, que Sand donne de leurs nouvelles. Marie Lambert s'est fixée, et mariée, en Algérie ; son père rentre en février 1871, participe à la Commune, aurait été fusillé. Mais les relations se sont depuis longtemps distendues, et Sand ne répond plus aux lettres furieuses et amères que lui adresse la jeune femme de retour en France en 1872.

Le troisième proscrit, Jean Patureau, dit Patureau-Francoeur, avec qui l'écrivain eut des relations plus constantes et qui conserva son estime, fut aussi un militant de sa région rurale. Mais il fut « transporté » en 1858, dans la vague répressive qui suivit l'attentat d'Orsini en janvier 1858 (la correspondance de Sand permet de suivre l'histoire de la répression anti-républicaine sous l'empire). Petit vigneron, Jean Patureau avait été maire républicain de Châteauroux en 1848 ; condamné à « Algérie plus » il échappa à la répression de 1852 grâce à l'intervention de Sand, mais pas à l'hostilité de la bourgeoisie réactionnaire, qui mit à profit la première occasion de le condamner. Il se mit avec courage à cultiver la vigne dans la région de Constantine, avec plus de succès que beaucoup de colons improvi-



Maurice SAND : *Remblai du chemin de fer d'Alger à Oran*, dessin, 18 mai 1861
Carnets de voyage, Bibliothèque historique de la ville de Paris



Maurice SAND : *Cimetière musulman de Blida*, dessin, 28 mai 1861
Carnets de voyage, Bibliothèque historique de la ville de Paris

sés, et mourut là-bas en avril 1868. Son cas, dont nous reparlerons plus bas, est un exemple remarquable des sources républicaines de la colonisation algérienne, soulignées par Benjamin Stora¹². Il n'avait cessé de correspondre avec Sand, qui lui dédia quelques pages reprises dans les *Nouvelles Lettres d'un voyageur*.

Deux passeurs : Anna Devoisin, Fromentin

Au moment où Jean Patureau doit s'installer en Algérie, Sand a été amenée, grâce à de nouveaux interlocuteurs, à se former une image plus vive et plus diverse de ce nouvel espace de plus en plus investi par les Français, où elle songe même à se rendre. Ces Français diffèrent doublement des précédents, l'Algérie n'est pas leur lieu de relégation, mais un territoire de désir et de connaissance, et, artistes ou écrivains, leur sensibilité esthétique est plus cultivée ; le pays est à leurs yeux à la fois espace d'apprentissages et source d'émotions multiples qu'ils éprouvent le besoin d'exprimer et de communiquer. Dans le dialogue avec Anna Devoisin et surtout Eugène Fromentin se réactivent les émotions esthétiques de Sand devant l'orientalisme de Delacroix. Elle évoque un possible voyage en « Afrique ». C'est aussi pendant cette période, au printemps de 1861, que Maurice accomplit un voyage à Alger, dont la romancière aidera à mettre en forme le compte-rendu, qui parut en 1862 sous le titre *Six mille lieues à toute vapeur*.¹³

À la fin de 1851¹⁴, Sand répond à une première lettre d'Anna Devoisin. Née en 1827 dans le Doubs, Anne Husson avait été élevée en Algérie, où elle épousa Joseph Devoisin, son aîné de 21 ans, qui occupa divers postes civils en Algérie, et fut notamment sous-préfet de Mascara de 1859 à son retour en France en 1865. Elle avait appris l'arabe, nous dit G.Lubin, et étudié les mœurs d'Afrique du Nord. Elle était de ceux qui confient au papier, et aux grands écrivains, leurs souffrances psychiques, et s'adressa également à Flaubert. Elle se plaignait d'une existence affective désolée. Les lettres de direction de conscience de la romancière s'accompagnent de précieuses indications sur l'usage de son oeuvre, mais aussi d'encourage-

12. Benjamin STORA : *Histoire de l'Algérie coloniale 1830-1954*, La Découverte, 2004, p. 26.

13. Maurice SAND, *Six mille lieues à toute vapeur*, a paru d'abord dans *La Revue des Deux Mondes*, du 15 janvier au 1^{er} mars 1862, puis chez Michel Lévy la même année, avec une préface de G. Sand, et a été réédité en 2000 par les éd. Guénégand.

14. *Corr.*, t. X, pp. 486-487, lettre du 15 octobre 1851. Notice de G.LUBIN, p. 858.



Eugène DELACROIX : Étude pour *Les Femmes d'Alger*, pastel, 1834
Paris, Musée du Louvre, dépt. des Arts graphiques



Eugène DELACROIX : *Arabes d'Oran*, eau-forte, 1833
Lille, Musée des Beaux-Arts

ments à écrire, et de conseils précis. Toujours prête à faire entrer en contact ses différents interlocuteurs, Sand lui signale en 1857 Fromentin, qui vient de lui faire parvenir *Un été dans le Sahara*, pour lequel elle s'enthousiasme:

« *Connaissez-vous un voyage dans le Sahara par Eugène Fromentin [...] c'est un chef d'œuvre. Lisez-le, c'est une très bonne étude pour vous qui avez à peindre le même ciel, ou du moins un coin du même tableau.* » (Corr., t. XIV, p. 287, le 26 mars 1857).

Ainsi encouragée, Anna Devoisin composa effectivement, et publia, sous le pseudonyme de Pierre Cœur, plusieurs livres dont la plupart s'inspiraient de l'Algérie¹⁵.

Le 18 mars 1857 (Corr., t. XIV, p. 269) Sand remercie Fromentin de son livre: « *Je n'ai jamais rien lu de plus artiste et de plus maître. C'est de la grande peinture* ». Un mois plus tard, elle le recommande à Delacroix :

« *C'est une des choses que j'ai lues, où la peinture est le mieux exprimée en mots, et où le sentiment de l'art est le mieux pensé. L'auteur [...] a l'air de vous bien comprendre.* » (Corr., t. XIV, p. 345, lettre du 20 avril 1857).

Une année plus tard, devenue son amie, elle lit *Un été dans le Sahel*, et confirme:

« *Vous êtes, en littérature, un grand peintre de localité.[...] J'ai vu l'Afrique, à présent; je m'y promène, j'y respire[...]* » (Corr., t. XV, p. 210 ; lettre du 12 décembre 1858).

L'année suivante, elle découvre sa peinture « *aussi belle que [ses] livres, ce qui n'est pas peu dire.* » (Corr., t. XV, p. 457, le 22 juillet 1859). Chacun de ces deux livres lui inspire un article¹⁶. On le voit, sa double admiration pour Fromentin communique avec celle qu'elle porte depuis longtemps à Delacroix. Ces deux artistes, qui portaient sur leur art un regard également exigeant, avaient tous deux ouvert les yeux sur les couleurs et la lumière de l'Orient. Fromentin, qui fit en Algérie trois séjours entre 1846 et 1853, y succède à Delacroix qui a bien auparavant visité le Maghreb ; il avait en janvier 1832 accompagné la mission du duc de Mornay, chargé de dissuader le sultan du Maroc d'intervenir en

15. Notice de G. LUBIN, Corr., t. X, p. 858. Mais ces oeuvres sont postérieures à son retour en France, et à sa brouille avec Sand.

16. Dans *La Presse*, le 8 mai 1857; le 10 mars 1859 ; repris dans *Autour de la table* (Dentu, 1862, puis M.Lévy, 1875).

Algérie ; il y demeura six mois, fit une brève incursion en Algérie, et ce voyage eut une importance décisive pour son évolution artistique. Il en rapporta un de ses tableaux les plus célèbres : *Femmes d'Alger dans leur appartement* (1834).

Anna Devoisin avait pris l'habitude d'adresser également à la romancière de menus cadeaux exotiques, échantillons minéraux (*Corr.*, t. XII, p. 65), plantes, ou même (*Corr.*, t. XIII, p. 424), petites tortues. Ses lettres inspirèrent à Sand la première tentation de voyage en Algérie :

« Parlez-moi donc de l'Algérie. Est-ce qu'on peut aller y passer deux ou trois mois d'hiver [...] ? » (*Corr.*, t. XIII, le 16 novembre 1855)

Mais les exigences qu'elle énumère après l'expression de ce souhait l'annulent, comme aussi cette phrase adressée à Fromentin en 1857 : « *Ce n'est pas que le pays me tente.* » (*Corr.*, t. XIV, p. 288, 27 mars 1857). Ce rêve d'Afrique intermittent est réveillé par l'arrivée de Patureau. Georges Lubin publie un fragment de lettre, datée par lui du 21 février 1861 environ où le proscrit cite son interlocutrice : « *il serait possible que j'aie vous voir en Afrique.* » (*Corr.*, t. XVI, p. 312). Et, marque d'intérêt poli ou réel désir, elle renouvelle ce souhait dans une lettre au préfet de Constantine, Fortuné Lapaine, à qui elle s'est adressée en faveur de Patureau, le 20 décembre 1861 (*Corr.*, t. XVI, p. 772). Elle évoque encore, en juin 1862, l'idée de rendre à Anna Devoisin la visite que n'a pu faire Maurice l'année précédente : « *Quand la verrai-je, l'Afrique? Je le désire toujours.* » (*Corr.*, t. XVII, p. 160)

Faute de l'accomplir, elle conseille à d'autres le voyage ; aux environs de 1860, l'Algérie lui apparaît comme la contrée qui guérit tous les maux, repose de toutes les fatigues, et, reliée à elle par la Méditerranée, tout à fait comparable pour la lumière, les rochers, la flore et le climat à la Provence maritime qu'elle va retrouver à la fin de l'hiver et au printemps 1861.

Et l'intérêt humain de l'Algérie ?

On s'étonne de ne rien lire sous la plume de Sand qui tienne à la question algérienne. L'opinion était divisée entre partisans de l'occupation militaire, voulant limiter les spoliations de terres, et « colonistes » que ces limites imposées par le pouvoir impérial indisposaient, ce qui nourrissait l'opposition républicaine ; on s'en étonne d'autant plus qu'elle était amie du Prince Napoléon, un moment ministre de l'Algérie, qu'elle avait depuis 1858, repris contact avec *La Revue des Deux Mondes*, qui suivait de près la question, qu'elle avait toujours des relations parmi les saint-simoniens. Maurice, par exemple, visite à Alger la femme et le fils de Louis Jourdan,

ce journaliste toulonnais avec qui elle a publié des oeuvres de Poncy. De façon générale, la question devient envahissante, comme en témoignent les entrées « colonisation » et « coloniser » du dictionnaire de Littré¹⁷.

Est-ce indifférence? Restriction de ses champs d'intérêt? En tout cas, prudence élémentaire, dans la mesure où elle est appelée à solliciter, depuis l'engagement de son neveu en 1845, et après les différents pics de répression, en 1852, en 1858 pour les proscrits de sa région, et en tout temps – ce ne furent pas les moins nombreuses demandes – pour les amis et relations qui souhaitent postes, passe-droits et concessions divers, Devoisin, Sarlande, les Luguët..., auprès d'administrateurs et militaires de divers grades : Cavaignac, le prince Jérôme et son aide de camp Ferri-Pisani, Dumas, Chanzy, Faidherbe, le préfet de Constantine Lapaine.

Quelques exemples, qui nous donnent des indications sur la place prise par l'Algérie dans l'horizon de Sand : une de ses sollicitations les plus curieuses est celle que René Luguët, acteur et gendre de Marie Dorval demande à Sand d'appuyer auprès du prince en 1858. Il voudrait fonder à Alger un théâtre de vaudeville et de drame ; il échoua (*Corr.*, t. XIV, pp. 732-733, lettre de mai 1858). La même année, Sand intervint avec plus de persévérance pour faire obtenir à Sarlande, berrichon et ami de Maurice, la concession du chemin de fer Alger-Blidah ; elle dépêche Emile Aucante, son homme d'affaires, auprès de Ferri-Pisani, à qui elle écrit :

« C'est une très grande et importante question [...]. Il s'agit des intérêts d'une population entière, d'une illégalité à ne pas consacrer, et des intérêts de l'État, engagés dans une dépense inutile de beaucoup de millions. [...] c'est le redressement d'une erreur qui intéresse trente mille habitants de l'Algérie. » (*Corr.*, t. XIV, pp. 788-789)

S'il n'obtint pas la concession, Sarlande devint maire d'Alger, où Maurice lui rendit visite en 1861.

Nous avons vu son neveu, Oscar Cazamajou, incorporé dans les zouaves, puis dans les spahis ; Sand s'efforça en vain de lui faire obtenir du ga-

17. Indices du poids de cette question, voici, signalées par Aline ALQUIER que nous en remercions, deux entrées du *Dictionnaire de la langue française* de Littré : « Colonisation » : *s.f.* Action de coloniser ; le résultat de cette action. La colonisation de l'Algérie ; « Coloniser » *v. a.* peupler par une colonie / Se coloniser, Devenir colonisé. *v. refl.* Avec le temps l'Algérie se colonisera. De même Larousse, à l'entrée « colonisation » se réfère à peu près exclusivement à l'Algérie.

lon en l'appuyant notamment auprès de Cavaignac¹⁸, puis, par leur cousin par alliance Frédéric Villot, auprès du prince. En mars 1852, toujours simple brigadier, il reprit la vie civile et s'installa à Châtellerault. Comme la correspondance avec lui, il est vrai très lacunaire, ne laisse apparaître aucun voyage en Algérie, il faut bien supposer qu'il n'obtint pas les 49 ha. de domaine¹⁹ dont elle appuie la demande en 1858 auprès du général Daumas. Elle dut intercéder en décembre 62 afin qu'il ne soit pas dépossédé d'un terrain, faute d'avoir rempli l'obligation de bâtir et obtint pour lui un sursis, s'engageant à sa mise en règle. (*Corr.*, t. XVII, p. 345, lettre au colonel Faidherbe)

Le grand problème

Mais du rôle de la France en Algérie, que pense-t-elle ? tenue à la réserve par sa position de sollicitrice, elle sait cependant fort bien distinguer entre un Daumas, qui a appris l'arabe, est devenu un des meilleurs connaisseurs de l'Algérie, et publie en 1853 la somme *Moeurs et coutumes de l'Algérie*²⁰ et un Chanzy par exemple, pur militaire. Elle lit l'ouvrage de Daumas, et lui en parle (*Corr.*, t. XIV, p. 742, début juin 1858 et t. XXVI, p. 94, lettre du 9 juin). Ce livre reposait principalement, nous dit Michel Levallois dans son étude très complète, sur les enquêtes d'Ismaÿl Urbain, ce saint-simonien qui avait appris l'arabe, s'était converti à l'Islam dès son séjour en Egypte. Interprète militaire en Algérie dès 1837, marié à une Algérienne, il avait toujours servi la cause des autochtones, auprès du duc d'Aumale, puis de Napoléon III, qui s'inspira de lui dans son projet de Royaume arabe. Inspirée par des saint-simoniens, la pensée la plus sérieuse et la moins oppressive du développement de l'Algérie fut donc, avant 1848, comme avant 1870, le fait du prince, et d'une partie de l'armée. violemment hostile à Louis-Philippe, puis résolument éloignée de l'Empire, Sand ne pouvait y adhérer ; d'autant que cette pensée politique impliquait toujours, comme un mal nécessaire, la conquête militaire, qu'elle a toujours nettement, mais silencieusement réprouvée.

18. Sur les démarches de Sand en 1848, on lira l'article de Michel LAUNAY et Cl. DUCHET : « George Sand et l'armée en 1848 », *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1965, pp. 78-91.

19. Qu'il aurait dû affermer, comme l'a fait Pégot-Ogier, en confiant ses terres à Patureau, condamné en même temps que lui.

20. Eugène DAUMAS : *Moeurs et coutumes de l'Algérie, Tell, Kabylie, Sahara*, Hachette 1853.

C'est à propos de Patureau-Francoeur que Sand va être amenée à formuler en 1862 une très belle déclaration de principes, que G. Lubin souligne et commente, au cours d'un dialogue malheureusement tronqué avec le préfet de Constantine, Fortuné Lapaine. Il avait nommé Patureau, qu'il estimait, conseiller municipal, mais ce fidèle « démoc-soc. » avait refusé le serment. Sand l'en avait blâmé, ne lui opposant que des arguments pragmatiques et, insensible à cette fidélité religieuse à la République, elle s'efforça de lui faire retrouver les bonnes grâces du préfet (*Corr.*, t. XVI, pp. 676-677, 20 décembre 61). Une relation d'estime et de confiance réciproques s'établit alors entre eux. En réponse à une lettre malheureusement perdue, Sand écrivit, le 7 février 1862 :

« Vous me dites des choses qui me frappent beaucoup, Monsieur, et qui me donnent autant d'envie de vous connaître que de voir l'Afrique. Vous comprenez ce que l'on doit aux vieilles races, vous sentez leur grandeur, et vous vous êtes sérieusement posé en face du grand problème. Ah oui, c'est le grand problème que la France seule doit arriver à résoudre, car jusqu'ici les autres nations ont presque toujours foulé, traqué, exaspéré ou détruit les vaincus. J'ai vu des Indiens, de beaux et fiers Indiens, à Paris, et j'avais envie de pleurer en songeant à la manière dont la prétendue civilisation américaine avait traité cette noble race. Mon fils qui vient de faire une grande tournée en Amérique avec le prince Napoléon Jérôme, revient tout affecté aussi de ces lois de destruction. Il préfère mille fois l'Afrique aux Etats-Unis, et nos lents moyens d'assimilation périlleuse et patiente, à cette fureur de progrès matériel qui rend le yankee impitoyable. Vous avez certes, une belle mission à remplir, Monsieur ; plus sérieuse qu'elle ne le serait en France, où le trouble est dans toutes les idées, et la confusion dans tous les rêves d'avenir [...]

Oui, j'ai grande envie de voir l'Afrique et surtout la Kabylie et les Kabyles. Mais comment faire ? [...] J'ai besoin de m'imprégner de la senteur d'un pays, de le voir du brin d'herbe au nuage, non pour tout dire, mais pour l'avoir compris et pour l'aimer. Il me faudrait donc deux ou trois mois de séjour à Constantine pour en parler, et en causant quelques fois avec vous, Monsieur, j'aurais la précieuse certitude de comprendre ce que j'aurais vu. Quand vous en aurez le temps, dites-moi donc si vous me croyez capable d'en voir assez avec cette manière de digestion intellectuelle si modestement paisible. Et vous me diriez aussi ce que je dois lire d'avance sur l'histoire et les circonstances du pays,

afin que je n'y arrive pas comme tombant de la lune. [...] » (Corr., t. XVI, pp. 772-773)

Jamais sans doute l'idée du voyage ne fut plus forte ; Manceau note dans l'agenda du 3 février : « Madame pense aller en Kabylie ». Cette grande envie de voir l'Afrique n'est donc pas un futile désir d'exotisme et de dépaysement: elle souhaite comprendre le pays de l'intérieur et contribuer à poser ainsi le grand problème. En se reportant aux jugements de Maurice, Sand les modifie quelque peu ; il ne semble pas en effet avoir distingué le sort des Arabes de celui des Indiens d'Amérique²¹ :

« Des Indiens[...] ne semblent même pas voir notre maison flottante, bien que nous soyons assez près pour distinguer leurs traits aplatis et leur peau foncée. Ils me rappellent les Arabes qui, forcés de subir notre domination, cachent leur colère sous les apparences du mépris. » (178)

C'est dans cette comparaison, et dans la partie américaine du voyage qu'apparaît cette conscience de la violence infligée et subie en Algérie ; pour le reste, Maurice, et sa mère, impliquée comme destinataire et correctrice avérée de ce journal de voyage, observent une scrupuleuse réserve. Mais, lorsqu'elle rappelle sa visite aux Indiens Ioways, il est loisible à son lecteur de réentendre la condamnation formelle de la conquête exprimée en 1845.

Un dernier et discret témoignage de cette secrète réprobation : George Sand commente ainsi la perte de la Vénétie par l'Autriche après Sadowa à l'intention du musicien autrichien Dessauer :

« L'Italie n'a-t-elle pas toujours été une ruine et un danger, un boulet à son pied, comme maintenant l'Algérie au nôtre? On ne s'assimile jamais des nationalités aussi tranchées ».(Corr., t. XX, p. 49, lettre du 5 juillet 1866)

En 1865 Anna Devoisin est revenue en France. En 1868, Patureau meurt ; il était son dernier contact en Algérie.

Telles sont donc les limites de l'Algérie, de la question algérienne sous la plume de Sand. Elle ne connut qu'indirectement, par les toiles de Fromentin et de Delacroix, par les livres de Fromentin et de Dumas, par les descriptions épistolaires, cet espace oriental et méditerranéen ouvert à la France. Désapprouvant secrètement la conquête, puis la colonisation, elle usa néanmoins de l'autorité de son nom pour y aider ses proches et les

21. Qu'il trouve plus dignes et plus raffinés, plus civilisés, en somme que les Yankees (Maurice SAND, *op.cit.*, p. 236).

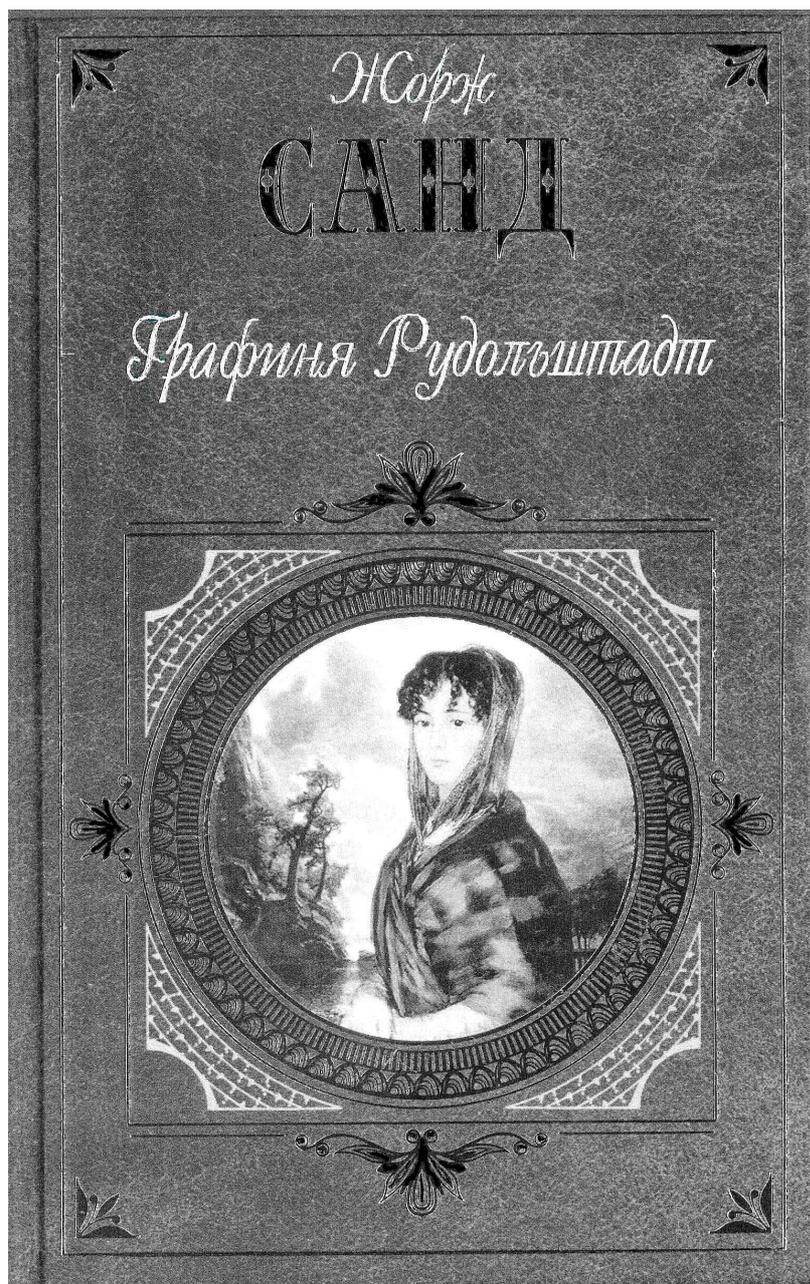
proscrits, auprès de militaires et d'administrateurs de tout rang et de toute opinion, prenant acte des réalités sans leur accorder son adhésion intime. Si certains correspondants ont su éveiller en elle, par bouffées, un désir d'Algérie, il ne fut pas assez vif pour aller jusqu'à la réalisation. Peut-être le souvenir du voyage à Majorque exerçait-il à distance son effet dissuasif.

Une lecture rapide pourrait faire croire à l'indifférence de Sand à la question algérienne, où elle ne s'impliqua jamais ; mais des indices, rares et disjoints, mais justement son silence quasi-total indiquent, à nos yeux du moins, la constance et la détermination de son refus du droit de conquête. C'est là encore, un dissentiment majeur d'avec la plupart des républicains²².

Simone BALAZARD
Michèle HECQUET



22. Quelques années après la disparition de Sand, Ismaïl Urbain écrit à un ami: « On n'est pas un bon républicain quand on dit un mot en faveur des indigènes » (Lettre du 3 avril 1882 à d'Eichthal, citée par M.Levallois, *op. cit.* p. 625).



George SAND : *La Comtesse de Rudolstadt*, trad. russe de D.Lifchitz, préf. de V. Tamarinov, illustrations en noir et blanc de M. Panova. Couverture en couleur (fond vert sapin, lettres et liserés dorés), Eksmo, Moscou, 2005, 637 p., 13 x 20,5 cm.

L'ÉDITION SANDIENNE

aujourd'hui

EN RUSSIE

MOSCOU, septembre 2005. Au n° 8 de la rue Tverskaïa, la vitrine d'une grande librairie affiche les dix meilleures ventes romanesques du mois écoulé : Ludmila Oulitskaïa (l'auteur de *Sonietchka*, largement traduite en français), Dan Brown (*Da Vinci Code*, succès planétaire), Iouri Poliakov (directeur d'un hebdomadaire culturel militant pour la "russité"), Elfriede Jelinek (prix Nobel 2004), Mikhaïl Chichkine (lauréat du Booker Prize russe en 2000), etc. À l'intérieur, les rayons croulent sous les productions nationales, parmi lesquelles littérature, beaux-arts et sciences humaines ont beaucoup enrichi leurs secteurs depuis quinze ans. De Salman Rushdie à Marc Lévy, les traductions de nouveautés étrangères voisinent avec les classiques russes et ceux de la littérature mondiale. Nul besoin de chercher longtemps pour voir que George Sand continue de tenir son rang. Rien qu'en 2005, Moscou a vu paraître deux *Consuelo* (Eksmo, AST), *La Comtesse de Rudolstadt* (Eksmo), *Francia* (AST), *Indiana* joint à *Lui et Elle* (Mir Knigi) ou à *Valentine* et *Leone Leoni* (Eksmo)¹.

Le catalogue de la Bibliothèque Nationale (naguère Bibliothèque Lénine, nom qui reste gravé en lettres d'or au fronton) permet de remonter un peu dans le temps. Après le grand engouement du XIX^e siècle, Sand n'a pas connu en Russie le purgatoire éditorial traversé en France², et la fin de l'ère soviétique continue d'offrir des tirages importants : pour la seule

-
1. Liste arrêtée au 1^{er} septembre 2005.
 2. F.GENEVRAY : "Inventaire des traductions russes de 1833 à 1876", *Les Amis de George Sand*, n° 23 (2001) et n° 24 (2002). "Aperçu relatif au XXe siècle", *Présence de George Sand* (Échirrolles), n° 31-32 (1988), p. 11.

Comtesse de Rudolstadt, 180.000 exemplaires (Kiev, 1982), 122.000 (Machatkala au Daghestan, 1988), 200.000 (Minsk en Biélorussie, 1989), 350.000 (Kichinev en Moldavie, 1990), 1.000.000 (Moscou, 1990). La Russie postsoviétique n'est pas en reste. Sans dresser l'inventaire complet des traductions [re]publiées de 1991 à 2005, essayons de donner un aperçu du phénomène, de ses formes et de ses proportions.

Plusieurs catégories se partagent les publications récentes :

- les vastes collections, en quinze tomes (Hudojestvennaïa Literatura, Moscou, 1992-1999), quatorze (Terra, Moscou, 1996-1997) ou dix tomes (Slavia, Saint-Petersbourg, 1992-1996), qui reprennent à peu près les mêmes titres.

- les œuvres choisies, allant de deux volumes (Terra, Moscou, 1998 ; Anna, Voronej, 1994-1995) à six (Interbouk, Novosibirsk, 1992).

- les titres regroupés sous une seule couverture : *Le Marquis de Villemer* avec *Récits et nouvelles* (Minsk, 1992 et Moscou, 1993), *Lucrezia Floriani* avec *L'Uscoque* (Moscou, 1993), *Horace* avec *Le Compagnon du Tour de France* (Moscou, 1993).

- les textes isolés : *La Tour de Percemont* (Saint-Petersbourg, 1992), *Les Contes d'une grand-mère* (Moscou et Ekaterinbourg, 1992), *Lui et Elle* (Moscou, 1993), *La Daniella* (Krasnodar, 1994), *Les Beaux Messieurs de Bois Doré* (Moscou, 1995), etc.

Certains titres, comme *Indiana* et *Consuelo*, se distinguent de longue date par la fréquence des rééditions. D'autres, durablement négligés, se frayent à présent un nouveau chemin vers le lecteur russe. D'abord grâce à la reprise de collections soviétiques, dont l'objectif avait été d'offrir au public cultivé, faute d'édition complète, un choix de textes assez large : le dernier volume (1999) de la série moscovite en quinze tomes contient, outre *Nanon*, un corpus non romanesque où figurent la *Préface générale* de 1842 (Perrotin), celle de 1851 (Hetzl illustré) et divers articles (*Obermann*, *Le Réalisme*, *L'Éducation sentimentale* etc.)³. Le secteur strictement commercial, plus récent, enrichit l'éventail des fictions avec des textes devenus introuvables : *Francia*, adaptée en 1876 sous le titre *Les Cosaques*

3. Textes déjà publiés au t. VIII (1974) de SAND, *Sobranie Sotchinenii [Œuvres choisies]*, 9 vol., dir. I. LILEVA, B. REIZOV, A. CHTCHADRINE, Leningrad, Hudojestvennaïa Literatura, 1971-1974. Repris par Moscou, Hudojestvennaïa Literatura, 1992-1999.

de Paris, reprise en 1898 à Saint-Petersbourg⁴ et oubliée depuis, revient aujourd'hui à Moscou sous une couverture bon marché, dans une traduction nouvelle et postfacée (T. KOVALEVA). La donnée historique nationale (campagne russe de Napoléon et présence de l'armée du tsar à Paris) confère bien sûr à *Francia* un attrait spécial, mais on relève des choix moins évidents : deux volumes publiés en 1998 réunissent *Jacques* et *La Mare au diable* à des titres peu répandus, *Melchior*, *La Marquise*, *Metella*, *L'Orco*, *L'Uscoque* (Moscou, Terra)⁵. Par contre, *Histoire de ma vie* semble méconnue, voire tout à fait ignorée, de même que la correspondance.

Consuelo, dans la traduction d'A. BEKETOVA⁶, détient sans conteste la palme. Le roman s'édite en 1991 à Alma-Ata (Kazakhstan) et à Minsk (Biélorussie), en 1992 à Moscou (plusieurs éditeurs), en 1993 à Moscou (*idem*), Ivanovo, Kazan, Petrozavodsk, Smolensk, en 1994 à Minsk, en 1995 et 1998 à Moscou, en 1999 à Moscou et Kharkov (Ukraine), en 2000 à Moscou, en 2001 à Saint-Petersbourg, en 2002, 2004 et 2005 à Moscou⁷. Ces dernières parutions contiennent chacune des notes historiques et une préface : chez Ripol Klassik (2004), V. VERBITSKI signe sous le titre "À la recherche de l'idéal" une quinzaine de pages serrées qui résument la vie et l'œuvre de l'auteur plutôt que d'introduire au roman lui-même⁸. Autre option chez AST (2005), qui reproduit l'ancienne et solide préface d'A. BELETSKI⁹ dans une collection où Sand côtoie les grands noms classiques et modernes, d'Homère à Joyce et de Cervantès à Garcia Marquez.

-
4. SAND : *Sobranie Sotchinenii* [Œuvres choisies], 18 vol., Saint-Petersbourg, G.F. Panteleev, 1896-1899 : *Francia* (t. XIV) figure là sous le titre français et dans une traduction plus fidèle (M.V. PODLESSKAÏA) que celle de 1876, mais qui omettait les attaques contre l'autocratie des tsars.
 5. *Melchior*, *Metella* et *L'Orco* figuraient au t. VI des Œuvres choisies référencées en note 3.
 6. Revue par D. LIVCHITZ et V. DAVIDENKOVA dans la collection (cf. note 3). L'édition Panteleev (cf. note 4) indiquait d'autres traducteurs pour *Consuelo* (t. III-IV). Le roman fut initialement publié en revue (1860), avec quelques coupures dans les professions de foi jugées hérétiques (ch. LV).
 7. Compte tenu du créneau choisi (1991-2005), nos listes mentionnent des villes ne faisant plus partie de la Russie, mais qui restent liées à son aire linguistique et culturelle.
 8. L'édition Eksmo (2004, 2005) contient une préface de Vadim Tamarinov, "Bespetchnaïa lioubimnitsa soudby [La favorite insouciant du destin]".
 9. "Roman o prizvanii artista [Le roman d'une vocation artistique]", *Consuelo*, Leningrad, Academia, 1936.

Le palmarès dressé pour *La Comtesse de Rudolstadt* n'est guère moins impressionnant, et nous reviendrons à la fin sur ce titre¹⁰. Rien qu'en 1993 le texte a paru chez quatre éditeurs moscovites (Dom, AST, TOO, RON'S : 100.000 exemplaires pour les trois premiers et 50.000 pour le dernier), ainsi que dans plusieurs centres provinciaux, Saratov (150.000), Kazan (50.000), Stavropol (50.000).

Les tirages manifestent depuis une tendance à la baisse, qui s'explique à la fois par le rétrécissement de l'espace national, consécutif à l'éclatement de l'Union soviétique, et par le bouleversement des structures éditoriales, entrées dans un marché concurrentiel. La collection entamée en 1992 tire le tome I à 120.000 exemplaires, mais le tome XV à 7.000 unités (1999). Pour *La Comtesse de Rudolstadt*, les éditeurs moscovites passent spectaculairement d'un million d'exemplaires en 1990 (Hudojestvennaïa Literatura) à 500.000 en 1992 (Pressa), 100.000 en 1993 (Dom) et 4.000 en 2005 (Eksmo).

Les tirages actuels se stabilisent autour du dernier chiffre, si l'on en juge par *Consuelo* : 4.000 (Eksmo) et 5.000 (Ripol Klassik) en 2004, 4.000 (Eksmo) et 5.000 (AST) en 2005. Mais deux facteurs compensent partiellement les effets de cette baisse. Plusieurs tirages simultanés ou rapprochés des mêmes titres s'additionnent, et puis il y a les éditions provinciales, fixées dans les villes qui sont des pôles anciens de culture (Saint-Petersbourg, Kazan, etc.) : il faudrait donc vérifier si leur activité se maintient au même niveau qu'avant 1991, malgré le remaniement de structures administratives naguère déterminantes pour toute activité économique ou culturelle. Il y a lieu d'en douter, par suite du relâchement des liens traditionnels entre le monde scientifique (université, recherche) et l'édition. Aussi n'est-il pas certain que les collections dites "académiques" puissent dans un proche avenir survivre et se renouveler : disposeront-elles des financements nécessaires ? Mais peut-être d'autres réseaux vont-ils émerger.

10. *La Comtesse de Rudolstadt* : première édition russe en 1897 (t. V-VI de la collection, cf. note 4), trad. Iou. ANDREEVSKAÏA ; deuxième traduction en 1973 (t. VI de l'édition cf. note 3) par D. LIVCHITZ, reprise en 1990 à Moscou, Kichinev (Moldavie), Frounzé (Kirghizistan), Douchambé (Tadjikistan). En 1991 à Kiev (Ukraine), Alma-Ata (Kazakhstan), Leningrad, Minsk. En 1992 à Moscou, Mahatchkala (Daghestan), Simferopol (Crimée), Khabarovsk. En 1993 à Moscou (quatre fois au moins), Kazan, Saratov, Stavropol. En 1994 à Petrozavodsk. En 1995, 2000, 2002 et 2005 à Moscou. Inventaire sans doute incomplet, selon que la B.N. de Russie continue ou non de cataloguer toutes les publications faites en russe dans "l'étranger proche" (anciennes républiques fédérées d'URSS) et dans l'espace national.

En attendant, l'édition initiée en 1971¹¹ a été reproduite à Saint-Petersbourg (Slavia, 1992, 10 t.) et à Moscou (Hudojestvennaïa Literatura, 1992-1999, 15 t. ventilant les mêmes titres) avec son appareil critique : préface générale de B. Reizov, notices et notes de fin. Le contenu du dernier tome moscovite évoqué plus haut (*Nanon*, préfaces et articles divers) avait déjà paru sous le label Terra en 1997 : exemple d'interférences entre des initiatives multiformes, à moins qu'elles ne soient liées au plan financier mais diversement libellées. L'édition russe connaît ainsi de grandes mutations qui donnent leur chance à de petites structures.

C'est justement grâce à l'une d'elles que *Spiridion* voit le jour pour la première fois dans la langue de Tolstoï (Moscou, Tekst, 2004), traduit et postfacé par Véra MILTCHINA, chercheuse spécialiste du XIX^e siècle français. Saluons cette initiative en notant qu'au début du siècle dernier Varvara STASOVA-KOMAROVA, alias Vladimir KARÉNINE, mentionnait *Spiridion* comme « l'une des premières œuvres, si ce n'est la première œuvre de George Sand que nous ayons lue ». Et en rappelant l'intérêt porté au livre par toute une pléiade d'intellectuels tels que Herzen, Bielinski, Petcherine ou Dostoïevski¹². Heureuse façon, somme toute, de commémorer un Bicentenaire qui n'a guère suscité d'échos dans le pays¹³.

Si l'édition russe continue à diffuser George Sand, quelles voies suit aujourd'hui le discours critique ? En 1983, J. BOITEN distinguait dans les publications trois tendances ainsi périodisées : le sociologisme vulgaire des années trente, qui mettait la biographie et les convictions sandiennes au service de la propagande communiste (A. LOUNATCHARSKI) ; la quasi-exclusivité des romans classés "socialistes" au cours des trois décennies suivantes (I. LILEEVA) ; à partir des années soixante-dix, une attention élargie à d'autres aspects de l'œuvre (M. TRESKOUNOV, B. REIZOV, N.

11. Cf. note 3.

12. V. KARÉNINE : *George Sand, sa vie et ses œuvres*, 4 vol., Paris, Ollendorf-Plon, 1899-1926, t. III, p. 222. Sur la réception de *Spiridion*, voir F. GENEVRAY, "De *Spiridion* au père Petcherine ou le péché de Nicolas", *Présence de George Sand*, n° 31-32, 1988 (Petcherine), ainsi que *George Sand et ses contemporains russes : audience, échos, réécritures*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 76-85 (Herzen), pp. 309-321 (Dostoïevski).

13. À la différence de ses homologues d'Azerbaïdjan et de Biélorussie, l'Ambassade de France à Moscou a ignoré le Bicentenaire. Olga KAFANOVA (Université de Tomsk), auteur de *George Sand et la littérature russe du XIXe siècle (1830-1860). Mythes et réalité* (Tomsk, 1998, en russe), vient de publier avec M.V. SOKOLOVA une *Bibliographie des traductions russes de G.S. et des matériaux critiques sur son œuvre en Russie (1832-1900)*, Moscou, 2005 (en russe ; avec une introduction d'Olga KAFANOVA, pp. 5-56).

TRAPEZNIKOVA). Après avoir tenté ici même d'étoffer et de nuancer ce tableau¹⁴, il conviendrait de le mettre à jour pour tenir compte des années écoulées depuis la fin du régime soviétique. Faute d'avoir pu mener cette recherche sur les travaux universitaires, qui semblent connaître un creux, bornons-nous à sonder les préfaces de *La Comtesse de Rudolstadt*. L'exemple est choisi à dessein, car le flot des rééditions récentes a de quoi surprendre pour un texte réputé peu facile, voire pesant par endroits. Faut-il croire que l'on mise sur le parfum aristocratique du titre – un leurre, à rebours du contenu – ? Cette *comtesse* flatterait en somme la vogue actuelle du retour à l'ancien, voire à l'Ancien Régime d'avant 1917. Sur les cérémonies secrètes des Invisibles ? Le fait est que la religion, l'ésotérisme et les énigmes policières alimentent un secteur florissant de l'édition grand public. Sur l'idéal humaniste et démocratique professé par le livre, d'autant mieux accordé aux aspirations de la Russie nouvelle qu'il puise dans l'Évangile¹⁵ ? Tout cela ensemble peut-être, sans oublier l'attrait du romanesque – suivre aussi loin que possible l'étoile aventureuse de Consuelo –. Les préfaciers ne manquent pas de remonter au premier volet du diptyque, tantôt pour silhouetter l'héroïne à l'image de son auteur, “une âme de tzigane” (teint mat, dons artistiques, sensibilité à la nature, tempérament passionné, convictions démocratiques)¹⁶, tantôt pour mieux expliquer les aspects déconcertants du second volet.

Ce qui fournit l'occasion de réviser les appréciations antérieures, traditionnellement réservées. Le seul fait d'étudier l'hérésie hussite dans le diptyque et *Jean Ziska* (B. REIZOV) nécessitait en URSS un certain doigté. En 1973, présentant *La Comtesse de Rudolstadt*, I. LILEEVA signalait le caractère « utopique » des idéaux politiques et sociaux de George Sand¹⁷.

14. Joanne BOITEN : “George Sand aujourd'hui en URSS.”, *George Sand : recherches nouvelles*, dir. F. Van Rossum-Guyon, C.R.I.N, n° 6-7, Groningue (Pays-Bas), 1983, pp. 255-264. F. GENEVRAY, “Les lecteurs russes de G. S. : post-scriptum”, *Les Amis de George Sand*, n° 23, 2001, pp. 10-16.

15. « La *perestroïka* signifie avant tout débarrasser les principes socialistes de leur déformation, et affirmer les idéaux élevés de l'humanisme » (*Literaturnaïa Gazeta*, janvier 1989). Déclarations au XXVIII^{ème} congrès du P.C. d'URSS (1990) : « Je suis convaincu qu'est arrivé le temps de la vérité, le temps de parler, devant le congrès des communistes aussi, de grandeur d'âme, de miséricorde, d'honneur et de conscience » (A. IAKOVLEV), et de faire prévaloir les “valeurs communes universelles” sur les intérêts de classe (E. CHEVARNADZE).

16. Vadim TAMARINOV : “Tsyganskaja dousha”, Sand, *Grafinja Rudolstadt*, Eksmo, Moscou, 2005, pp. 5-12.

17. SAND : *Sobranie Sotchinenii* (cf. note 4), t. VI, p. 766.

Pour la doxa marxiste-léniniste, l'épithète était dépréciative : difficile d'admettre que « la vérité religieuse et la vérité sociale [...] sont indivisibles et doivent se compléter l'une par l'autre »¹⁸. Les épisodes gothico-fantastiques et les développements métaphysiques inspirés par Leroux passaient mal chez un écrivain socialiste, censé proposer une vision rationnelle du monde. À l'époque de la *perestroïka*, cette perplexité demeure, mais s'exprime plus librement et prend des tours variés. Tout en regrettant leurs faiblesses, S. ZENKINE lit ces passages au second degré, comme une "parodie" où le romantisme mystique se mêlerait à un scepticisme non moins affirmé¹⁹. Quant à M. TRESKOUNOV, il refuse le terme "mystique", avis qui permet de sauver idéologiquement le livre en observant que Sand n'adhérait pas aux spéculations ésotériques : elle contestait les théories occultistes comme le secret des rites maçonniques, et ne s'en fit l'écho que par scrupule historique, pour reconstituer fidèlement le climat du XVIII^e siècle finissant²⁰.

Plutôt que de taire ou de vouloir racheter les défauts reconnus, S. ZENKINE les traite, lui, en symptômes. Il insiste sur les déchirements de l'âge romantique, avide de concilier rêve et réalité, liberté individuelle et fraternité. De ces contradictions *La Comtesse de Rudolstadt* porte la marque, mais sans en avoir l'exclusivité comme le signalent des remarques qui actualisent le roman. L'une s'inquiète des Invisibles et de leur société secrète, armée certes de nobles intentions (liberté, égalité, fraternité), mais qui « pour un esprit contemporain fait plutôt penser à la sinistre omnipotence des organes de sécurité de quelque régime totalitaire »²¹. Une autre remarque pointe dans l'épilogue un détail concernant l'« épaule robuste » de la Zingara : la mère porte ses enfants, tandis qu'Albert se contente de vaticiner. « Pour nous, lecteurs soviétiques de la fin du XXe siècle », voilà de quoi sourire tristement, car « l'émancipation prônée avec

18. SAND : *Histoire de ma vie*, dans *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1970-1971, t. II, p. 349.

19. Sergueï ZENKINE : "Dilogija o Konsuelo", postface de *Grafinja Rudolstadt* [1990], Moscou, Dom, 1993, p. 494. Par ailleurs, S. Zenkine fonde l'essentiel de sa lecture sur le paradigme fictionnel (le bâtard vs l'enfant trouvé) exposé par Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972.

20. Mikhaïl TRESKOUNOV : "George Sand", introduction à *Grafinja Rudolstadt*, Moscou, Pressa, 1992, p. 19, p. 22. Sur le "mysticisme" de *La Comtesse...*, depuis toujours discuté chez ses lecteurs russes, cf. F. Genevray, "Faut-il être voyant ? Une autre lecture russe de G. S.", *Les Amis de George Sand*, n° 12, 1991.

21. S. ZENKINE, *op.cit.*, p. 493 (les termes renvoient au fameux KGB). L'auteur ajoute que Sand avait senti le risque.

tant de chaleur par George Sand n'a finalement abouti qu'au "droit" pour la femme de porter un fardeau plus lourd que l'homme »²². Grâce à la *perestroïka*, *La Comtesse de Rudolstadt* entrait donc en résonance ouverte avec le présent. Le fait n'a rien d'exceptionnel, surtout pour des lecteurs rompus par des décennies de censure ou de langue de bois à inscrire leur propre texte entre les lignes. Mais encore fallait-il pouvoir imprimer son franc-parler et son "mauvais" esprit. Ce droit étant reconnu, et l'auteur d'*Indiana* délivrée d'un label trop exclusivement socialiste qui, naguère officiel, à présent terni, lui fait peut-être du tort, les études sandiennes devraient pouvoir trouver un nouveau souffle en Russie.

Françoise GENEVRAY



22. *Ibid.*, p. 494. Allusion à « elle soulève sur son épaule robuste ces créatures souples et confiantes, et les porte aussi légèrement que sa guitare » ; « et au moment où elle allait disparaître la dernière, nous vîmes la Zingara enlever sa petite Wenceslawa et la placer sur son épaule robuste », *La Comtesse de Rudolstadt*, Paris, Garnier-Frères, 1959, p. 556, p. 579.

DUTILLEUX, ROBAUT, DELACROIX : UNE AFFAIRE DE FAMILLE

HISTOIRE DU DOUBLE PORTRAIT

DANS SON OUVRAGE paru cet été, *Sand et Delacroix - Correspondance - Le rendez-vous manqué*, Françoise Alexandre consacre aux conditions de l'exécution de cette toile – le double portrait Sand-Chopin par Delacroix – pas moins de quinze pages de l'introduction et de l'appareil des notes correspondantes et l'essentiel de l'iconographie. Elle y partage l'analyse bien connue du spécialiste anglais de Delacroix, Lee Johnson, relative à la position assise de George Sand dans la composition. Ce parti d'accorder dans un texte de présentation de la correspondance une place aussi éminente à un tableau qui, en somme, ne mobilisa ses protagonistes que quelques jours en juin, début juillet 1838, nous amène à revenir sur son histoire et les controverses que, depuis, elle a nourries. Nous y sommes d'autant plus conviés qu'une belle et riche exposition vient de se tenir au musée de la place Furstenberg sous le titre *Dutilleux, Robaut, Delacroix, une histoire de famille*¹ – trois personnages qui sont au cœur même de notre sujet.



Reconstitution photographique de la toile selon L. Johnson, présentée au Louvre en 1998 lors de la commémoration du bicentenaire de la naissance de Delacroix.

[N.D.L.R.] Certains des documents dont nous avons disposé pour illustrer cet article sont de médiocre qualité, cependant nous les avons estimés indispensables à la bonne compréhension du propos de l'auteur.

1. Exposition : Musée Eugène Delacroix, place Furstenberg, octobre 2005 à janvier 2006.

Nous tenterons de montrer qu'une autre option est tout à fait possible.

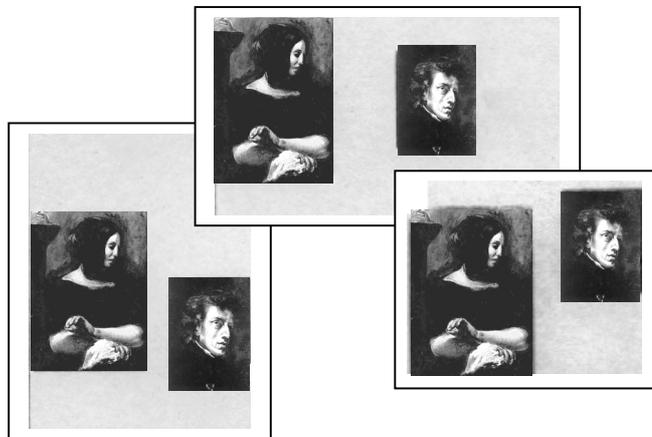
Le printemps de 1838 vit le début de la relation amoureuse entre la romancière et le musicien et, comme une célébration, en juin, l'exécution de leurs portraits, sur une même toile, par Delacroix. Ce tableau demeura inachevé et il se trouvait, oublié, dans un placard de l'atelier de la place Furstenberg en 1863, à la mort du peintre.

Oublié de George Sand d'abord, qui ne le mentionna à aucun moment, ni dans *Histoire de ma Vie*, ni dans sa correspondance ; de Chopin qui n'y fit jamais allusion dans ses lettres à sa famille, foisonnantes pourtant de détails sur la vie artistique de la capitale ; de Delacroix enfin qui le laissa en l'état et, semble-t-il, voulut l'ignorer jusqu'à la fin.

Il était entier quand il revint à Constant Dutilleux – peintre, ami de Delacroix et collectionneur fervent de ses œuvres – avant la vente de dispersion de février 1864. Dutilleux mourait l'année suivante.

Aucune trace du double portrait jusqu'en 1873 ; il reparut, alors, mutilé sous la forme du fragment représentant Chopin. L'antiquaire Brame l'acheta un an plus tard lors de la vente Constant Dutilleux. Il passa ensuite dans la collection Marmontel. Ce dernier le légua au Louvre en 1907. Quant à la partie *Sand*, un collectionneur danois, Hansen, l'acquiesça en 1887. Elle est aujourd'hui à l'Ordurugaard Museum de Copenhague.

Pourquoi cette mutilation entre 1865 et 1873 ? On peut avancer que les héritiers Dutilleux trouvèrent plus lucratif de vendre deux Delacroix plutôt qu'une seule toile. Nous verrons plus loin que leur motivation n'était pas exclusivement mercantile.



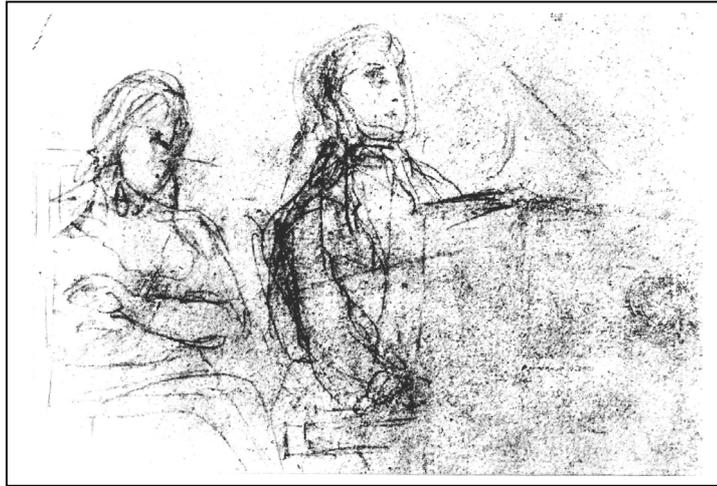
Les trois options possibles

Si l'on ne prend en compte que ces deux fragments, il est pratiquement impossible de reconstituer le tableau original.

Il existe cependant des documents qui permettent de tenter l'expérience.

Outre ces deux portraits, on dispose de trois dessins à la mine de plomb de Delacroix (*Département des Arts Graphiques du Louvre*) : un portrait de Chopin en buste, 3/4 profil, rehauts à la craie blanche (27 / 20) – une étude des bras de George Sand (14,3 x 16,3) et un croquis rapide de composition (12,6 x 14,3).

Parmi ces derniers documents, c'est sans doute *l'étude préparatoire* qui présente un intérêt majeur car elle est la pièce maîtresse dans l'option d'une George Sand assise dans un format en long.



Il y a, par ailleurs, un certain nombre d'écrits.

ADOLPHE MOREAU

Cet historien d'art avait fait paraître en 1873 un gros ouvrage fort documenté et qui se voulait exhaustif : *Eugène Delacroix et son Oeuvre*. Sur notre sujet, un texte très précis :

« *Mme Sand et Chopin* » – H. 1m. – L. 1m.50

Dans cette oeuvre restée inachevée, Delacroix avait représenté Mme Sand debout, jusqu'aux genoux, grandeur nature ; ayant près d'elle assis le grand artiste Chopin. La toile, demeurée inachevée dans l'atelier jusqu'à la mort du peintre, est passée à cette époque dans la

famille Dutilleux; elle a, depuis, été coupée en deux parties et forme aujourd'hui deux portraits distincts. »

Les auteurs traitant du sujet – biographes de Delacroix, Sand ou Chopin, historiens d'art – se sont, depuis, référés à ce texte. Entre autres Raymond ESCHOLIER dans son *Delacroix* en 3 volumes (1927) : «[...] Mme Sand debout » ; Georges LUBIN (*George SAND, Correspondance*, t. IV, p. 989) : «[...] à gauche, George, debout [...] » ; Maurice SÉRULLAZ dans divers ouvrages, le dernier en 1989 : « [...] 1,50 m. sur 1 m. [...] debout jusqu'aux genoux [...] ». (p.205)

FORMAT EN LONG ?

Cependant, le format en long avancé par Adolphe Moreau pose deux problèmes, l'un de conception, l'autre de composition.

Il y a d'abord ce piano. Qui donc, quel peintre aurait jamais eu l'idée de traiter, à l'époque, l'arrière d'un piano droit ? Dans la série des conférences accompagnant, à Nohant, le 3ème festival *Chopin chez George Sand*, j'ai, depuis, évoqué *Musique et Musiciens dans la Peinture*. Parmi 80 diapositives projetées, le piano droit n'apparaît pratiquement pas au XIX^{ème} siècle. Peut-être une fois, chez Degas, chez Vuillard, encore est-il peint de face ou de 3/4, jamais par l'arrière.

Autre point : extrapolant la position et l'anatomie des deux personnages sur un prolongement fictif de la base du tableau, on constate que si « Mme Sand [était] debout, jusqu'aux genoux, grandeur nature[...] », alors, c'était une naine !

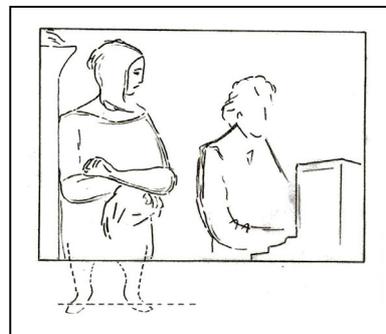
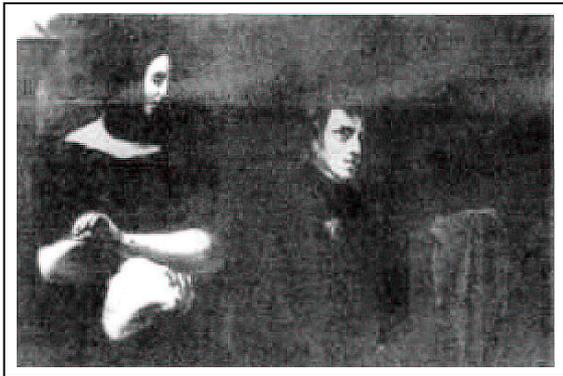


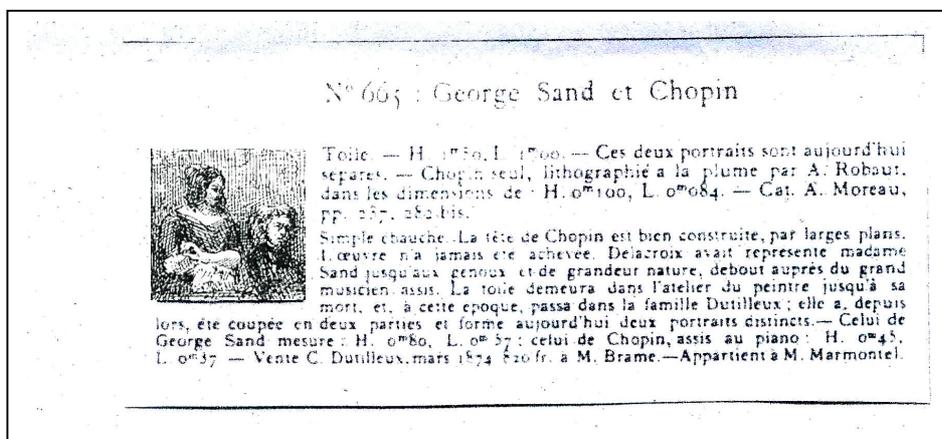
Schéma de la reconstitution en long

ALFRED ROBAUT

Dans une communication très riche dans son ensemble au N° d'octobre 1986 de l'excellente revue *Présence de George Sand* consacrée à *George Sand et la peinture*, Jean PUEYO cite un autre contemporain de Delacroix, Alfred Robaut : « *Simple ébauche[...] Delacroix avait représenté Madame Sand [...] jusqu'aux genoux et de grandeur nature, debout auprès du grand musicien assis[...]* ». Puis il poursuit : « *Dans l'étude au crayon du Louvre, nous avons l'impression que George Sand est plutôt assise, mais comme le dit pertinemment René Berthelot dans un article bien documenté (Revue Musica – 1963) : Robaut ayant eu sous les yeux la toile originale, on ne voit pas quelles raisons nous pourrions avoir de récuser son témoignage.*»

Alfred Robaut était le gendre de Constant Dutilleux.

Son imposant ouvrage *L'Oeuvre Complet de Eugène Delacroix*, publié en 1885 chez *Charavay Frères* résout la contradiction décelée chez Adolphe Moreau.



Fac-similé de la page 180 de l'ouvrage d'Alfred ROBAUT

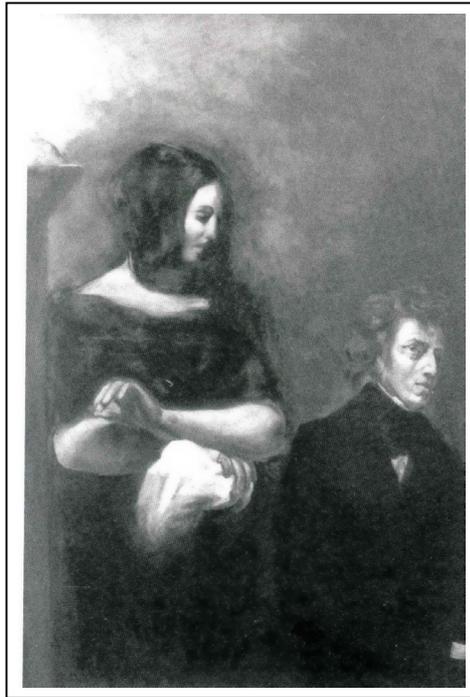
On remarque que le dessin de la page 180 est presque carré ; mais on peut admettre que le propos de Robaut était essentiellement de mettre en évidence, dans chacun de ses dessins, la composition, la répartition globale des personnages dans la toile. *L'Avertissement des Éditeurs* apporte, en effet, de précieuses précisions sur la démarche de l'auteur :

« *Admirateur passionné du maître, M. Alfred Robaut, qui a consacré plus de vingt ans de sa vie à rechercher ses oeuvres partout où elles pouvaient se rencontrer [...] en a relevé avec une exactitude scrupu-*

leuse les dimensions,[...] les détails de composition, de couleurs et d'harmonie. Suffisant pour rappeler nettement la composition de chaque ouvrage [...] le procédé en croquis de M. Alfred Robaut ne prétend point aux mérites spéciaux de l'interprétation [...] sa seule prétention, pleinement justifiée, est d'être exact et clair. »

L'essentiel est là en effet : George Sand incontestablement debout, pas la moindre trace de piano, une hauteur affichée de 1 m 50.

Je réalisai, en 1992 cet essai de reconstitution sur une toile de 1 m 49 de haut sur 0m 99 de large² (1 cm de retrait sur les dimensions reconnues).



On peut, dans cette option, envisager un léger recentrage de Chopin. Il concernerait cette zone de la toile où l'épaule du pianiste jouxte le coude gauche de George Sand. Tant qu'on ne l'aura pas soumise à l'analyse spectrographique, on ne saura pas si – comme c'est ici le cas – l'épaule de Chopin était rigoureusement tangente au coude de George Sand (configuration que repoussent ordinairement les peintres), ou si, en très légère

2. Collection Adam Wibrowski – Pianiste, professeur, créateur du festival "Chopin chez George Sand" (1992-1996), dont les "Rencontres Internationales Chopin" ont pris le relais.

avancée, elle le coupait, créant un empiètement qui aurait pu être facilement repeint (Robaut ?) après la mutilation.

Ici doit se poser la question de la compétence réelle de Robaut car tout semble, dès lors, reposer sur son unique témoignage.

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Alfred Robaut avait épousé, en 1853, Élise, fille aînée de Constant Dutilleux. Peintre et dessinateur d'un certain talent, il partageait l'admiration que son beau-père vouait à Delacroix.

Peu de temps avant sa mort (1865), C. Dutilleux qualifiait ainsi le travail entrepris par son gendre : « *véritable monument et le plus digne et le plus durable qui pût être élevé à la mémoire du maître.* »

A. Moreau, dans l'avant-propos de son ouvrage de 1873 évoquait ses qualités d'analyste et de graphiste : « *Je serais ingrat si j'oubliais les communications de M. Robaut, cet amateur passionné que sa publication des fac-similés des dessins de Delacroix a justement rendu célèbre.* »

Ce n'est pas l'amabilité de la formule qui compte ici ; on apprend que, bien avant les écrits de Moreau, Robaut publiait dessins et commentaires d'accompagnement.

Un document essentiel témoigne de son rôle déterminant dans cette affaire. Au tout début de 1873, Adolphe Moreau apportait les dernières retouches à son ouvrage à paraître au printemps ; il sollicita Robaut pour d'ultimes précisions sur le fameux tableau car il savait qu'il détenait sur ce dernier des informations de première main. Ce passage de la lettre en réponse datée du 11 février est très explicite :

« *La toile en question a été en effet dans ma famille, elle y est encore, mais scindée [...] On pourrait crier au meurtre [...] mais dans l'état où le maître l'avait laissée, on comprend cette division que l'exécution toute différente entre les deux parties appelait naturellement.* »

À ce moment-là, Alfred Robaut était installé depuis près de deux ans à Paris, après avoir cédé la direction de l'imprimerie paternelle de Douai à son beau-frère Paul Dutilleux. Dès lors, il se consacrait exclusivement au minutieux travail commencé dix ans auparavant sur l'œuvre de Delacroix. Il était donc, à cette époque, quand il se rendait dans sa belle-famille, en contact avec les deux éléments séparés du double portrait. Il avait probablement, en octobre 1863, secondé son beau-père, l'un des exécuteurs testamentaires de Delacroix sous l'autorité d'Achille Piron, légataire universel, dans le classement des œuvres, place Furstenberg, en vue de la vente

de dispersion prévue le 16 février 1864. Il écrivait à ce sujet, après une visite du 21 octobre 1863, que les dessins et peintures – dont le double portrait – revenant à C. Dutilleux avaient été enlevés à ce moment-là et conduits à son domicile. Lorsqu'on évalue pleinement la portée de la justification technique qu'il donna à Moreau de la "division de la toile", on est amené à penser que Robaut y contribua – s'il ne s'en chargea pas lui-même – en accord avec les autres héritiers. Certains détails montrent d'ailleurs que c'était affaire de gens avertis des dimensions généralement données aux toiles : la partie *George Sand* est de format "porte d'harmonie" – diagonale du carré sur son côté, actuel format *paysage* – *Chopin* est le classique format *figure*. Par ailleurs, réservons cette possibilité d'une retouche après mutilation. Le peintre Robaut était, dans la famille, le seul à même de l'exécuter.

Suggérer, comme certains auxquels Françoise Alexandre se rallie, que Robaut n'aurait jamais vu la toile ne laisse pas de surprendre.

CONTROVERSE ?

Les tenants de l'option "format en long, Sand assise" s'en tiennent, pour l'essentiel, aux données d'un rapide croquis préparatoire de 12 cm sur 14 et occultent ou contestent les témoignages des contemporains. Pour une telle vision du double portrait, on est contraint à une déroutante constatation : Moreau et Robaut auraient été pris du même vertige de l'affabulation en décrivant un personnage « debout [...] jusqu'aux genoux », alors qu'ils le voyaient ou l'avaient vu assis ; le comble de l'aberration revenant à Robaut qui éprouvait le besoin pervers d'en réaliser un dessin.

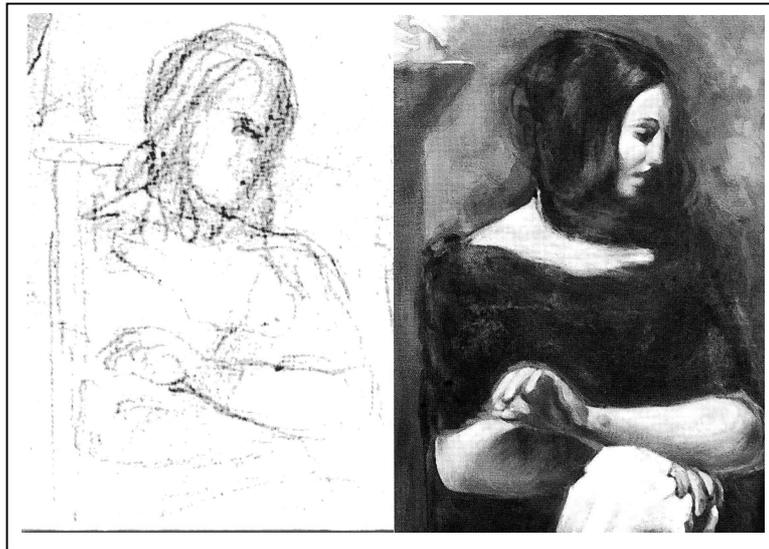
Autour de ce bien modeste croquis et des deux parcelles peintes on s'est livré à des développements qui, le plus souvent, relèvent de la pure spéculation : nécessité absolue d'identifier le meuble dont la nature serait déterminante pour la station des personnages – présence de visages vaguement discernés autour de Chopin dans la mine de plomb et devant impérativement impliquer leur extension dans le tableau – recherche illusoire des éléments d'un siège dans l'ébauche peinte et, aujourd'hui, la toute nouvelle irruption d'un dossier médical venant conforter Johnson.

LA STRUCTURE DES CORPS

Une autre voie d'analyse semble totalement absente de la réflexion des tenants du dessin préparatoire. Celle qui considérerait George Sand en tant que modèle d'atelier, personnage inscrit dans un volume et objet d'une

étude graphique dans une pose dont chaque élément qui la traduit devient comptable.

Il s'agit d'une simple observation parallèle de la structure de son corps, d'une part dans ce dessin, d'autre part dans l'ébauche peinte.



Dans le croquis, George est légèrement en retrait ; elle présente un visage 3/4 droit orienté, semble-t-il, vers l'épaule de Chopin. Dans l'ébauche peinte, c'est un profil, un regard plus plongeant : une toute autre configuration.

Venons-en à l'essentiel : Delacroix était un dessinateur prodigieux et, dans cette mine de plomb – presque un gribouillage – aux dimensions réduites à un carnet de poche, il se trouve que la romancière est incontestablement assise, non seulement à cause de sa position dans le volume par rapport à Chopin, mais surtout si l'on prend en compte ces éléments qui résultent d'une impression globale : un discret balancement du bassin, une inclinaison particulièrement molle de la tête qui correspondent à ceci que le corps ne se tient plus dans sa masse et sa verticalité, mais qu'il repose.

Or, rien de semblable dans l'ébauche peinte. George Sand y est droite, presque rigide ; elle ne témoigne nullement de cet abandon du buste qu'impliquerait le relâchement des dorsaux et des fessiers ; la tête légèrement inclinée est retenue, contenue dans la structure d'ensemble. Si l'on prétend qu'ainsi George est assise, elle l'est sur le rebord d'un siège, à la limite du basculement. Position bien peu propice au recueillement.

Curieusement, Françoise Alexandre semble ici nous accompagner. Considérant cette ébauche peinte, elle écrit :

« [...] on constate une modification de l'inclinaison du corps et de la tête : appuyée contre le dossier d'une chaise dans le croquis, le corps est détaché de tout support dans le tableau et la tête se déporte légèrement en avant ». (p.21)

Cette constatation d'une modification radicale de la « pose » de George Sand – analogue à celle que nous venons de faire – ne conduit cependant pas Françoise Alexandre à envisager la station debout du personnage :

« Les bras sont bien visibles : pas d'écharpe bandoulière dans le tableau, le bras droit est détaché du corps, mais la main repose sur un appui [...]. Quant à la main gauche [...] elle a perdu son pansement au pouce. [...] Le pouce [...] libéré du pansement, manifeste une importante boursouflure qui affecte toute la partie postérieure de la dernière phalange. Une très fine cigarette [...] est placée entre le pouce et l'index de cette main gauche et tenue maladroitement à l'envers, ce qui



s'accorde avec l'impotence du bras droit, dont la main ne peut sans doute plus "pincer", et avec la gêne de la main gauche. Delacroix représente donc George Sand malade, et il a voulu la représenter ainsi. » (p.22)

Nous ne nous étendons pas plus avant sur cette étude clinique. Tournons-nous vers Chopin :

Si la méthode d'analyse dont nous avons usé avec George Sand lui est appliquée, est-il possible d'admettre que le pianiste du croquis – vu en légère contre-plongée, droit dans son assise, quasi impérial, plaquant sans doute un accord conclusif – corresponde au douloureux visage du portrait ?

CROQUIS – ESQUISSE(S) – ÉBAUCHE(S) – TABLEAU

Vouloir s'en tenir aux données d'un dessin initial, c'est méconnaître l'impressionnante propension de Delacroix à modifier sa vision des choses comme sa conception de l'œuvre en cours d'exécution.

Sa faculté de faire évoluer les éléments de la composition, Delacroix l'a pleinement exercée dans le double portrait. De l'amante attentive et discrète, presque effacée du croquis, il a fait progressivement cette femme "gracieusement subjuguée" ; et du pianiste réduit à son seul visage, l'expression même de la création musicale.

Delacroix s'est débarrassé du piano, Sand est debout ; d'une scène de salon, le peintre est passé à l'allégorie.

Claude MOINS



LA FÉDÉRATION INTERCOMPAGNONNIQUE DE LA SEINE

et l'hommage à George Sand



JEAN-PAUL CHAPELLE, charpentier, rédacteur de la revue *Compagnons et Maîtres d'œuvre*, délégué national auprès des compagnonnages européens de la Fédération compagnonnique des Métiers du Bâtiment, m'a transmis cette photographie afin d'identifier la manifestation sandienne de 1930 fixée sur la pellicule. Cette photographie qui se trouvait au Musée des Compagnons

Charpentiers, rue Mabillon à Paris, figurait aussi en place d'honneur au siège compagnonnique des « cravates noires », - c'est-à-dire les compagnons charpentiers et maçons des Devoirs allemands -, à Hambourg, ce qui avait intrigué mon correspondant.

S'il me fut relativement facile de reconnaître que cet hommage rendu à George Sand faisait partie de la commémoration nationale du centenaire du Romantisme¹, il n'en demeurait pas moins un double mystère : comment expliquer d'une part la présence de compagnons Allemands (au fond avec leurs grands couvre-chefs noirs et leurs étendards), d'autre part le nombre important de Mères du Compagnonnage et de compagnons ici réunis, à une époque où le compagnonnage n'était pourtant guère florissant.

Durant les années d'entre-deux-guerres, et surtout la décennie 1925/1935, la mécanisation, l'afflux massif d'ouvriers non qualifiés dans les usines et la nouvelle organisation du travail qui en découle ont mis à mal, une fois encore, les sociétés artisanales affiliées au compagnonnage qui ne recrutent plus guère. L'importance du nombre de compagnons assistant, ici, à l'inauguration de la statue de George Sand dans les Jardins du Palais du Luxembourg, devait donc avoir une signification particulière.

Or de manière assez intéressante pour nous, ceci semble lié à la création d'une association destinée à propager l'œuvre et le souvenir de George Sand par Aurore Lauth-Sand, petite-fille de l'écrivain, en 1926. Avant de nous intéresser à cette petite histoire, cherchons d'abord à mieux connaître cette Fédération Intercompagnonnique de la Seine, aujourd'hui disparue.

Dès le début du XX^{ème} siècle, les charpentiers avaient tenté de créer une fédération qui regrouperait tous les rites et Devoirs compagnonniques sous une seule bannière, mais en raison de la Première Guerre mondiale le projet avait avorté. Dans les années 20, les compagnons, de moins en moins nombreux sur le tour de France, reprennent l'idée de leurs aînés : c'est ainsi que naît la Fédération Intercompagnonnique de la Seine. Un maréchal-ferrant, cheville ouvrière de cette Fédération, l'ardent et généreux Abel Boyer, désireux de préserver le patrimoine artisanal, culturel et légendaire des compagnonnages a l'idée de publier une revue, *Les Muses du Tour de France*, écrite par des compagnons. Le premier numéro, en 1924, sera suivi de quelques autres, et ce jusqu'en 1929. La publication attira aussi un public féru d'ésotérisme, notamment les lecteurs du *Voile d'Isis*, revue spiritualiste du franc-maçon Oswald Wirth. *Les Muses* et Abel Boyer obtiennent très vite un double parrainage prestigieux : celui d'un écrivain de l'Académie

1. 1930 est la date anniversaire de la bataille provoquée par la représentation d'*Hernani* de Victor Hugo. Le gouvernement Tardieu avait voulu célébrer le mouvement romantique dans son ensemble.

Goncourt, Lucien Descaves², fils de graveur, et ...celui d'Aurore Lauth-Sand.

En 1926, lors de la commémoration du cinquantenaire de la mort de George Sand, Aurore Lauth écrit à Abel Boyer pour l'informer de son désir de voir les Compagnons contribuer à l'essor d'une association des « Amis de George Sand ». Ceux-ci répondent immédiatement à l'appel et s'engagent à participer à toutes les manifestations d'envergure concernant l'écrivain. L'année 1926 sera la première d'une suite de célébrations visant à associer Sand et Agricol Perdiguier dans la mémoire nationale et internationale : les compagnons formèrent délégation lors de l'inauguration de l'exposition Sand du Musée Carnavalet.

En reconnaissance de l'attention portée par Sand aux compagnonnages, Aurore Lauth-Sand se verra attribuer, en tant qu'héritière de l'écrivain, le titre de Mère du Compagnonnage : les compagnons lui remettront l'écharpe blanche, symbole de cette dignité, comme signe de leur engagement à rendre « honneur » à George Sand, et signe de leur fidélité à son souvenir.

C'est pourquoi, en 1930 les « Mères » auront à cœur de participer à la manifestation sandienne des jardins du Luxembourg, entourées du plus grand nombre possible de compagnons, revêtus de leurs insignes.

Reste la question de la présence des compagnons allemands.

Elle n'est pas élucidée. Jean-Paul Chapelle et moi-même cherchons toujours la raison de cette venue en délégation, puisque ni les compagnons allemands, ni les français, interrogés à ce propos n'ont de réponse. Faut-il y voir le signe de la diffusion en Allemagne du roman *Le Compagnon du Tour de France* ? Faut-il y voir le signe d'un socialisme – en plein essor en Europe - prompt à se souvenir de Sand et à s'opposer aux ultra-nationalismes français et allemands, qui eux aussi flambaient alors ? Y avait-il cette année-là, une fête compagnonnique européenne ? Les festivités du centenaire du Romantisme associaient-elles la France et l'Allemagne, puisque les troupes françaises d'occupation quittaient alors la Rhénanie, de manière anticipée, en signe de réconciliation ? Si vous avez des renseignements à ce sujet, chers amis de George Sand, merci de bien vouloir nous les transmettre....

Martine WATRELOT.

2. Naturaliste de la première heure (*Le Calvaire d'Héloïse Pajadou*, 1882 ; *Une Vieille Rate*, 1883), mais co-signataire du Manifeste des Cinq contre *La Terre* (1887), écrivain antimilitariste (*Misères du Sabre*, 1887 ; *Sous-offs*, 1889) et antibelliciste (*Ronge-maille vainqueur*, 1920), politiquement engagé, investi dans les questions sociales, proche de l'anarchisme et réhabilitant Barabbas contre Jésus, journaliste, âme de l'Académie Goncourt pendant près d'un demi-siècle (1901-1949), exécuteur testamentaire de Huysmans, homme de théâtre, Lucien DESCAVES est un écrivain divers, à qui la municipalité et la Faculté de Brest ont consacré en novembre 2005 une exposition et une journée d'études.

LIVRES, REVUES, ÉTUDES

MANIFESTATIONS CULTURELLES

VIE DE L'ASSOCIATION

GEORGE SAND PARUTIONS

Sand – Delacroix Correspondance Le rendez-vous manqué

édition de Françoise ALEXANDRE,

Les éditions de l'Amateur, 2005,
un vol, 13,5 x 21,5 cm, 304 p., 26 €.

LE PREMIER MÉRITE de ce livre est d'offrir une édition rigoureuse des 177 lettres et billets que s'adressèrent Sand et Delacroix entre le 20 novembre 1834, où Sand décommande un rendez-vous chez le peintre à qui Buloz a demandé son portrait, et le 21 juillet 1863, où Delacroix, à peu de jours de la mort, ne peut dire que son extrême faiblesse. À plusieurs reprises F. Alexandre est amenée à corriger, en s'appuyant sur le travail de G. Lubin, la datation de Joubin, parfois celle de G. Lubin. Un double commentaire, modestement mis en retrait : les 70 pages de préface, la très riche annotation, leur donnent sens par les

éclaircissements très fouillés, et les interprétations patiemment argumentées.

En isolant cet échange dans la multiplicité des dialogues épistolaires engagés par Sand, dans ceux de Delacroix, Françoise Alexandre met en lumière la rencontre de deux grands romantiques, le dialogue de deux univers artistiques en même temps que le roman d'une amitié qui aurait pu éclore en lien amoureux ; le sous-titre « le rendez-vous manqué » est en effet plusieurs fois pertinent. Outre le malentendu inhérent à l'échange épistolaire, ce titre donne une portée symbolique à un fait anecdotique : la première rencontre plusieurs fois remise par une Sand, ravagée, à l'automne de 1834, par les orages de sa passion pour Musset ; il est, plus profondément, légitimé par les lettres (n^{os} 11 et 12) de septembre 1838 qui voient Chopin préféré à Delacroix ; ou par la lettre de novembre 1843 (n^o 79, p. 143) où Delacroix prolonge une impression de rêve nocturne par une rêverie de vie antérieure : « J'étais peut-être sultan et vous vous appeliez peut-être Zuleika ». Car la liaison avec Chopin ne sépare pas la romancière d'un Delacroix un peu amoureux d'elle, mais resserre au contraire leur lien, de même que leur séparation et le mariage absurde de Solange

les écarte l'un de l'autre ; il y a beaucoup d'estime réciproque, et plus d'une affinité en effet, entre Chopin et Delacroix, également enclins à la mélancolie, caractères exclusifs, et artistes exigeants ; il est permis de penser que la tendresse et l'admiration du peintre pour Sand se développèrent sous la protection de l'interdit posé par sa loyauté à l'égard de Chopin. Il est certain en tout cas, que leur lien fut plus intense et plus expansif entre 1838 et 1846. Delacroix séjourne trois fois à Nohant pendant les étés de 1842, 1843, 1846 : pas plus que Chopin il n'y reviendra après cette date. De cette constellation d'artistes, de ce trio en pointillé, le grand tableau commencé en 1838 et dont il ne reste plus que les portraits séparés de Sand et de Chopin, aurait porté témoignage ; confrontant la toile aux dessins préparatoires du Louvre, Françoise Alexandre suggère en effet que Delacroix avait songé à se peindre auprès du pianiste¹.

C'est bien d'un dialogue d'artistes qu'il s'agit ici ; s'il revient à Sand de jouer plus souvent à l'artiste, d'invoquer la complicité d'un « nous autres » (n° 84, p. 147) l'un et l'autre partagent une existence de grands travailleurs : les commandes monumentales de l'Etat pour le peintre : « Je commence aujourd'hui même une énorme besogne qui va m'écraser [...] et pourtant me faire vivre » répond-il en 1844 (n° 85, p. 149) à une lettre où Sand se plaignait : « *Quand je ne suis pas accablée de travail, je le suis de fatigue, et le temps du repos est pour moi celui de la maladie.* » (n° 84, p. 146). Ils partagent aussi une haute idée de l'art ; c'est à Delacroix qu'en 1845 Sand adresse une vigoureuse condamnation des feuilletonistes contemporains, Gautier, Méry, Dumas, Sue : « *Ah mon ami, quelles savates !* » et en appelle à la « *satisfaction de la conscience d'artiste* ». Et Delacroix confie à

son amie l'indignation que lui inspire la musique de Verdi : « le boursofflé y est partout le compagnon du vide. », gardant pour son journal ses réserves devant les romans de Sand. Nous les voyons lire de concert l'article d'un inconnu : Françoise Alexandre identifie Baudelaire, avançant, dans le Salon de 1845, la théorie des Correspondances : plus que la romancière, qui cependant finira par le suivre sur ce point, le peintre demande que l'on laisse à chacun des arts ses principes et ses limites.

Chacun éprouve compassion pour les souffrances: maladie, chagrin, mélancolie de l'autre. Et Delacroix, profondément solitaire (« *Mon vieux chat* », lui écrit Sand un jour) envie à son amie et sa niche familiale et son double enracinement de Nohant, nature et souvenirs d'enfance. Mais à la différence de son amie, le peintre distingue entre la personne et l'artiste, et préfère Aurore et le « contenu de [son] cher jupon » à l'auteur Sand. Car leurs manières épistolaires diffèrent profondément : à la différence de Sand, plus expansive et moins mesurée, Delacroix maîtrise l'art du savoir-vivre épistolaire, il peut faire entendre sans dire, et dire sans blesser, et il faut toute la finesse et la science de F.Alexandre pour interpréter les silences et non-dits, notamment après 1846.

L'analyse de la place occupée par Nohant, par Sand et par ses personnages dans l'œuvre de Delacroix est à nos yeux l'apport le plus neuf de ce très beau travail ; on a surévalué, montre Françoise Alexandre, le rôle de Sand et de Nohant dans les merveilleux tableaux de fleurs et de jardins : s'il les rapproche, le goût de Delacroix pour la nature est antérieur à leur rencontre. L'inspiration du peintre essentiellement littéraire et mythologique, s'attache avec prédilection à des héros ou héroïnes morts ou mourants : sans aller jusque-là, ses deux portraits de l'écrivain

la montrent en état de souffrance ; plusieurs oeuvres de Delacroix sont inspirées par celles de Sand : il est retenu par *Lélia* (la première oeuvre qu'il lui offre est un pastel représentant l'héroïne de 1839), dont le nom, pense F. Alexandre, est inspiré de la Leïla du *Giaour*, alors qu'elle est sœur de tant de Lélios ; et, associant son amie aux thèmes de l'éducation et de la maternité, il s'inspire d'elle, selon F. Alexandre, lorsqu'il peint à Nohant l'*Éducation de la Vierge* ; lorsqu'il lui fait don, l'année où Maurice se marie (1862), d'un pastel représentant un centaure (signifiant qu'elle doit se séparer de lui comme Chiron d'Achille), il songeait à la tempétueuse façon qu'avait Sand de vivre sa maternité lorsqu'il peignait *Médée* (1838). Il s'inspire d'elle encore quand il peint une Cléopâtre recevant d'un paysan un aspic (1852), qu'il lui envoie. Nous ne saurions suivre Françoise Alexandre lorsqu'elle étend si largement la part de l'oeuvre où Sand est symbolisée, et ceci malgré le trajet du serpent de plomb offert par Sand et restitué par testament, surtout lorsque ces tableaux lui sont adressés : cela entre en contradiction avec tout ce que l'auteur nous fait comprendre de la pudeur et de la discrétion de Delacroix, mais aussi avec la polysémie du symbole artistique. La place du peintre et de ses oeuvres chez Sand est plus restreinte ; il fut le maître de Maurice, il figure dans *Horace*, Sand a possédé et aimé de lui des tableaux orientalisants, des fleurs et des jardins... mais son image disséminée dans les oeuvres intimes, de la *IV^e lettre d'un voyageur* à *Impressions et souvenirs* (1862), en passant par *Histoire de ma vie*, colore de gravité passionnée la définition sandienne de l'artiste.

Ultime rendez-vous manqué, le lecteur pourra opposer, à la présence multiple, durable, intime de Sand dans l'univers du peintre, le geste de celle-ci, qui dès

1864 fait vendre ses Delacroix, à l'exception du premier et du dernier reçus.

Nous recommandons très vivement à tous les lecteurs de Sand, aux amateurs de Delacroix cet apport majeur à la connaissance et à la compréhension de l'un et de l'autre de ces grands acteurs du mouvement romantique.

Michèle HECQUET

-
1. Pour une interprétation différente de ce tableau inachevé et démembré, on se reportera à l'article de Claude MOINS dans ce numéro.



George SAND :

Flavie

Roman épistolaire.

**Édition établie par
Gennadiy ULYANICH**

Konstanta, Kharkiv. 2004, 96 p.¹

ALORS QU'EN FRANCE bien des romans sandiens sont de nos jours introuvables, voici un petit ouvrage publié en Ukraine, et en français !² Joli geste d'hommage en cette année anniversaire et émouvant témoignage de l'amour que George Sand suscite chez des lecteurs étrangers ! Merci à Gennadiy Ulyanich, qui se dévoue à la cause de la francophonie dans son pays et dans le monde : « J'ai donné, dit-il, presque tout le tirage au Centre français de Kharkov et ce roman était distribué gratuitement comme récompense aux jeunes francophones ukrainiens. »

Si *Flavie* n'est certes pas l'une des grandes œuvres de Sand, ce petit roman épistolaire, publié en 1859 dans *L'Univers illustré* du 4 juin au 16 juillet, puis en volume chez Hachette, collection Hetzel, la même année, a cependant quelques mérites. Cette œuvre courte est composée de huit chapitres qui

correspondent chacun à une lettre. Sur les huit, cinq sont de Flavie, l'héroïne, toutes adressées à la même correspondante, son amie et confidente Robertine. Cette dernière ne répond qu'une seule fois. Les deux lettres restantes sont écrites par les deux hommes qui vont occuper le cœur de Flavie : Malcolm, le fiancé qu'on lui destine au début du roman ; Emilius, le "savant", ami de Malcolm, dont l'évolution des relations avec la jeune fille va constituer l'essentiel de l'intrigue romanesque. Le premier écrit la sixième lettre à sa mère, Lady Rosemonde ; le second adresse la quatrième à son ami Malcolm. Cet échange épistolaire se veut donc surtout féminin, d'autant plus que dans la lettre écrite par Malcolm il n'est question que de Flavie, et que dans la sienne, Emilius, s'il parle d'abord et avant tout de sciences, s'arrange pour glisser en filigrane un conseil discret relatif au mariage de son ami avec Flavie :

« Elle m'a fait entendre que vos parents songeaient à vous marier ensemble. Est-

ce vrai ? Vous aurez bien de la peine à lui faire aimer la nature ; ce n'est pas là son aptitude ; mais elle a beaucoup de gaieté. » (p. 75).

D'ailleurs Malcolm comprend parfaitement ce que veut lui faire entendre à demi-mot son ami puisqu'il précise dans la lettre à sa mère :

« tout en me disant que Flavie est une "bonne personne" (aimez-vous ce mot-là ?), [il] n'a pas l'air d'approuver beaucoup un mariage entre elle et moi. » (p. 81)

Revenons à l'héroïne. Flavie a vingt et un ans et se présente comme « une vieille fille » (p. 11) égoïste :

« Je t'entends d'ici me dire que se préserver si longtemps, n'avoir pas encore aimé à vingt et un ans, c'est de l'égoïsme, de la sécheresse de cœur » (p. 8).

Elle revendique le droit à la frivolité :

« Chacun son goût ; j'aime à être mise mieux que qui que ce soit. C'est mon art, à moi, c'est ma science et mon prestige. »(p. 9)

Elle ne craint pas de rappeler le jugement de sa future belle-mère, qui disait :

« Dans les premiers temps, je vous craignais. Vous aviez trop de frivolité, trop de désir de plaire, trop d'éclat et d'aplomb » (p.11).

Elle va jusqu'à faire l'éloge de la vanité :



Une des illustrations d'Alla KHMELE pour cette première édition de *Flavie* en Ukraine.

« Tu vas encore soupirer et dire que je ne me nourris que de vanités. Soit ! tout est vanité en ce monde, la vie même, dont nous ne prendrions aucun soin, si nous réfléchissions au peu de prix d'une chose si fragile et si courte. » (p. 13)

Elle termine sa première lettre sur une insouciantie pirouette :

« Et puis des dîners, des soirées, des bals ; bref, je m'amuse beaucoup, et je médite sur le mariage entre deux mazorakas. » (p. 21)

Cette image qu'elle donne d'elle-même, en toute ingénuité, mais aussi en toute lucidité, est confirmée par son amie Robertine dans la seconde lettre, qui ne semble être là que pour authentifier l'autoportrait de Flavie :

« Ah ! ma chère fauvette, nous serons donc toujours folle ? Espérons que le beau Malcolm mettra un peu d'amour dans ce cœur endormi, et la délicieuse lady Rosemonde un peu de plomb dans cette cervelle éventée. » (p. 22)

Cette Robertine a la dent dure et la formule acérée :

« Je m'intéresse à ce Malcolm autant qu'on peut s'intéresser à un téméraire qui cherche l'absolu dans un tas de chiffons. » (p. 23)

Le délicieux « tas de chiffons » en est « au moins [à son] trente-septième projet de mariage » (p.6) et avoue ne s'intéresser à Malcolm qu'à cause de sa mère :

« Bien des choses me plaisent en « lui ». D'abord sa mère qui est la seule belle-mère que je puisse me croire capable de supporter. » (p. 6) – « Oui, ma chère, je crois que j'épouserai Malcolm à cause de lady Rosemonde. » (p. 10)

À partir de la très longue troisième lettre, reprise à des dates différentes par l'héroïne : « Prends ceci comme un journal » (p. 37), la psychologie de Flavie

s'étoffe. Si George Sand s'amuse avec cette jeune fille futile mais sympathique à qui elle accorde le don de l'humour et qui ponctue son récit de remarques ironiques :

« Je me défends de toute notion d'histoire naturelle ; je ne crois pourtant pas que les oreilles des mulets repoussent, surtout en aussi peu de temps ! » (p. 27)

« Mais quelle fut ma surprise (style de roman !) » (p.29)

La romancière ne s'en applique pas moins à analyser la surprise de l'amour dans ce jeune cœur « encore endormi » : « Flavie ou la naissance de l'amour » pourrait être le titre de ce « petit roman ».

Le style est léger, l'intrigue nourrie de quiproquos, dont le principal consiste en un billet griffonné en abrégé, tombé de la boîte du « quidam » qui, dès le début du roman, intrigue et irrite la jeune fille. Celle-ci interprète ce qui se révélera n'être qu'une note d'entomologiste, comme des consignes de surveillance à son égard de la part d'un Malcolm jaloux. La confusion naît de la ressemblance du prénom de la jeune fille avec le nom d'un papillon. Le naturaliste est chargé par son ami Malcolm de capturer une « Écaille Flavia » et notre Flavie est amenée, après une enquête « haletante », à reconnaître que « la véritable « Flavia de Malcolm »...c'était un papillon ! » (p. 54) Elle renonce à épouser Malcolm pour le laisser à sa cousine Miss Ann, la délicieuse « mésange », amoureuse de lui :

« Et dès lors, ma chère Robertine, je n'ai plus qu'un désir et qu'une volonté : c'est de marier les deux cousins [...] Ah ! dira-t-on encore que je suis égoïste, coquette, mauvaise ? » (p. 37),

mais surtout pour ne pas épouser un savant, « pour déclarer à lady Rosemonde que je ne serais jamais la compagne d'un naturaliste ! » (p. 55). Car la jeune fille déteste la science :

« *Il paraît que vous ne plaisantiez pas ce matin en disant que vous aviez en horreur les sciences dites naturelles !* », lui dit Malcolm, à qui elle répond : « *Toutes les sciences. C'est très sérieux.* » (p. 18).

« *Miss Ann, je l'ai remarqué, adore les papillons. Elle l'aidera à en attraper, et moi...je continuerai à être le papillon qui ne se laisse pas prendre.* » (p. 58)

Pourtant, peu à peu, Flavie va se laisser attirer par Emilius. Elle, la coquette, courtisée par tout un aréopage de soupirants, comme la Scarlett d'*Autant en emporte le vent*, ne peut supporter d'être dédaignée par cet « *affreux cloporte* » (p. 57) qui reconnaît ne savoir « *parler de rien aux dames* » et ne pas être « *homme du monde* » (p. 55). Elle va jouer au chat et à la souris avec lui en reconnaissant qu'elle se met bel et bien en danger car pour la première fois elle doit affronter des sentiments sincères :

« *Moi, vieille fille, je ne rougis plus, j'aime la louange que je devine et je ne m'en trouble pas. D'où vient que celle-ci, toute rustique et à bout portant, me causa quelque émotion ? Je ne sais pas ; peut-être parce que c'est la première louange bien sincère que j'aie entendue.* » (p. 63).

Elle se rassure :

« *Et, s'il s'oublie jusqu'à me le faire trop comprendre, il sera toujours temps de le remettre à sa place* » (p. 65).

Mais quand il ose la retenir brutalement « *d'une main très forte* », « *d'une main de fer* » (p. 70), geste qu'elle interprète comme « *celui d'un amoureux extatique ou celui d'un fou furieux* », elle est effrayée par ce « *jeu analogue à celui de l'ours avec le petit chien* », et recule devant cet amour :

« *Il est amoureux de moi à sa manière, qui n'est peut-être celle de personne, mais que je ne puis tolérer.* », et se fait cruelle : « *Je pris le parti de lui rire au nez avec dédain* » (p. 70).

Ensuite elle va tour à tour se culpabiliser puis se rassurer avec une incroyable mauvaise foi :

« *Autant que l'on peut jurer de soi, je jure de n'avoir pas une seule fois songé à lui plaire autrement que je ne le devais [...]* » (p. 71)

Pour parler de l'homme qu'elle aime sans se l'être tout à fait avoué, elle passe d'expressions méprisantes telles que « *cuistre ingénu* » ou « *son éloquence de Vadius* » à une métaphore pleine de poésie et de tendresse :

« *C'est un homme qui s'en va à travers la vie comme un rayon de soleil, sans savoir sur quoi il tombe* » (p. 72).

Elle va s'évertuer à séduire ce « *malotru* » qui ose lui faire la leçon :

« *Vous avez tort de croire que vous rendez tous les hommes plus amoureux de vous qu'ils ne le sont réellement* »

« [...] *Croyez-vous donc que ce soit une si grosse affaire d'être une jolie fille ?* » (p. 84).

La poésie, l'originalité du parallèle que le « *savant* » établit entre la nature et sa petite personne, lui font oublier son offense. Et c'est d'abord par dépit qu'elle s'écrie :

« *Tu vois bien que je ne peux pas laisser partir un original qui me dit des choses si divertissantes [...]* ».

Trois jours plus tard, elle n'écrit que trois lignes pour annoncer son échec : « *il est parti et il ne reviendra pas* », puis pour exprimer sa détermination à poursuivre le « *jeu* » : « *Eh bien, nous irons le trouver !* » avant d'avouer – enfin ! – que ce n'est plus un jeu : « *car il n'est plus temps* »

de se le dissimuler : je l'aime ! » (p. 85). Si Flavie aime cet homme c'est qu'il est le premier à résister à sa séduction :

« S'il eût cédé à une passion qu'il ne peut regarder que comme un caprice, je l'admire moins, j'aurais moins d'estime et d'enthousiasme pour son caractère » (p. 85).

Mais ce qui la fascine aussi en lui

« C'est qu'[elle] ne sai[t] et ne comprend pas un mot de ces choses abstraites qui le gouvernent et le passionnent » (p. 86).

C'est une jeune fille romantique - le romantisme n'est pas une valeur pour Sand, surtout à cette date - qui a besoin de revêtir de poésie une vérité qui lui semble par trop *« vulgaire »* :

« Non ! je ne voudrais pas savoir ce qu'il cherche, le charme serait détruit ! Je ne veux jamais qu'on me le traduise en termes vulgaires. » (pp. 86/87)

Comme d'autres héroïnes sandiennes du Second Empire Flavie fait une démarche inouïe et se jette à la tête d'Emilius, s'offre à lui en lui faisant miroiter les avantages matériels qu'il tirerait d'un mariage avec elle : *« [...] il vous faut cent mille livres de rente et une famille qui vous pose dans le monde. »* (p. 87). Elle le fait en dépit de sa pudeur : *« J'étais prête à m'évanouir de honte, de terreur et de colère. »*

Mais son discours est ambigu. S'il exprime une complète absence de fierté puisqu'elle admet qu'il ne peut l'épouser que par intérêt, il traduit également un certain mépris de celui à qui elle s'adresse. Elle lui parle d'ailleurs d'un ton despotique :

« Vous ne partez pas encore. [...] Revenez à Milan, passez-y huit jours, et vous serez à même de réaliser le rêve que je vous propose » (p. 87).

Heureusement pour elle, Emilius est, comme il le dit, *« un homme d'honneur »* ; il ne profite pas de cette extraordinaire ingénuité cynique et lui démontre, qu'ils ne sont pas faits pour vivre ensemble :

« Vous auriez trois mois de gloire intérieure pour votre dévouement, trois autres mois de générosité, de patience, et de résignation, trois autres peut-être de dépit, d'effroi, d'agitation, d'incertitude ; et tout le reste de votre vie, de révolte humaine, de vengeance ou de désespoir. »

Pourtant Flavie ne s'avoue pas encore vaincue :

« Je t'écris en l'attendant, ma chère. J'espère encore ! Que dis-je ! Je crois, je suis sûre qu'il restera. » (p. 90)

Mais la gradation qu'elle utilise n'est-elle pas le signe que, pour elle, Emilius n'est pas aussi insensible qu'il veut le paraître, ce en quoi elle a sans doute raison :

« Au moment où il m'aidait à remonter en voiture, au bord du lac, j'ai vu dans ses yeux une larme, une seule ; mais une larme de cet homme-là !... » (p. 89)

Elle va jusqu'à échafauder des projets d'avenir et passe sans hésiter du conditionnel hypothétique : *« mon père n'aurait pas même l'idée d'une résistance légale »* aux futurs de certitude :

« il sera étonné, mais, au fond, il m'approuvera, après m'avoir fait toutes les observations qu'il croira devoir me faire. » (p. 90)

Seulement, quelques heures plus tard, à minuit, elle met le point final à cette longue lettre et au récit de son aventure. Trois cris ponctués de points d'exclamation : *« Il est parti ! Je ne l'ai pas vu ! Je ne le reverrai jamais !... »* Elle admet sa défaite mais en souffre, et tombe malade : *« J'ai*

la fièvre, on vient de me saigner. » Comment comprendre les dernières lignes ? Est-ce l'adieu de quelqu'un qui pense à la mort ? On a du mal à y croire. Certes, une part d'elle-même est morte, et c'est sans doute ce qu'elle veut dire :

« Adieu, Robertine ; pense à moi... à cette coquette, à cette mondaine, à cette folle qui pourtant n'était pas une fille sans cœur ! »

La chrysalide est-elle devenue papillon ?

La dernière lettre du roman est écrite quatre mois plus tard, fin septembre. Après ce long silence, Flavie annonce une étonnante nouvelle : « *Je me marie demain* ». Et qui épouse-t-elle ? Ni Malcolm, ni Emilius, mais Émile : « *c'est un autre* ». Elle est consciente que ce qu'elle a éprouvé pour le « savant » relève davantage de l'« engouement, [du] caprice, [de la] passion » que du véritable amour : « *Je ne sais pas si j'ai aimé, mais j'ai cru aimer* ». L'important c'est que l'invulnérable qu'elle se voulait être a appris à souffrir : « *j'ai souffert, j'ai tremblé, j'ai pleuré*. » L'égoïste rêve de se dévouer à un autre. La superficielle a « *commencé à [se] prendre au sérieux*. »

Elle a changé. Est-ce la « *fauvette* » du début qui écrit cette phrase si plate-ment morale :

« *L'homme sérieux m'est apparu non plus comme un pédagogue malpropre et caricature, mais comme un être mieux doué et plus honorable pour une femme que l'homme frivole et pimpant* » ? (p. 93)

Bien grise morale en vérité :

« *J'ai donné ma démission de femme à la mode. Je pense sérieusement, aujourd'hui, aux choses de la famille* ». (p. 93).

Pas vraiment exaltant. On est plus proche de la romancière de 54 ans qui éprouve le besoin d'être rassurée par l'amour-tendresse d'Alexandre Manceau : « *j'ai pour lui une amitié réelle et une confiance absolue* », que de l'amante passionnée de Venise à qui Musset avait emprunté la tirade de Perdican :

« [...] *On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de la tombe, on se retourne pour regarder en arrière ; et on se dit : j'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé* ».

Pour clore sa lettre et clôturer du même coup le roman, Flavie donne à son amie des nouvelles brèves de chacun des protagonistes en accordant quelques lignes de plus à cet Emilius qui l'a transfigurée, mais qui a disparu et qu'elle ne souhaite pas revoir :

« *J'aime mieux qu'il reste dans son nuage comme un esprit mystérieux dont je ne souhaite pas l'apparition, mais dont le souvenir me reste doux et dont la bénédiction me portera bonheur*. »

Même si ce roman épistolaire ressemble davantage à un journal intime dans lequel nous suivons, au jour le jour, les méandres du premier parcours amoureux de la jeune Flavie, il n'en exploite pas moins quelques propriétés du genre, il propose au lecteur une polyphonie et multiplie les focalisations internes divergentes. Les lettres 4 et 6 nous offrent les points de vue d'Emilius et de Malcolm sur l'héroïne. Si Emilius ne se montre que réservé, le jugement de Malcolm est sévère :

« *Quand même vous ne m'eussiez pas fait partir, je me serais éloigné d'elle après cette promenade à la Chartreuse, où, pour la première fois, j'ai pu l'entendre parler pour moi seul. Elle a dit*

là, pendant un quart d'heure, autant de paradoxes maniérés et de « non-sens » révoltants qu'il s'est écoulé de minutes » (p. 81).

En se reportant au récit de la même promenade par la belle coquette, on mesure la discordance des appréciations et l'aveuglement de Flavie :

« Je me mis à babiller avec aisance sur toutes sortes de sujets plus ou moins saugrenus ». (p. 19)

George Sand a souvent utilisé la forme épistolaire. Elle multiplie les techniques narratives et les conjugue très souvent avec la plus grande souplesse. Ainsi dans *Isidora* elle alterne les « cahiers » de travail et les lettres ; dans *Adriani* elle commence par des lettres, enchaîne sur des extraits de journal intime et poursuit par une narration dans laquelle elle insérera encore des lettres et des bribes de journal intime. Dans *Flavie*, George Sand reprend les recettes qui lui ont permis de venir à bout de romans « alimentaires ». Mais nous retrouvons dans les œuvres, même secondaires, les grandes caractéristiques des œuvres majeures.

Identifications

L'auteur s'interroge sur les conditions d'un mariage heureux. Même si tout le roman gravite autour de Flavie, la blonde, la « *fauvette* », et que celle-ci, craignant la rivalité avec Lady Rosemonde (« *Je ne m'arrangerais pas d'une belle-mère aussi jolie et aussi pimpante que moi* », p. 9) ressemble à la coquette Solange jalouse de sa mère, le roman évoque la situation de Maurice auprès de sa mère et sa passion pour l'entomologie – passion partagée par Alexandre Manceau qui se cache sans doute derrière Emilius. Au-delà de l'anecdote, ces références personnelles témoignent de l'implication de l'auteur.

La romancière n'a-t-elle pas brossé un autoportrait, même si celui-ci se présente comme un puzzle dont il faut rassembler les pièces éparpillées à travers plusieurs personnages ? En effet Lady Rosemonde,

« Parlant le français et l'italien comme sa propre langue, peintre, musicienne, artiste en toutes choses [...] »,

emprunte beaucoup à George Sand qui, justement à l'époque où elle écrit *Flavie*, est occupée à traduire Ruzzante, et qui parle l'italien comme lady Rosemonde. Curieuse et amusante, cette façon de faire d'elle-même un portrait flatteur. Et Flavie de poursuivre :

« [...] elle aime les voyages, le grand air, la liberté, la chasse, le monde, l'intimité au milieu de la foule, les chevaux, les fleurs, tout ce qui m'amuse, tout ce qui m'enivre ». (p. 10)

Flavie insiste sur sa ressemblance avec lady Rosemonde, et il y a plus d'un point commun entre la romancière et sa jeune héroïne, trop sympathique pour être une incarnation de Solange. Lorsque la jeune fille confie à son amie :

« Je rentrai dans ma chambre, [...] et, comme la nuit était magnifique, je restai près d'une heure à ma fenêtre, à regarder la lune et à écouter chanter les rossignols » (p. 45).

George Sand se souvient d'Aurore à 17 ans, à l'époque où, sortie du couvent, elle retrouvait Nohant avec bonheur et mélancolie, et investit son héroïne :

*« Les arbres étaient en fleur, les rossignols chantaient, et j'entendais au loin la classique et solennelle cantilène des laboureurs, qui résume et caractérise toute la poésie claire et tranquille du Berry. »*³

Lady Rosemonde comme George Sand est agitée par le souci de marier son fils. En 1858 il est question d'un mariage

entre Maurice et la fille de Bouju, l'éditeur de *Masques et Bouffons* qui a réclamé à Sand un nouveau roman :

« Dans peu de jours je m'occuperai de ce que vous m'avez fait demander pour l'Univers illustré. Vous seriez bien aimable de me le faire envoyer, pour que je connaisse, au moins par quelques numéros, le format et l'esprit de cette publication. »

lui répond-elle le 6 novembre 1858 ; et c'est le 4 décembre que Manceau note dans l'*Agenda* : « Elle commence une nouvelle ». De cette absence d'aboutissement, elle confie à Flavie le soin de tirer la leçon, en dénonçant les mariages arrangés et les tractations familiales :

« En somme, c'est la mère qui a eu tort et mon père aussi, de se faire des ouvertures sans réfléchir à l'in vraisemblance du succès ». (p. 82)

Flavie, c'est aussi un composé de plusieurs jeunes filles qui gravitent autour de l'auteur, et en particulier de la frivole et impérieuse Solange. Le roman introduit un type nouveau, ou peu s'en faut, dans l'oeuvre sandienne: le savant naturaliste, redoublé en Malcolm et Emilius, comme dans la vie de l'auteur, accompagnée de Maurice et de Manceau. Le roman rappelle la situation de Maurice, si proche d'une mère douée de tant de supériorités que les brillantes jeunes filles s'écartent de lui. Mais l'échec de Malcolm auprès de Flavie a quelque chose de propitiatoire, et prépare la venue de Lina Calamatta, la future belle-fille, cette petite « Diabolina » qui sera si chère au cœur de Sand, et qui, loin de la redouter pour rivale, comme Flavie, épousera, avec le fils, la mère. Mais le mariage ne sera célébré que le 17 mai 1862.

Cependant ces identifications sont loin d'être univoques. Ainsi quand Flavie se trouve face à la difficulté, n'est-ce pas

sur sa propre expérience que la romancière s'interroge ?

On peut dire que ce petit roman, dicté comme ce fut souvent le cas, par l'urgence d'une commande, est loin d'être dénué d'intérêt : confidences voilées de la romancière, ou méditation intime où se lit la profonde complicité de la mère et du fils dans l'amour de la nature et de son étude. Avec la jeune Flavie enfin, le portrait de la coquette, plus complexe, mobile et sympathique que souvent, nourri également de sa créatrice, est d'une grande fraîcheur et emporte la conviction.

Danielle BAHIAOUI.

1. G. Ulyanich vient de nous annoncer une nouvelle édition, dont il compte offrir un exemplaire à chacun des membres de l'Association LES AMIS DE GEORGE SAND.
2. D'après le texte précédemment numérisé par Cécile PICHOT sur son propre site Internet (www.george-sand.info).
3. *Histoire de ma vie*, IV^e partie, ch. 3, in *Œuvres autobiographiques*, éd. G. Lubin, Pléiade, t.1, p. 1015.



George SAND :
*Nouvelles lettres
d'un voyageur,*

Édition d'Ève SOURIAN, *Des femmes,*
2005, 249 p.

Si l'épistolaire a toujours été un genre fort cultivé par Sand, c'est qu'il répondait le mieux à sa nature, à son besoin continu d'échange. L'unité et la

force des *Lettres d'un voyageur* de 1837 viennent déjà de la « présence continue d'une personnalité »¹ comme du dialogue que ce voyageur des espaces à la fois réels et imaginaires entretient avec ses destinataires. Celui de la maturité n'est plus le même : il est moins ou autrement passionné qu'il ne l'était dans sa jeunesse. Les *Nouvelles lettres* montrent cependant le même intérêt pour l'environnement, en particulier l'amour de la nature, idée maîtresse du recueil – sinon de toute l'oeuvre. Ces *Lettres*, sans avoir l'originalité de celles de 1837, témoignent d'une étape de la vie où le voyageur ressent le besoin de se résumer (*À propos de botanique*, p. 153), ce besoin de sortir de soi qui lui a permis de parvenir à la sérénité de la vieillesse. Sand n'y porte plus de masque, sauf le masculin – ce genre neutre – qui lui permet de se réclamer de valeurs générales. Comme elle écrit, en prenant ses distances d'avec la lettre de 1834 à Rollinat :

« Aujourd'hui, en 1868, il y a un vieux ermite qui se promène à travers mes romans ; mais il n'a pas de barbe, il n'est pas stoïcien, et certes il n'est pas un philosophe bien profond, car c'est moi. » (p. 155)

Le philosophe est pourtant là. Dans ces lettres, nées pour la plupart de voyages en Italie ou dans le Midi, elle essaie de clarifier sa pensée sur la vie, la mort et l'au-delà, questionnement qui l'emporte sur tout le reste. Ce qu'elle dit de la triple composition de l'âme humaine (due, en partie, à Leroux), met en relief, une fois de plus, son rejet de toute dichotomie, de tout antagonisme.

L'âme de Rousseau plane sur ces écrits², nourris de l'étude des sciences naturelles, devenue une véritable passion de Sand, contemplative « à la manière des enfants », comme elle le dit modestement,

voulant « tout saisir, tout embrasser, tout comprendre, tout savoir » (p. 40), émerveillée devant les plus menues manifestations de la vie. D'où ces belles descriptions de paysages, dont celles de *De Marseille à Menton*, véritable guide poétique pour d'autres voyageurs. Et le lecteur reste ébahi devant ses connaissances en botanique ou en minéralogie... On y retrouve aussi, pour le meilleur comme pour le pire, *l'éducatrice*, mais aussi « cette passion des idées, cette aspiration vers le bien et le vrai, ce désir sincère, mais souvent inefficace de surmonter ses propres insuffisances, de se faire semblable à son idéal³. »

Sand, « patronne des écologistes »⁴, s'élève contre la dévastation de la nature, menacée par la civilisation industrielle, contre le déboisement et le « défrichement aveugle qui est la conséquence du chacun pour soi » (p. 222). Elle fait appel à la responsabilité :

« À l'homme sans doute est dévolue la mission d'explorer et d'exploiter ; mais l'intelligence lui a été départie pour épargner à propos, prévoir l'avenir, et chercher dans la nature même le préservatif de son existence. » (p. 223)

Car la nature est source et garante de la vie qu'il faut défendre à tout prix :

« la vie ne se perd pas, elle se déplace. Elle s'élançe et se transporte au-delà de cet horizon que nous croyons être le cercle de notre existence. Nous avons les cercles de l'infini devant nous. » (p. 49)

Cette écologiste avant la lettre, fidèle à la grande pensée de l'unité des romantiques, refusant le « divorce entre le corps et l'âme », ne cache pas son anticléricalisme. La réhabilitation de la matière, écrit-elle, avec « le culte et l'amour de la

nature égorgés par le spiritualisme farouche et ignorant des nouveaux chrétiens sans lumière » (*Le pays des anémones*, p. 85), reviendra à la science, persécutée par l'Église. Le « vieux voyageur » qui, « jusqu'à sa dernière heure », « aura la fantaisie de monter » toujours plus haut (*A propos de botanique*, p. 156), professe la religion de la vie et de la liberté, « l'existence normale et complète » pour l'homme (*Le pays des anémones*, p. 81). L'auteur de ces *Nouvelles lettres* revendique le même droit à la liberté pour la nature : il glorifie « la beauté d'un végétal libre, heureux, complet, intact dans toutes ses parties » (*ibid.*, p. 72).

La présente édition est plus homogène que ne l'était l'édition originale, posthume (Calmann Lévy, 1877). Ève SOURIAN (à qui on doit aussi l'édition des *Nouvelles* et d'*Isidora*, chez le même éditeur, 1986 & 1990) en a éliminé les articles qui n'avaient trait ni à la nature, ni au voyage ou trop liés à des circonstances (nécrologies), ayant peu d'intérêt pour le lecteur d'aujourd'hui. Aussi ce recueil, plus cohérent, se prête-t-il mieux au plaisir de lire. Dans une ample préface, fort éclairante, l'éditrice relate la genèse des lettres, en les replaçant dans leur contexte historico-littéraire. Elle aurait cependant facilité l'orientation du lecteur en faisant correspondre ses références à son édition et non à celle de 1877⁵. Quelques notes explicatives et des notices en tête de chaque lettre auraient utilement complété sa présentation.

Anna SZABO

1. Henri Bonnet, Introduction, Garnier Flammarion, 1971, p. 13.
2. En juin 1861, Sand a fait deux visites aux Charmettes. Voir *A propos des Charmettes*, où elle exprime toute sa dette à l'égard de Rousseau (*RDM* du 15 mars 1863), récemment réédité par Jean

Courrier, *Mademoiselle La Quintinie*, suivi de *A propos des Charmettes*, Presses Universitaires de Grenoble, 2004.

3. Pierre Salomon, *George Sand*, Éd. de l'Aurore, 1984, p. 228.
4. Georges Lubin, *Correspondance*, t. XXIII, p. 296, n.2.
5. Un détail à rectifier : on lit, p. 24, à propos du *Pays des anémones* (1868), que déjà dans *Impressions et souvenirs* « elle avait fait un vibrant plaidoyer pour sauver la forêt de Fontainebleau ». Or, l'article en question n'a été écrit et publié qu'en novembre 1872 (*Le Temps*). Ce n'est donc que le volume *Impressions et souvenirs*, paru en 1873, qui est antérieur aux *Nouvelles lettres d'un voyageur*, et non l'article sur Fontainebleau.



George SAND :

La Petite Fadette

présentation de Jean COURRIER,

**Éd. de Borée, "Terre de poche", 2003,
355 p., 3,50 €**

LE PRÉSENTATEUR situe bien cette troisième "bergerie" dans le contexte fortement perturbé d'après juin 1848. Ce roman si frais, si bien venu, naît dans une période difficile pour l'auteur, qui confie le 27 juillet 48 à l'éditeur Hetzel : « Vous savez pourquoi je suis dans une gêne horrible [...] voici le travail qui devait me sauver, paralysé p[ou]r longtemps » (George SAND, *Correspondance*, t. VIII, p. 568). C'est pour échapper au marasme qu'elle propose « une nouvelle », d'abord destinée au *Spectateur républicain*, qui, étoffée au fil des jours, paraîtra dans *Le Crédit* sous le titre de *La Petite Fadette*. Entre cette fin juillet et la signature du traité final, la romancière ne cesse de constater la dépréciation que lui



La petite Fadette, illustration de Tony Johannot
(*Œuvres complètes illustrées*, Blanchard-Hetzel-Marescq, 1851)

vaut la crise économique : « *Jusqu'ici, écrite-elle le 8 août à Hetzel (ibid., p.594), j'ai toujours été payée plus cher que Balzac* ». Le 15 (ibid., p. 599) elle précise : « *La Petite Fadette fera un bon volume de 250 000 lettres. C'est ce que je vendais 4 et 5000 f. avant la révolution. M'en ferez-vous donner 3000 ?* ». Elle finit par se résigner à ce sort à condition d'être « *payée comptant, argent contre manuscrit* » (à Hetzel, 8 septembre 1848, ibid., p. 619). C'est Louis Jourdan, directeur du *Crédit*, qui va se charger de l'« *écoucher* » en lui accordant, certes au comptant, 2000 francs.

Cependant, comme le souligne Jean Courrier, Sand est loin d'oublier la chute brutale du rêve républicain. Interrogée sur les causes du désastre, elle pointe dans ses lettres (à Poncy le 1^{er} août, à Plauchut le 24 septembre) et dans un projet d'article adressé le 8 août à Hetzel la rupture d'équilibre, par l'effet de la spéculation et de la montée des individualismes, entre la propriété commune, sociale, et la propriété individuelle (ibid., p. 595). Si l'article ne se fit pas, *Le Spectateur* ayant sombré, l'auteur tint à revenir sur le thème en préfaçant, le 15 décembre, *Travailleurs et propriétaires* de Victor Borie.

Elle revient sur la nécessité de distinguer les « *deux natures de propriété : la part individuelle qui est largement faite à quelques-uns, et qu'il faudra respecter quand même ; la part commune, qui a été envahie, dérobée à tous par quelques-uns et qu'il faudra restituer* ». Pourtant, dans une lettre du 8 décembre 48, Sand donne une image plus fataliste du paysage économique--social. Répondant aux Viardot qui lui annoncent l'achat d'une maison à Paris, elle les félicite de cette affaire probablement bonne « *car les propriétés se vendent aujourd'hui la moitié de ce qu'elles valaient hier* ». Elle invite ses amis à jouir de leur bien « *sans trouble et sans remords. [...] après cette crise mortelle pour le peuple, ajoute-t-elle, les riches sortiront de là beaucoup plus riches [...]* ». Quant aux paysans, ils « *sont très malheureux [...] ils n'ont pas*

de quoi se vêtir, pas de quoi réparer leur petite maison ».

C'est pourtant une marginale des champs, la Fadette, dont l'embryon de famille n'a « *de pacage autre que le communal* », qui, par son ingéniosité et sa vaillance, sera l'héroïne d'un conte heureux. Jean Courrier et les éditions de Borée l'ont introduite avec bonheur en « *Terre de poche* » au côté de *Jacquou le Croquant*.

Aline ALQUIER



George SAND :

Albine Fiori

**Nouvelle édition revue et corrigée
par Aline ALQUIER**

Éditions du Lérot, 16140 Tusson

2006, 19 €.

tél.: 33 (0)5 45 31 71 56,

fax : 33 (0)5 45 30 37 75



George SAND :

Impressions et souvenirs

**Édition d'Ève SOURIAN
avec la collaboration de Brigitte LANE.**

**Des femmes / Antoinette Fouque, Paris,
2005, 337 p., 18,00 €.**

LA PRÉFACE débute par un extrait de la première lettre, belle et pudique, adressée le 5 février 1855 par Charles-Edmond à George Sand, et qui devait constituer une exceptionnelle en-

trée en amitié. Dès lors, la correspondance de la romancière n'allait cesser de refléter un chaleureux échange amical, doublé d'une collaboration "professionnelle" particulièrement intense dans le champ théâtral.

L'influence de celui qui exerçait alors les fonctions de président du conseil d'administration du *Temps* fut majeure dans l'offre du journal d'accueillir toutes les quinzaines un feuilleton de George Sand. Par une lettre du 25 août 1871 (George SAND, *Correspondance*, t. XXII, p. 517), celle-ci confie à son interlocuteur sa satisfaction de pouvoir écrire en milieu ouvert et tolérant « *ce qui me vient ou ce qui m'est venu antérieurement, en dehors de la fiction. Vous avez deviné cela quand vous m'avez tracé ce plan de feuilletons qui me sera un gros respire, comme on dit en Berry, après des années d'étouffement* ». Elle dit son espoir, grâce à ces publications régulières, de connaître l'avis des lecteurs (ce qui allait être le cas).

Ève Sourian évoque avec une sobre précision l'histoire des feuilletons. Son édition reproduit 14 des 22 articles édités par Michel Lévy en 1873. La préface est suivie par l'impressionnante liste des œuvres de Sand publiées par *La Presse* et *Le Temps* de 1854 à 1876.

La spécificité du volume tient à l'introduction, en tête de chaque feuilleton, d'un avant-propos de quelques pages, parfois dû à Brigitte Lane, le plus souvent à Ève Sourian. Ces pages retraçant la genèse sont d'autant plus utiles qu'un certain nombre de ces textes prennent leur source dans des notations "d'époque" "retravaillées" après 10 ou 20 ans de recul.

Pour le premier, significativement intitulé *À Charles-Edmond*, Sand dit s'inspirer d'une note personnelle rédigée au soir d'un jour très printanier de janvier

1863. Le développement lyrique, tiré de la vision d'un coucher de soleil à l'heure où monte des bois l'odeur des violettes, évoque l'auteur fusionnant avec la nature entière. Osmose panthéiste proche, souligne la présentatrice, des idées d'un Novalis et d'un Schelling transmises sans doute par Mme de Staël.

Le feuilleton III, né d'une pérégrination de jeunesse en forêt de Fontainebleau, donne occasion à Sand de relancer sa réflexion sur l'appréhension du moi par le monde extérieur. Là encore Ève Sourian note la proximité de la conception sandienne et des idées du néoplatonisme de la Renaissance allemande, reprises par les Romantiques d'outre-Rhin.

Quant au n° II, il est daté avec précision (« *1860, mars, Paris* »). Sand a tenu à faire figurer ces mots dans l'édition Lévy pour justifier ses allusions aux débuts du Second Empire. Elle était en effet dans la capitale (son agenda l'atteste) du 5 au 17 mars 1860, mais c'est presque toujours Manceau qui recense ses activités. Sous cette plume-là elle apparaît presque uniquement occupée à solliciter la Légion d'Honneur pour Maurice. Le 14 mars elle résume elle-même les moments les plus fébriles de ses démarches auprès du Prince et du Ministère d'Etat. Elle confie avoir assuré l'Empereur, une fois la chose acquise, de « *ma reconnaissance maternelle* ». Pourquoi l'auteur a-t-il tant tenu à dater de ce séjour précis la source d'une réflexion à l'origine d'un bilan sévère de l'Empire, de la mise en cause des mœurs de sa bourgeoisie rechrérialisée, des erreurs de nombreux opposants eux-mêmes? Comme si seul l'auteur tirait son épingle du jeu, s'érigeant en une sorte de juge ayant reçu du ciel l'impartialité en partage.

Autre feuilleton, « *pêché* » (selon la formule de Sand) dans une notation de janvier 1841, au soir d'une conversation

au cours de laquelle, à propos d'Ingres, Delacroix avait expliqué la peinture à Chopin et à Maurice. Sa définition de la couleur comme « *un échange de reflets* » permet à Sand, à 30 ans de distance, de faire un vibrant éloge posthume du théoricien que fut aussi le peintre. Apparemment sourd à la peinture (de l'avis de Sand), Chopin fit retentir ce même soir au cours d'une improvisation la fameuse "note bleue", passée elle aussi à la postérité. En renvoyant au *Temps*, une fois corrigé, « *le feuilleton peinture et musique* », l'auteur affirme qu'il s'agit du seul dont elle ne soit pas mécontente : « *C'est mieux venu en ce temps-là que ce qui me vient à présent. Il est vrai que nous n'étions pas si malheureux* » (À Charles-Edmond, *Correspondance*, t. XXII, p. 581).

Présentant le feuilleton intitulé *Réponse à une amie*, supposé destiné à Juliette Adam, Brigitte Lane juge qu'il répond au moins autant à la vigoureuse opposition de Flaubert au suffrage universel (« la honte de l'esprit humain »). A propos du texte n° VI consacré, dans l'émerveillement d'une nuit de pleine lune, à l'évolution des idées religieuses de l'auteur, Ève Sourian rapproche la synthèse entre raison et foi à laquelle parvient Sand dans sa maturité à un même besoin de perfection et d'infini exprimé par Mme de Staël.

Le 14 août 1867, George Sand, apprenant la disparition soudaine de son ami François Rollinat, écrit à son intention dans son agenda : « *Nous causerons encore et toujours ensemble, tu m'entendras* ». Une lettre et un journal fictifs adressés au disparu, et qui constituent ici les feuilletons VII et VIII (*Le Temps*, 13 et 14 décembre 1871) contribuent d'éblouissante façon au renouvellement de leur dialogue.

Sand se reporte au début de 1861. De longues semaines auparavant, frappée par une grave maladie, elle a vu la mort de très près. Mais la joie exprimée par son entourage à sa sortie du délire la fit se replonger avec ardeur dans « *cette courte vie* ». C'est dans cet état d'esprit qu'elle invite celui qui a partagé ses promenades en Berry à suivre sa convalescence à Tamaris, où dit-elle, « *on vit par les yeux* ».

La romancière constate néanmoins un écart notable entre la vision de la beauté et le souvenir qui l'intensifie. Ève Sourian note à ce propos : « L'écrivaine est bien consciente de ce besoin de remaniement de la réalité qui s'effectue dans un état d'ivresse et d'hallucination et qui échappe à sa volonté [...] C'est seulement après être "rentrée" en elle-même qu'elle remanie et devient voyante [...]. [Le réel] ne peut être atteint qu'à l'intérieur de nous-mêmes dans l'inconscient ». Inconscient qui est la matrice des rêves. Ses derniers accès de fièvre en ont provoqué d'étranges chez Sand ; elle les évoque pour l'ami auprès de qui elle a souvent observé, dit-elle, « *les phénomènes du sommeil, du délire et de l'hallucination* ». La préfacière rapproche le nuage nacré du rêve de "fin du monde" de l'éclat immatériel de la géode où Laura prendra place dans le roman portant son prénom édité en 1863. Ève Sourian juge assez équilibré le dosage du merveilleux et d'ébauche d'explication rationnelle des rêves. Il arrive pourtant que l'effort pour raccrocher l'image onirique au plausible aboutisse à son aplatissement.

Au feuilleton n° VIII sont présentés trois de ces rêves, ceux popularisés en 2004 par un disque et un spectacle¹. Ève Sourian remarque à leur propos que la romancière « rejoint les philosophes de la nature pour qui, par le rêve, l'âme est en étroite communauté avec l'univers », tan-

dis que le langage “inné” du rêve déroule images et métaphores. Mais il arrive parfois que, sortant du rêve, l’aquarelliste inspirée de Tamaris-1861, celle qui se décrit magnifiquement comme « *la proie enivrée de la passion de voir* », s’efface devant l’auteur déboussolé de l’automne 1871, soucieux de prendre ses distances envers « *la masse* », engagée, à ses dires, dans « *de très mauvais chemins* ». Utilisant avec bonheur des images contrastées empruntées à la cosmologie et à la botanique, l’auteur se dit prêt à « *attendre dans quelque désert que la peste soit passée* ». Préférant se joindre aux « *réveurs* » en quête de cimes fleuries, elle congédie les pestiférés d’un désinvolte et ambigu « *adieu, pour un temps, chère société en déroute* » (n° VII, p.172).

En présentant le feuilleton X (*L’Homme et la femme*) daté du 20 août 1872, Ève Sourian cite une lettre inédite adressée en janvier 1873 par Dumas fils à George Sand, lettre dont Christiane Smeets-Sand lui a fait don. Répondant à l’ambition de la romancière manifestée dans ce feuilleton de « *se détacher* » d’elle-même et de laisser de côté ses « *griefs personnels* », Dumas fils lui fait remarquer que le « *Tue-la* » qui termine *L’Homme-femme*² n’est que la conséquence de la « *loi stupide* » qui « *absout celui qui punit* », « *loi qui aura pesé sur vous toute votre vie et vous a enchaînée socialement vous, valeur de premier ordre à cette valeur non éternelle contaminée et encombrante qui [sic] fut M. Dudevant. En menaçant la loi de cette logique du meurtre, on la force à réfléchir, voilà tout* ».

Il n’apparaît pas, selon sa *Correspondance*, que George Sand ait relevé ce rappel de la lourdeur du Code Civil envers la mal-mariée qu’elle avait été.

Même si la lecture de la *Bibliographie* fait regretter deux ou trois approxi-

mations (est-il possible de parler de “lère représentation” en 1840 à propos de *Gabriel, Les Mississipiens, Les Sept cordes de la lyre* ?), l’on ne peut qu’apprécier la présentation, claire et bien commentée, de textes enfin accessibles à tous.

Aline ALQUIER

-
1. Voir p. 111 le texte intitulé “*George Sand, Trois rêves de Tamaris*”.
 2. Brochure de DUMAS FILS qui, éditée par Michel Lévy, connut 37 éditions pour la seule année 1872.



Première traduction en danois :

George SAND :

Lélia

édition de

**Karsten B. CHRISTENSEN,
préface de Lise BUSK-JENSEN,
Dets-forlag, 3670 Vesko Sj,
Danemark, 2006,
320 p., 14 x 22 cm.**



ÉTUDES

Éric BORDAS

commente

Indiana
de George Sand

Gallimard, Paris, 2004,
coll. Foliothèque n°119,
207 p., 11 x 18 cm, 10,70 €.

QUE VOICI UN OUVRAGE clair et efficace ! En quelques études critiques approfondies, Eric Bordas nous invite à une nouvelle manière de lire les facettes d'un texte complexe dont la Révolution de 1830 serait la métaphore (et non l'inverse). Remanié quatre fois par l'auteur, entre 1832 – soit au début de la carrière de l'écrivaine – et 1861 alors que le roman est devenu un classique de la littérature française, *Indiana* est un cas exemplaire de la génétique sandienne. Grâce à une limpide synthèse des études sandiennes les plus récentes, Eric Bordas nous offre à la fois un commentaire de l'œuvre comme roman dans l'Histoire de 1830 et une analyse stylistique, jamais absconse. Son analyse relativise la force des lectures politiques de l'œuvre, sans les gommer, pour se mettre en quête de l'art d'écrire un roman sentimental, et un roman intimiste, qui joue d'une poétique des couleurs aux fins d'illustrer les différences de comportement moral de ses personnages et de pénétrer les ombres de la condition féminine. Par son esthétique des contrastes, Sand permet une lecture aisée de son roman et des destinées de Noun et d'Indiana, figure de l'esclavage sexuel et social, qu'elle refuse de livrer à une fin tragique et suicidaire. Cette esthétique révèle l'imaginaire sandien, fait d'ambivalences et de contradictions, qui hésite à conclure logiquement et de ma-

nière univoque le roman. Narrant aussi l'histoire de l'accès à la parole, celle conquise par le personnage de Ralph, l'œuvre interroge dans le même temps l'expressivité du conteur indiscutablement masculin qu'est G. Sand. Cherchant à émouvoir en plaçant le romanesque du sentiment sous le signe de l'éloquence sensible, Sand finalement s'absente d'un certain « style romantique » au bénéfice d'une éloquence de l'émotivité née de son art de dramatiser les énonciations, ainsi que le conclut Eric Bordas.

Le dossier qui complète cet excellent essai se tourne vers d'autres écrits, plus tardifs, de Sand. Il est suivi d'une bibliographie ne reprenant que les études portant directement sur *Indiana*, et non tous les travaux ou ouvrages cités – en de stimulants et larges extraits – pour soutenir la réflexion menée par Eric Bordas à la suite des grands spécialistes français et étrangers. Il faut le remercier pour ce travail qui vise à réintroduire la stylistique dans la littérature générale et montre comment Sand sait déranger le lecteur, le critique littéraire, mais aussi le spécialiste sandien du XXI^e siècle. Cette résistance et cette opacité justifient d'étudier, rigoureusement comme le fait Eric Bordas, l'art d'écrire de George Sand.

Martine WATRELOT



George Sand,
Écritures et représentations.

Textes réunis par **Éric BORDAS,**
Eurédit, 2004., 348 p.

LES AUTEURS des études réunies dans ce volume se proposent de réviser un stéréotype majeur dans l'interprétation du roman sandien, l'étiquette de *roman à thèse*. Les études portent sur les « pratiques d'écriture(s) de George Sand romancière, journaliste ou autobiographe, autant que sur les représentations proposées par ces pratiques », dans une perspective qui englobe aussi les relations entre structures de pouvoir et modalités discursives et non discursives (Éric BORDAS, p. 10-11).

Les analyses sont regroupées en deux parties. La première (*Roman et idées*) aborde la problématique du contenu idéologique des romans sandiens. Lucienne FRAPPIER-MAZUR (« George Sand et le roman à thèse : autour de *Mademoiselle La Quintinie* ») applique à *Mademoiselle La Quintinie* les critères du *roman à thèse* dégagés par Susan SULEIMAN et nuance la conclusion en y étudiant la répartition de l'autorité narrative entre personnages masculins et personnages féminins. À partir de l'examen du personnage de Pierre Huguenin, Isabelle HOOG NAGINSKI (« George Sand et le réalisme prophétique ») propose de dépasser l'antinomie entre idéalisme et réalisme grâce à la notion de *réalisme prophétique* : «annonciatrice des mœurs en gestation et des mentalités en évolution, Sand se révèle être dans ses écrits une visionnaire » (p.63). Anne McCall-Saint-Saëns (« Savoirs spéculatifs et littérature "industrielle" : *Le Pêché de*

Monsieur Antoine ») analyse les thèmes liés au capitalisme dans *Le Pêché de Monsieur Antoine* et *La Ville noire* et montre George Sand réfléchissant aux conditions de production de l'argent : par le travail, l'investissement et la spéculation. Nicole MOZET (« Les mariages paysans dans l'œuvre de George Sand : mésalliance, désir et vertu ») démontre que le thème de la mésalliance dans les « romans champêtres » constitue à la fois un « levier » de l'intrigue et l'élément essentiel de la pensée de Sand sur la société et le mariage dans laquelle se reflète le *credo* plutôt optimiste de la romancière : « améliorer sans bouleverser » (p. 86). Éléonore REVERZY (« Sand et Zola : littérature et valeurs ») revient sur le jugement négatif de Zola envers l'œuvre sandienne : il s'avère que ces deux auteurs, que tout semble séparer, ont en commun une conception de l'œuvre basée sur une poétique allégorique.

La seconde partie du volume (*Lectures*) réunit des interprétations diverses, dont le fil directeur reste l'allure didactique et démonstrative de l'œuvre sandienne. Aimée BOUTIN (« Indiana au pays des hommes. Narration et sociabilité masculine dans le roman de George Sand ») insiste sur l'homosocialité masculine représentée dans *Indiana* : le vrai couple, uni par la force d'affrontement est celui de Raymon et Ralph. Pierre LAFORGUE (« *Lélia* : poésie, philosophie et érotique de la désespérance en 1830 ») observe que le mal-être des années 1830 s'inscrit dans ce « roman de la convulsion » par le moyen de la poésie, que Sand charge de sens critique et symbolique. David A. POWELL (« menteurs et mensonges dans *Ma sœur Jeanne* ») s'attache à la valeur thématique et à la productivité narrative du mensonge dans ce roman tardif de Sand : au niveau de la narration comme à celui de l'histoire, c'est le jeu du men-

songe et de l'illusion qui génère la vérité fictive. La lecture de Gérard GENGEMBRE (« Roman familial, Révolution et Empire dans *Histoire de ma vie* ») rappelle que dans les premières parties de son autobiographie, Sand fait dérouler sous nos yeux son « roman familial » marqué par les événements historiques. George Sand, devenant la « démiurge de sa famille » et s'identifiant à son père, demeure la fille de la révolution. Olivier BARA (« Représentations sandiennes du public de théâtre : la communauté impossible ? ») s'intéresse à l'image du public, concret ou idéal, dans l'œuvre sandienne. Sans illusions sur le public du théâtre professionnel, Sand rêvait d'un spectacle unissant public et acteurs dans une communion sociale et humaine, rêve qui ne pouvait se réaliser, à ses yeux, que dans des salles minuscules et dans le théâtre de marionnettes. Marie-Ève THÉRENTY (« *Songez que je n'ai aucune des conditions du journalisme...* Poétique journalistique de George Sand ») aborde l'œuvre journalistique de Sand, pour définir le caractère de cette écriture originale « marquée par la polémique, la fiction et le lyrisme » (p. 210) et en dessiner l'évolution qui suit une courbe toute personnelle.

Le volume est clos par une bibliographie commentée des études sandiennes parues dans les années 1990. Les auteurs de ce dossier – Sabine LOUCIF et David A. POWELL – ne se sont pas limités à rassembler et classer les nombreuses publications, ils ont également retracé les tendances, évolutions et perspectives des recherches sandiennes. Leurs observations amènent des constatations fort instructives (« Bibliographie George Sand – 1990-1999. Les études sandiennes aujourd'hui : perspectives croisées »). Ce recueil d'études constitue un jalon important dans le courant moderne des

recherches sandiennes qui, en révisant les stéréotypes et comblant les lacunes, restitue à cette œuvre sa complexité en même temps que son unité.

Regina BOCHENEK-FRANCZAKOWA



Anne E. MCCALL-SAINT-SAËNS :

*George Sand
et l'Empire des lettres*

Presses Universitaires du Nouveau
Monde, New Orleans, 2004, 311 p.

CE VOLUME, issu du colloque de 2002 à la Nouvelle-Orléans, a pu être réalisé, grâce à la diligence de l'éditrice, avant les ravages de l'ouragan Katrina. Le mot-clé des articles réunis, *l'empire*, possède ici des champs d'application multiples : du sens strict et politique au sens plus large et métaphorique, situant l'œuvre de George Sand et sa place dans *l'empire littéraire*. Les études sont groupées autour de trois axes thématiques. La première partie (*Emprises des empires*) contient des études de la représentation de certaines institutions dans les romans sandiens.

Deux études concernant l'attitude de Sand envers l'esclavage ouvrent légitimement l'ensemble. Selon Doris KADISH (« George Sand, Napoleon, and slavery »), la question de l'esclavage s'est posée tout au long de la carrière de Sand : à travers l'application littérale comme abstraite du terme, la romancière a recouru au triple paramètre de race, de classe et de sexe pour dénoncer toutes les formes d'oppression dans la société française moderne. Mary RICE-DEFOSSE, dans « The Empire of Master and Slave in

Monsieur Sylvestre », s'attache à un roman où le rapport entre le maître et l'esclave est à la fois un élément concret de l'histoire et une métaphore de la société capitaliste. David POWELL (« L'Empire du genre : *L'Uscoque* entre la république et l'Empire ») trouve à ce récit vénitien des significations politiques : l'épisode de la guerre de Morée du XVII^e siècle qui y est représenté est « une métaphore d'une France qui se cherche » entre la république et l'empire (p. 49). Aux yeux de Jacinta WRIGHT (« Reinventing the Bandit : George Sand's *Piccinino*, 1846 ») Sand réinvente le personnage de *bandit* en l'écartant du modèle byronien ; il en résulte que *Le Piccinino*, loin d'être un simple « divertissement sicilien », se laisse lire comme un roman politique contemporain évoquant la France et la Sicile de 1840. Bernard HAMON (« La Guerre contre l'Autriche : de Solferino à Villafranca, espoirs et désillusions ») présente deux brochures dans lesquelles George Sand s'est engagée en faveur de la libération de l'Italie contre l'oppression de l'Autriche et du pape, dans le style lyrique et enflammé qui lui était coutumier lorsqu'elle épousait une « sainte cause ». Gilbert CHAITIN (« Sand and the Politics of the Thesis Novel : *Mademoiselle la Quintinie's* Evil Empires ») examine les possibilités de nuances qu'apportent à la « thèse » les ressources de l'épistolarité : les divers niveaux de communication entre correspondants, ceux de l'auteur et du lecteur, créent un roman où « la thèse est l'histoire » (p. 81). Annabelle M. REA dans « L'Adoption : George Sand contre le règne de la famille bourgeoise », examine *François le Champi*, *Isidora* et *La Filleule* afin de discerner le point de vue de Sand sur une question d'autant plus importante qu'à ses yeux, réformer la famille, c'était réformer la société.

La deuxième section (« *Sur le terrain de l'empire littéraire* ») concerne la place que George Sand occupait dans les milieux littéraires de son époque. Nicole MOZET (« La place de George Sand dans l'empire des lettres ») brosse une vue synthétique de l'œuvre sandienne envisagée sous trois aspects : la chronologie, le rôle des recueils d'*œuvres complètes* et la vie posthume des textes sandiens, afin de comprendre comment il fut possible à George Sand de conquérir et d'occuper toute sa vie une place de premier rang parmi les écrivains français de son temps. Philippe RÉGNIER (« Théories et pratiques sandiennes de l'*indépendance* : Entre champ littéraire et champ politique ») considère la conduite de l'écrivain face aux conditions de production de la littérature, oscillant entre la recherche d'autonomie propre aux élites artistiques et la soumission aux exigences des éditeurs. Christine PLANTÉ (« George Sand et l'empire de la poésie ») esquisse, à travers l'étude de quelques textes de Sand des années 1840-1850, la conception sandienne de la poésie. Catherine NESCI (« Oublier Paris : Regard éthique et écriture du droit chez George Sand ») présente *Le Coup d'œil général sur Paris*, texte où la romancière exprime sa haine de la grande ville-spectacle, source d'injustice et d'inhumanité et s'identifie avec la souffrance des pauvres. Alexandra WETTLAUFER (« Sand, Musset and the Empire of Genius : Painting Difference in *Elle et Lui* ») trouve dans ce roman marginalisé par la critique un dialogue esthétique où la romancière est amenée à refuser le génie romantique narcissique au profit de la figure maternelle de la femme artiste. Laura COLOMBO (« George Sand et la politique des femmes sous le Second Empire ») rappelle que Sand, quoique réticente face au féminisme militant, est restée une référence fondamentale pour

toutes ces femmes qui se sont engagées activement dans la voie montrée par la romancière. Isabelle HOOG NAGINSKI (« In Reboul's Empire : George Sand's *Lélia* ; a critical Double Standard ») dénonce dans la lecture de *Lélia* faite par Pierre Reboul, les traces d'une sorte de *chauvinisme masculin* ; l'auteur postule une nouvelle édition critique de *Lélia* permettant de se libérer de l'*empire critique* de Reboul dont les mérites pour les recherches sandiennes ne sont pas pour autant contestés.

Le troisième groupe d'articles (*Figures et fictions impériales*) est consacré aux expressions de la volonté et à certaines figures privilégiées dans les romans sandiens. Maryline LUKACHER (« L'empire des sens : *Leone Leoni* ») découvre dans le récit de Juliette un caractère thérapeutique qui rappelle celui du discours psychanalytique. Catherine MARIETTE-CLOT (« L'Empire de la volonté dans l'univers de George Sand ») analyse le discours sandien sur la *volonté* formulé dans *Histoire de ma vie* et exemplifié dans la plupart de ses romans. Michèle HECQUET (« Résistance et utopie : Jean Jappeloup dans *Le Pêché de Monsieur Antoine* ») met en valeur un personnage oublié d'un roman sandien peu lu à présent : dans la fable sandienne où se reconstitue « un univers solidaire, fait d'interdépendances acceptées » (p. 239), Jean Jappeloup fait figure de héros de la culture archaïque. Rosemary LLOYD (« Why Joey Had to Die : Harmony and failure in Sand's Response to Empire ») analyse *Les Maîtres sonneurs* à la lumière des convictions politiques de Sand : la violence et l'égoïsme, dans l'art et dans la société, sont également rejetés en faveur d'une vision d'un univers juste et solidaire. Selon Caroline JUMEL (« Empires masculins, marges féminines : le malaise socio-politique dans *Ma sœur Jeanne* »)

les destins des deux héroïnes du roman, s'ils témoignent de l'hégémonie masculine, invitent en même temps les femmes à s'en émanciper. Damien ZANONE (« Fiction et oraison : Corambé ou l'empire sans limites du roman ») revient sur la figure de Corambé, afin d'éclairer à la lumière de la pensée de Michel de Certeau, le problème du mysticisme et de la mystique dans l'œuvre sandienne. Dans l'étude de Janet BEIZER (« History's Life Story : *Nanon* as *L'Histoire de ma vie* ») l'œuvre sandienne se présente comme une longue lettre écrite à la mère absente : *Nanon* est à la fois un appel à sa mère et une réponse de celle-ci, dans une correspondance fantasmatique.

Ce parcours, bien sommaire, du recueil permet d'affirmer que la promesse de l'éditrice, Anne E. MCCALL-SAÏENS, se trouve pleinement réalisée : les articles contribuent à « ouvrir l'œuvre de Sand aux possibilités interprétatives », dépassant les alternatives binaires faciles (« Penser *l'empire* dans la critique sandienne », p. X).

Regina BOCHENEK-FRANCZAKOWA



George Sand : Une Européenne en Berry

**Amis de la bibliothèque du Blanc
et comité du Bicentenaire de
George Sand,**

2004, un vol., 20 x 27,5 cm, 288 p.

L'OUVRAGE, ses dix-sept auteurs, ses documents iconographiques, appartient au centre de la France, où la vie et l'action de Sand se sont si profondément enracinées ; mais loin de replier la

grande romancière sur un terroir clos, le propos annoncé par le titre, commenté par le texte liminaire de Michel MAUPOIX (« George Sand, 1804-2004 »), par celui de Georges BUISSON (« George Sand, une perception à reconsidérer ») et développé par la longue analyse de Danielle BAHIAOUI (p. 100-119), marque la volonté d'ouvrir l'image de la grande romancière ; Danielle BAHIAOUI souligne l'ascendance multinationale de l'écrivain, rappelle son attache à l'épopée napoléonienne, qui l'attire à Madrid dès 1808, souligne le caractère international du couvent où l'envoie sa grand-mère, et où elle apprend, outre l'anglais, un peu d'italien, l'ampleur de ses lectures étrangères dès son retour. Elle se rallie dès *Indiana* au romantisme, mouvement européen, partage le souhait libéral d'autonomie des peuples, voyage en Suisse, à Majorque, en Italie... Elle se montre enfin européenne par le choix de ses amis, par le retentissement de son oeuvre.

Plusieurs articles fournissent, à partir de documents nouveaux ou d'interrogations neuves, des témoignages ou des analyses historiques précises.

Marc DU POUGET fait parler un document conservé aux Archives départementales de l'Indre: « Le témoignage d'un magistrat berrichon sur G.S » : il lit le carnet, illustré de dessins de l'auteur au crayon d'Edouard Girard de Vasson (1801-1882), neveu du député libéral

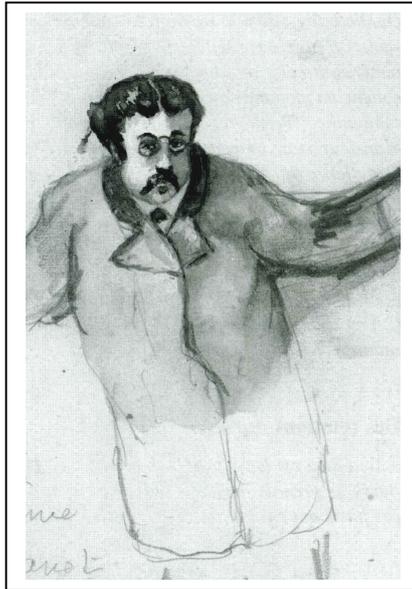
Duris-Dufresne qui patronna les débuts parisiens d'Aurore. Ce magistrat entretint avec l'écrivain des relations durables fondées sur une solidarité politique, et décrit l'atmosphère de Nohant avec sympathie et sens critique.

Eric NÉGRON apporte en juriste des précisions sur « La séparation de corps de F. Dudevant [dit Casimir] et d'Aurore Dupin » ; il indique quels pouvaient en être les motifs, décrit la procédure, et de la résistance passive, puis active de l'époux, de la célérité de la justice, conclut à une victoire où l'intelligence et l'énergie de la jeune femme étaient efficacement se-

condées par les conseils et le soutien d'amis berrichons.

Gérard COULON rapproche les univers de Sand et de Stendhal en étudiant « [l']affaire Marie Gautier à Argenton en 1837 », une histoire d'amour adultère et d'assassinat contée dans *Les Mémoires d'un touriste*. L'avocat de l'accusée obtint sa remise en liberté : c'était François Rollinat, qui pour sa plaidoirie avait demandé conseil à son amie romancière, dans une lettre citée ici.

Philippe BARLET dissipe partiellement dans une longue analyse « [l]e mystère de la Roche-Mauprat » : il localise le château féodal à Rochefeuille, donc en Vallée Noire, comme le veulent les indications topographiques du roman (à la différence de Marielle Caors, qui l'identifie à la Roche-Guillebaud, dans la Vienne). Le même auteur (« G.S. et les républicains



Maxime Planet, sous-préfet de La Châtre et ami des dernières années de George Sand.
Dessin de Paulin de VASSON (p. 30)
Archives départementales de l'Indre

du Berry à l'époque des romans champêtres » compare la répartition sociologique des convives du premier banquet républicain (1840) à celle des 83 arrestations qui suivirent le coup d'Etat. Il conclut à une popularisation de la République, qui confirme l'apprentissage populaire de la république décrit par Maurice Agulhon. C'est lui aussi qui dans « [l]a société rurale en Vallée Noire à l'époque des romans champêtres » (p. 233-243) y fait apparaître l'immense majorité des petits propriétaires, qui ne peuvent survivre sans louer des terres aux plus grands. Ce rapport de forces est discrètement mais nettement confirmé par l'œuvre de Sand, qui par ailleurs s'affirme, dans une lettre de 1847, solidaire des émeutiers de Buzançais.

Dans une substantielle contribution, Daniel BERNARD suit le parcours de « George Sand pionnière de l'ethnographie » (p. 121-149). Contemporaine des premières collectes, elle entre en contact avec plusieurs de ceux qu'intéressent les cultures populaires: Jaubert, Laisnel de la Salle, Amélie Bosquet, Champfleury. D. BERNARD a découvert 2 lettres inédites concernant le *Barzaz-Breiz* de La Villemarqué – dont, rappelle-t-il, le retentissement fut européen. Sand fut aussi la première à utiliser l'expression oxymorique « littérature populaire » dans sa préface aux *Légendes rustiques*. La richesse des notations sandiennes dispersées sur toute sa vie d'écriture, l'acuité de ses analyses lui permet d'infirmer la condamnation portée autrefois par Van Gennep contre « George Sand folkloriste ». Quant à Jean-Pierre SURRAULT, il consacre son étude à un aspect de la vie rurale que Sand n'a pas voulu faire figurer dans ses romans : « [l]a vie religieuse de la Vallée Noire à l'époque de George Sand », qui fut aussi celle de l'apogée de la christianisation des campagnes.

On revient à l'œuvre sandienne avec l'étude de Christine MÉRY : « Naître et grandir en Berry : les enfants des campagnes dans l'œuvre de George Sand. » (p. 171-201). Là encore, le relevé des notations dispersées dans les romans montre l'acuité de la perception sandienne, qui distingue entre les éducations féminines et masculines, entre le Berry et la Marche, entre riches et pauvres. Marielle CAORS, interrogeant « George Sand et l'image du Berry », insiste sur la création de Blaise Bonnin. Pierre REMÉRAND lit la *Correspondance* et *Histoire de ma vie* sous l'angle inattendu et pertinent des rapports de l'écrivain à sa grande propriété terrienne « fardeau, mal nécessaire pour entretenir et faire vivre la grande et accueillante maison de Nohant » ; il analyse l'incidence de la gestion de ses biens sur ses relations avec Casimir, Hippolyte, et sur sa conception de la propriété.

Plusieurs notes signalent les richesses des fonds locaux : presse du XIX^e siècle, notamment illustrée (fonds Villette) à la bibliothèque de Blois (Bruno GUIGNARD) ; fonds sandien J. Thibault aux Archives départementales de l'Indre (M. DU POUGET) ; fonds G. Sand à la Bibliothèque municipale de Châteauroux (D. POTARD) ; nombreuses médailles du musée de La Châtre (J.L. ROCHE) ...

Nous recommandons vivement la lecture de ce riche recueil aux amateurs de Sand et aux chercheurs.

Michèle HECQUET.



Jean-Dominique ARGENT :

***Trois petits jours
de grand amour.***

***George Sand et Frédéric Chopin
à Perpignan, Collioure,
Port-Vendres, 1839*** [sic]

**Alter Ego éditions, Amélie-les-Bains,
2005, 127 p., 21 x 24 cm., 28,50 €.**

« **QUI N'A PAS RÊVÉ** *revivre les moments ignorés de la vie des actrices et des acteurs préférés* », se demande dans son avant-propos M. Jean-Dominique Argent, écrivain régionaliste perpignanaise qui vient de publier un ouvrage consacré au passage de George Sand et de Chopin à Perpignan, en novembre 1838.

Déçu par la pauvreté des informations, il a donc décidé de donner un coup de pouce à l'Histoire. Comment ? En publiant le prétendu *Journal* du peintre montpelliérain Joseph-Bonaventure Laurens, censé avoir piloté les deux artistes à la découverte des merveilles du Roussillon. Ce *Journal*, dont il assure avoir pris connaissance (et dans quelles circonstances rocambolesques encore !), il l'a en réalité fabriqué en compilant des sources bibliographiques mal maîtrisées qui multiplient invraisemblances et erreurs grossières (les dates !), dans son ignorance naïve du sujet. On pourrait en rire. Mais la supercherie qui ne s'avoue jamais clairement et tend à faire prendre un texte apocryphe pour un document inédit pourrait bien égarer des chercheurs débutants et se pérenniser. En tout cas elle est en voie de fabriquer une légende locale prestigieuse : George Sand visitant le quartier gitan de Perpignan, ou Chopin jouant de l'harmonium dans l'église de Collioure, l'un et l'autre regrettant (« *Si nous avions*

su ! ») de ne pas être restés dans ce Roussillon qui a marqué à jamais leurs œuvres (sic). La presse régionale a crié à la révélation ! On peut aimer sa région et vouloir la célébrer, mais ce culte n'autorise pas un auteur à duper sans scrupules ses lecteurs et pire encore, à ridiculiser une personnalité artistique aussi rare que Laurens, bêtifiant à plaisir devant "*Aurore et Frédéric*" (sic) et commettant, par la plume de M. Argent, des fautes de français "hénaurmes", aurait dit Flaubert. Est-ce pour se faire pardonner que M. Argent nous assure (p.121) qu'il est bon de « *glisser quelques canulars dans les personnages les plus sérieux* » et que « *peindre c'est apprendre à mentir plus vrai que la vérité* ». M. Argent n'ignore donc pas seulement la démarche méthodologique, il ne fait pas la différence générique entre roman et histoire. En prime ce livre nous offre la recette de "*la sauce menteuse*", une recette majorquine destinée à faire prendre de la barbaque pour un civet de lapin... Nous n'en mangerons pas !

Marie-Paule RAMBEAU

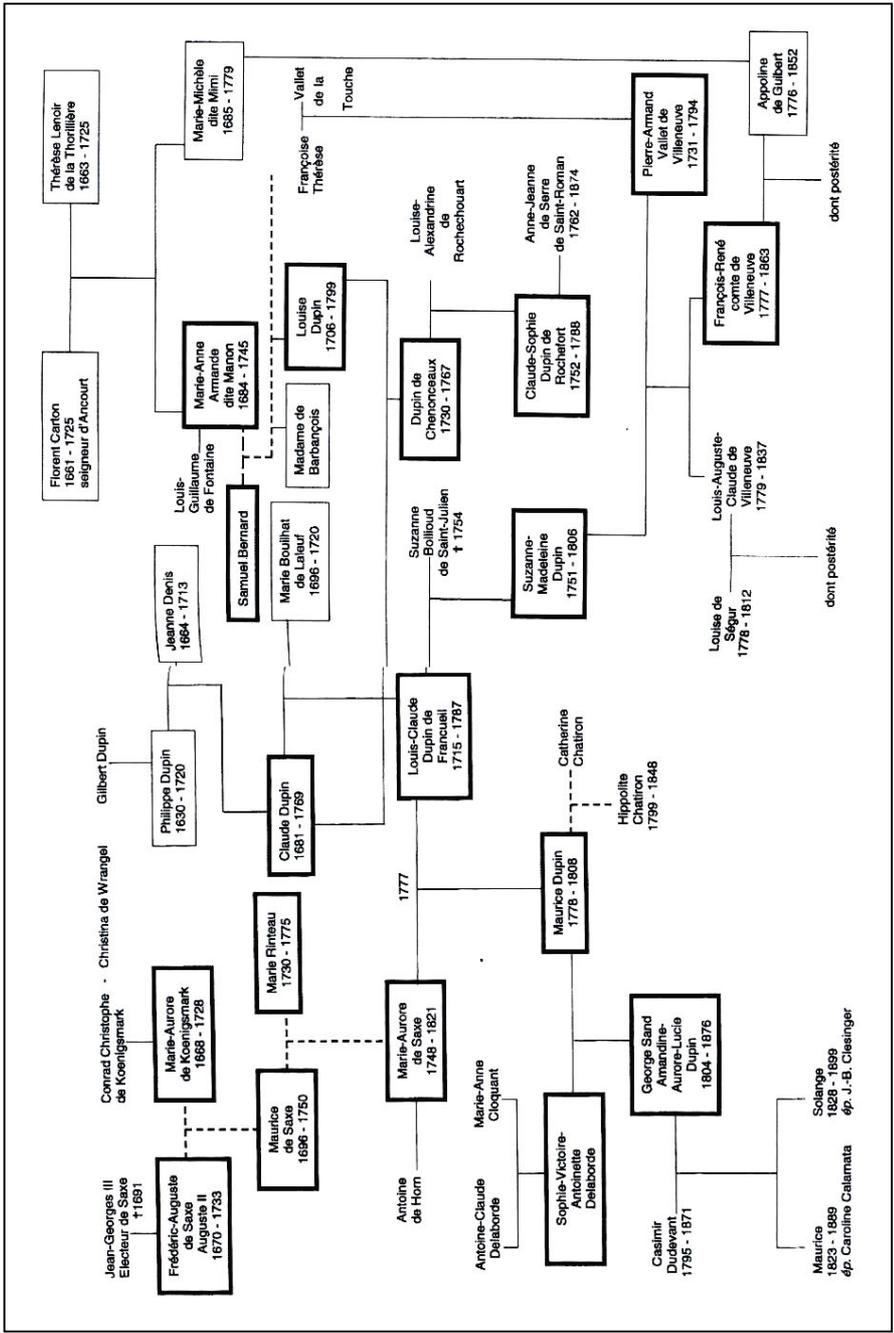


Bernard Jouve

***Les racines de George Sand,
de Chenonceau à Nohant,***

**préface de G. Buisson, Alan Sutton,
Saint-Cyr sur Loire, 2004, 292 p., XVI
planches, 23 €.**

C'EST UNE HEUREUSE IDÉE de retracer les parcours et les physionomies du lignage paternel d'Aurore Dupin. Le livre de B. Jouve expose et raconte là où *Histoire de ma vie*, s'adres-



Généalogie paternelle de George Sand
(Les racines de George Sand, pp. 10-11)

sant à un lectorat nourri de mémoires du XVIII^e siècle, se contente d'allusions. L'auteur a pris le sage parti de monographies séparées, réparties en 3 massifs : les Dupin (pp.15-99), les Saxe (pp. 103-177), les Dupin et les Saxe (pp. 181-213). Un tableau généalogique, clarifié par d'indispensables simplifications, réunit tous les ancêtres paternels d'Aurore Dupin, de son bisaïeul Claude Dupin à Aurore de Koenigsmark. En s'attachant longuement aux demeures et aux décors, B.Jouve les enracine plus sensiblement dans un XVIII^e siècle fastueux dont Sand a refusé l'héritage.

On croise, en lisant ces pages, des personnages d'origines bien diverses : bâtards royaux ou quasi-royaux, actrices ou moins qu'actrices, hommes de lettres de naissance plébéienne (Rousseau bien sûr, mais aussi Marmontel), mais surtout financiers de haut vol, cultivés et vivant dans l'éclat du luxe et des plaisirs, ne se souciant pas de naissance et fréquentant, hormis la cour, les sociétés les plus raffinées.

Pour avoir su s'attacher au richissime Samuel Bernard, l'ambitieux Claude Dupin, modeste receveur des tailles à Châteauroux, épousa en 1722 une de ses filles naturelles, Louise, et commença une carrière de fermier général, qui lui permit d'acquérir, entre autres biens, le château, autrefois royal, de Chenonceau, et l'hôtel Lambert à Paris. C'est là que régna la belle et sage Louise Dupin, une des femmes les plus remarquables de son temps. Les deux fils de Dupin prirent des noms nobles : Dupin de Francueil, né en 1715 d'un premier lit, Dupin de Chenonceau, fils de Louise né en 1730. Les liens multiples et bien divers que Rousseau noua avec la famille Dupin paraissent ici à plein : ami et complice du fils aîné, musicien comme lui, secrétaire de Claude et surtout de Louise Dupin, brièvement pré-

cepteur du cadet, se confiant plus tard à l'épouse délaissée de celui-ci...il ne quitte pas ce milieu lorsqu'il accepte en 1754 l'hospitalité de Mme d'Epinau.

C'est dans le salon de Marie Rinteau, dite de Verrières et de sa sœur Geneviève que se mêlent les différentes lignées ; la fille de Marie Rinteau, Marie-Aurore, fille du Maréchal de Saxe, naît en 1748. Maurice de Saxe était né des tumultueuses et brillantes amours d'Auguste de Saxe, futur roi de Pologne, et d'Aurore de Koenigsmark, d'une turbulente famille suédoise de grands capitaines et d'amants royaux ; la beauté et la hardiesse d'Aurore n'aboutirent cependant à faire reconnaître son fils, né en 1696 comme son demi-frère légitime, qu'en 1711 ; Maurice de Saxe ne s'occupa que de guerre et d'amour, y connut divers brillants succès, sans obtenir toutefois le rang royal convoité ; le triomphal vainqueur de Fontenoy reçut le château de Chambord et Louis XV utilisa sa position auprès des cours d'Europe : sa nièce Marie-Josèphe de Saxe épousa le Dauphin, et devint la mère des 3 derniers rois Bourbons ; elle fut la protectrice de Marie-Aurore, qu'elle fit reconnaître en 1767, qu'elle maria avec le capitaine Horn (qui n'était pas noble, comme l'écrit Sand)...

Un des liens les plus durables de Marie Rinteau fut celui noué avec d'Epinau, son amant par intermittences pendant 25 ans. C'est lui qui conduisit chez elle Dupin de Francueil, lequel avait d'abord consolé Mme d'Epinau délaissée (un fils, l'archevêque d'Arles, dont parle *Histoire de ma vie*, était né de cette liaison). Francueil fut l'amant de la sœur de Marie Rinteau, Geneviève, avant de demander la main de sa fille Marie-Aurore.

On mesure mieux, à lire B. Jouve, le grand travail de purification morale accompli par Marie-Aurore de Saxe dans la

transmission de la mémoire familiale, et poursuivi par sa petite-fille ; il donne vie et chair aux indications de G.Lubin dans son édition d'*Histoire de ma vie* et confirme son jugement : la durée des liens entre ces personnages si disparates, leur entrecroisement, dont ce bref compte-rendu ne peut donner une idée suffisante, montre qu'il s'agit bien là d'un milieu. Et le lecteur se prend à s'interroger sur la manière dont Aurore Dupin, dans sa vie, a recueilli ou répudié le legs de ce milieu. Elle a en tout cas gardé son absence de préjugés, et sa liberté. C'est assez dire que la lecture du livre de B. Jouve intéressera les amateurs de Sand, et en premier lieu les lecteurs d'*Histoire de ma vie*.

Michèle HECQUET



Bicentenaire George Sand *Hommage varois*

sous la direction de Pascal CASANOVA,
Éd. Alamo, rue Molière, 83000 Toulon,
2005, 292 p.

CETTE SOMME bienvenue est consacrée aux deux séjours que fit l'écrivaine dans la région varoise, le premier près de La Seyne, du 19 février au 29 mai 1861, pour se remettre de la grave typhoïde qui l'avait frappée à l'automne précédent, le second du 16 février au 12 mars 1868, à Golfe-Juan auprès de sa nouvelle amie Juliette Adam. Elle s'ouvre sur les vers que Charles Poncy, qui n'était

plus ouvrier, mais toujours l'ami de Sand (A. MAGALON : *G.S et son ami C. Poncy*), dédia à l'écrivain à l'occasion du dernier anniversaire qu'il put lui souhaiter, le 5 juillet 1875.

Une grande part de ces études s'emploie à préciser l'emploi du temps de l'écrivaine, à identifier les personnes rencontrées, et surtout les lieux visités, car George Sand, malgré son âge, malgré la maladie, est avide de découvertes (Maurice JEAN : *G.S. à Tamaris en 1861* ; Pascal CASANOVA : *G.S. à Dardennes* ; *G.S. et Juliette Adam en Provence et à Golfe-Juan en 1868*). Elle s'est reprise, depuis quelques années, de passion pour la botanique, et elle explore inlassablement la flore provençale (J.P. RISTERUCCI) ; un érudit local, M. GERMAIN, lui donne deux journées complètes de leçons pendant son premier séjour. En 1868, elle découvre avec ravissement le jardin botanique de M.Thuret au cap d'Antibes. Le premier séjour, le plus long, est le plus documenté : par une centaine de lettres, et l'agenda tenu par Manceau, mais aussi par les *Notes sur un voyage dans le midi de la France 15 février- 8 juin 1861* de la main de Sand (N. A. fr 13656). Il est aussi le plus fécond, puisqu'il inspire un véritable « cycle toulonnais » (M. JEAN, p.75) : outre *Tamaris* (1862) et la très romanesque *Confession d'une jeune fille* (1865), la pièce fantastique *le Drac*, jouée à Nohant en 1861, puis, remaniée par Paul Meurice, au Vaudeville, le 28 septembre 1864. Le second voyage est évoqué par plusieurs lettres descriptives publiées dans la *Revue des Deux Mondes*, et reprises dans le recueil posthume *Nouvelles Lettres d'un voyageur* (1877).

Pour le premier séjour, Sand a envoyé Maurice en éclaireur ; aidé de C. Poncy, il trouve à louer près de La Seyne une bastide écartée, les Tamarins, dans un site sauvage avec un double accès sur la mer

et sur la route ; séjour d'été rustique dont il faut compléter l'installation et le personnel ; car l'écrivaine est accompagnée de Manceau, de Maurice (qui la quittera pour Alger le 13 mai), de sa femme de chambre Marie Caillaud, du jeune Lucien Villot. Malgré son admiration pour les sites escarpés, l'éclat de la mer et du ciel, elle est déconcertée par les paysages et la violence des intempéries, elle souffre de l'estomac (elle se lie d'amitié avec le Dr. Auban qui la soigne). Son acclimatation est lente, et ce n'est pas avant le début d'avril, avec l'explosion du printemps, qu'elle accepte sans restriction ce séjour. Elle fréquente la famille de son propriétaire, M. Trucy, reçoit les Margollé et les Zurcher, anciens officiers de marine, fouriéristes, qui vivent en commun et travaillent ensemble à un livre de vulgarisation scientifique sur *Les phénomènes de la mer*. Paul Talma, également officier de marine, lui fait visiter arsenal et vaisseaux ; Sand, plus intéressée par le travail et les travailleurs que par les bâtiments, pose des questions sur le partage de la pêche entre patron et matelots. Elle visite à quatre reprises Dardennes (on regrette l'absence de carte), où différents sites, leurs sources, leurs ombrages, le château surélevé et niché dans la verdure, la séduisent bien davantage que les rochers et la végétation squelettique habituels en Provence, mais elle est indifférente, souligne M. JEAN, aux paysans et à la campagne, aux constructions nouvelles – elle n'aime pas Toulon, alors en pleine expansion –, elle prédit, en la regrettant, la multiplication des constructions le long de la côte. Plusieurs manifestations d'anticléricalisme émaillent le séjour, et surtout les *Notes*.

Trois études rendent compte des œuvres inspirées par le voyage : selon Jessica AMIC (*Tamaris, du voyage à la création littéraire*), « [p]eu de romans de Sand

sont si bien localisés » (p.130). La confrontation des *Notes* et du roman en convainc ; son analyse, bien au-delà d'une identification des lieux, montre leur valeur de moteur de l'action et de « véritable personnage ». Les souvenirs du séjour sont partout : comme Sand, l'héroïne séjourne incognito, à l'abri des regards. J. AMIC discerne des réminiscences de Talma, de Trucy et d'Auban, de Matheron le voiturier ; jusqu'à l'âne Bou Maka qui réapparaît. Mais d'autres, plus anciens, informent le roman : le séducteur La Florade ressemble fort à Musset, le caractère et le destin de la Zinovese doivent beaucoup à la Carmen de Mérimée, la métisse Nama à Eliza Anster. Pascal CASANOVA, qui recherche ce que *La Confession...* peut devoir à Dardennes, ne peut guère superposer que les châteaux fictif et réel et identifier la propriétaire, Mme Bourgarel, à Madame de Valangis : Sand s'est approprié le site au point d'en faire le lieu d'interrogations autobiographiques ; elle songea d'ailleurs à se l'approprier réellement en 1870. *Le Drac*, né d'une superstition répandue chez les gens de la mer et recueillie par Sand, retient l'attention de l'écrivaine en éveillant le souvenir de Nodier, de son climat de rêverie poétique à la fois critique et attendrie. Dominique AMANN nous convainc de la supériorité de l'œuvre de Sand sur l'adaptation de Paul Meurice, qui multiplie les personnages et appauvrit leur psychologie. Il lui découvre une postérité surprenante : l'opéra *Der Flutgeist*, à grands effets de fantastique, qui fut tiré de cette version (livret de Louis Gallet, musique des frères Hillmacher, musiciens allemands formés à Paris), créé à Karlsruhe en 1896, et repris à Paris sous l'occupation allemande.

Comparé au précédent, le séjour de 1868, plus bref, fut aussi moins heureux et moins riche. Sand semble surtout s'être

attendrie aux retrouvailles de ses amis. Elle appréciait moins la vie de mouvement et de réception de Juliette Adam à la villa Les Bruyères : la côte provençale attirait le tourisme élégant, elle risquait d'y rencontrer Solange. Mais l'émerveillement paysager est très vif au cours ce dernier voyage dans le midi, et laisse des traces littéraires.

Ce volume savant, qui complète notre connaissance de la vie et de l'œuvre, et surtout de la transposition de celle-là dans celle-ci, s'impose à la lecture des sandiens.

Michèle HECQUET



Bernard HAMON

George Sand face aux Églises,
Paris, L'Harmattan, 2005, 281 p., 25 €.

BERNARD HAMON avait consacré à *George Sand et la politique* (L'Harmattan, 2001) un premier livre où il avait nécessairement rencontré la question religieuse, « la grande, l'unique affaire du XIX^e siècle », essentielle en effet en ce temps d'avènement de la démocratie et de la laïcité. Il la prend ici à bras-le-corps, pour notre plus grand intérêt et plaisir. Il s'appuie sur sa connaissance exhaustive des écrits personnels de Sand (*Histoire de ma vie, Correspondance, Agendas*) et des romans, sans cesse croisés pour cerner les conflits, privés et publics, dont la religion fut le motif, et dégager l'évolution de la pensée de George Sand, du mysticisme de l'adolescence à la

libre pensée de la vieillesse apaisée. La religion, et plus encore « les Églises », catholique surtout, et secondairement, protestante, auxquelles l'écrivaine se heurta dans sa lutte contre l'intolérance dont elle fut si souvent la cible. Le livre de Bernard Hamon met en perspective une œuvre profondément engagée, aux prises avec les grandes interrogations de son temps. Il le fait de manière très concrète dans un récit chronologique scandé par les événements politiques ou littéraires, ceux de la vie privée, les rencontres, les publications, les controverses et les condamnations ecclésiastiques. Il met en scène les nombreux personnages de cette histoire, de Madame Marie-Alicia, la religieuse du couvent des Augustines anglaises, à Mademoiselle Leroyer de Chantepie, de l'abbé Prémord au Père Hyacinthe, de Pierre Leroux à Louis Viardot et tant d'autres, qui dessinent la foisonnante constellation sandienne. Il cite nombre de textes qui rendent présente et vibrante la sensibilité de Sand et la force de ses refus. Car c'est cela qui frappe surtout, une fois de plus : la quête obstinée de la liberté.

Deux grandes parties, séparées par la révolution de 1848, le pivot autour duquel tout bascule. I., « Mysticisme et anti-catholicisme ». II., « Spiritualisme et anti-cléricalisme ». La première partie nous rappelle l'éducation religieuse composite d'Aurore, son inclination adolescente pour le mysticisme, sa contestation précoce des hiérarchies et des dogmes rigides, ses choix intellectuels et sociaux qui lui font rechercher les progressistes, Lamennais et Pierre Leroux, auquel elle doit tant (et lui aussi) ; son attrait pour les sociétés secrètes, compagnonnage et maçonnerie, dont elle était proche sans y appartenir, et pour les « vertus de l'hérésie », qui tissent les intrigues de *Consuelo / La Comtesse* et de *Spiridion*.

Elle voit l'Histoire comme un combat entre le bien et le mal, une guerre nécessairement fondée sur le sacrifice et le sang versé (sang, un des mots-clés du vocabulaire sandien). Pour détruire, certes, ce qui reste de l'ordre ancien ; mais pour construire « *la religion de l'avenir* ». Une religion sans hiérarchie, égalitaire, dont la communion sous les deux espèces pour tous – le Calice des taborites – est le symbole. Sand se réfère constamment à l'évangile de Jean (l'épisode de la Samaritaine la fascine), qui à ses yeux ruine la religion de Pierre, le catholicisme romain. A cette époque, elle se situe à l'intérieur du christianisme de son temps, qu'elle voudrait changer.

Sand se heurte très tôt à l'autorité religieuse, sur tous les plans, moraux, intellectuels, politiques. Lamennais refuse son apologie du divorce et cesse de publier les *Lettres à Marcie*. La seconde *Lélia* (1839) est mise à l'index car « elle comporte des germes vénéneux de corruption morale », dit le censeur. Elle entre en conflit avec *L'Atelier*, le journal ouvrier chrétien de Buchez et d'Anthime Corbon, auxquels elle reproche de vouloir « *replâtrer le christianisme* ». Or,

« *la doctrine catholique est une lettre morte, qui s'est placée comme un frein politique au-dessus des trônes et des peuples* ».

La question romaine la détache complètement du catholicisme, devenu obstacle majeur à l'unité italienne. Elle exhorte le Pape à renoncer au pouvoir temporel au nom même du christianisme :

« *Il y a bien longtemps que le chef de l'église est mort ou avili sur le siège pontifical* ».

Il peut renaître en devenant un pur pouvoir spirituel. Or la Seconde République, en 1849, envoie le général Oudinot

contre Garibaldi, son héros. « *Rome me rend malade* », écrit Sand. Ce n'est pas fini. Un voyage « *dans le royaume de Satan* » accroît son hostilité.

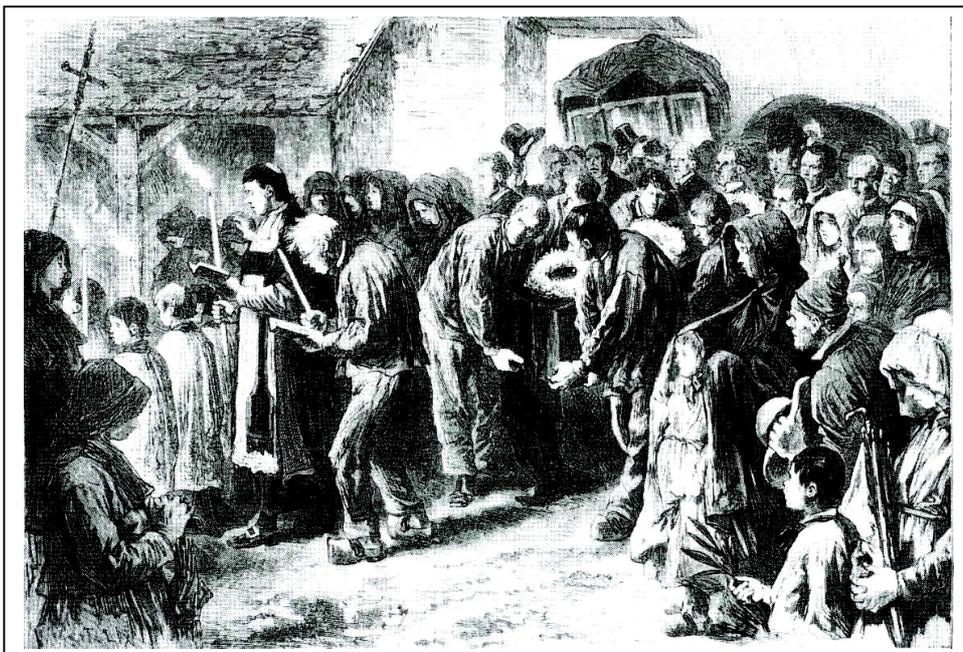
« *Il faut éreinter Rome, ce que l'on en voit, ce que l'on y cultive, la saleté, la paresse, l'infamie* »,

écrit-elle à son ami Luigi Calamatta. On pense parfois au Zola des *Trois Villes*.

La seconde partie de l'ouvrage – la plus neuve – analyse la montée d'un anticléricalisme militant que la politique contradictoire du Second Empire alimente constamment. Autour de deux axes : la question romaine et la science.

Les romans anticléricaux se succèdent : *La Daniella*, sombre peinture de la campagne et des mœurs romaines ; *Le Marquis de Villemer*, à l'occasion satire des béates du Velay ; surtout *Mademoiselle La Quintinie*, « roman d'un prêtre », l'intrigant jésuite Moréali, sombre histoire d'amours, de confessions, de damnations où l'église et la libre pensée se disputent l'âme des femmes, de la manière que Michelet redoutait. Ce roman, que certains estimaient plus perturbateur que la *Vie de Jésus*, valut à George Sand la mise à l'index, en 1863, de la totalité de son œuvre : loi ecclésiastique qui ne sera abolie qu'en 1966 et que certains collègues religieux continueront à appliquer en interdisant la lecture de Sand à leurs élèves !

Chemin faisant, George Sand était devenue libre penseuse et Bernard Hamon analyse son cheminement avec rigueur et nuances. Elle était de plus en plus attirée par une démarche scientifique dans tous les domaines : géologie, botanique, qu'elle pratiquait avec ferveur. Les *Nouvelles lettres d'un voyageur* commencent par un « *À propos de la botanique* », où elle proteste contre ce « *prétendu*



L'enterrement de George Sand à l'église de Nohant (dessin de Vix, *Le Monde illustré*)
 “Les amis qui se rendirent aux obsèques furent mis devant le fait accompli...” (p. 269)

esprit saint qui veut se passer des lumières de la raison et de l'expérience ». Elle s'implique

dans le débat entre matérialistes et spiritualistes, thème majeur de *Monsieur Sylvestre* (1865), qui défend avec flamme le droit à l'athéisme. Elle n'en fait cependant pas profession, spiritualiste incertaine, humaniste assurée, tolérante vis-à-vis des choix individuels, y compris ceux de sa fille Solange, irritée pourtant par les diatribes antimodernistes, la croyance à l'Enfer qui ronge Mlle de Chantepie, le célibat des prêtres, la bigoterie, la superstition.

Elle défend le libre examen, la liberté de penser et de dire, la priorité de la recherche sur le dogme et le préjugé, la croyance au progrès. Elle assiste aux enterrements civils de ses amis : Louis Maillard, Sainte-Beuve, déplorant que l'obscurantisme de la mère de Manceau,

son compagnon de quinze ans, ait poussé celle-ci à refuser de voir la dépouille d'un fils disparu sans confession !

Comme elle n'avait laissé aucune instruction, elle-même fut enterrée religieusement à Nohant, en juin 1876, en raison de l'insistance revancharde de Solange et de la faiblesse de Maurice. Le message de Hugo sauva (presque) tout. Bernard Hamon donne de ces événements dramatiques un récit informé qui rejoint le témoignage de Flaubert, ulcéré par cette palinodie qui ressemblait si peu à sa « chère Maître », dont les options ne font aucun doute et n'autorisent aucune récupération. L'auteur le rappelle fermement, critiquant certaines interprétations récentes, qu'il estime, preuves en mains, tendancieuses.

Contribution de premier ordre à la connaissance de l'itinéraire intellectuel de George Sand, le livre de Bernard Hamon

appelle d'autres études sur la sensibilité religieuse, les représentations, la genèse des idées, le langage, le vocabulaire. Le religieux dans l'écriture. L'écriture du religieux.

Il confirme, s'il en était besoin, l'éminente qualité de l'auteur dans le champ des études sandiennes.

Michelle PERROT.



LE SIÈCLE DE GEORGE SAND

Vicomte DE LOVENJOUL,
Michel LÉVY,

Correspondance
(1865-1875),

éd. Catherine GAVIGLIO-FAIVRE
D'ARCIER,

Paris, Honoré Champion,
« Bibliothèque des Correspondances,
Mémoires et Journaux », 2005, 376 p.

Cette CORRESPONDANCE évoque deux figures marquantes et passionnées (voire deux institutions) de la vie littéraire et éditoriale du XIX^e siècle. Avec son introduction et ses annotations, fruit de recherches sérieuses, c'est une mine d'informations sur l'activité des éditeurs, comme sur les premiers efforts dans la publication des oeuvres complètes (beaucoup plus difficile à réaliser que de nos jours) de grands auteurs comme Balzac, Nerval, Gautier ou Sand.

George Sand présente Michel Lévy¹, comme « une de ces âmes ardentes au travail et douées du génie des affaires », un puissant instrument de civilisation ; elle insiste sur l'importance du « format Michel Lévy », « les livres à bon marché mis à la portée des masses ». Quant à Lovenjoul, à l'origine du grand projet des *Oeuvres complètes* chez Lévy, malheureusement avorté après la mort de l'éditeur, et qui en a préparé l'édition en répertoriant et classant l'ensemble des textes², elle ne l'apprécie pas moins : elle a voulu lui dédier *Indiana*, « comme un remerciement cordial » pour cette édition « générale et complète ». Elle voit en lui un « grand bibliophile »³ qui « connaît [son] oeuvre mieux qu'[elle] »⁴ et l'appelle son « insupportable bibliophile »⁵. Il a toute sa sympathie, vu le prodigieux savoir de ce collectionneur d'autographes, de journaux, d'éditions originales – légués en grande partie à la France (1500 manuscrits, 40000 volumes imprimés, 900 titres de périodiques, consultable à la Bibliothèque de l'Institut). La collection représente aujourd'hui une véritable archive du XIX^e siècle.

Cette correspondance permet de reconstituer les étapes d'une amitié sincère et avantageuse des deux côtés. Pour Michel Lévy, la collection, le savoir du vicomte dans les recherches bibliographiques étaient indispensables, voire irremplaçables dans son travail d'éditeur. Lovenjoul, lui, a vu en Lévy celui qui l'avait « inventé », qui « avait donné un but utile » à sa vie. Le lecteur d'aujourd'hui peut assister ainsi à une heureuse rencontre de l'idéal et de l'utile, si souvent mis en opposition. Sans la collaboration à l'édition des *Oeuvres* de Balzac – qui était pour Lovenjoul une école de formation – il ne serait probablement jamais devenu le plus grand balzacien du XIX^e

siècle. ; et Lévy, sans Lovenjoul, « sa providence bibliographique »⁶, n'aurait jamais pu publier les *Oeuvres* de Balzac ou de Nerval aussi complètes qu'il était possible à l'époque⁷. L'extrême souci du vicomte de tout répertorier, de publier tout fragment pour saisir *la genèse du texte*, témoigne, comme le note à juste titre l'éditrice, de son *intuition novatrice*. Attentif même à la disposition typographique des textes, ses conseils ont plusieurs fois servi Lévy (ou Noël Parfait, son secrétaire particulier) : il a revu et corrigé les épreuves, rétabli des significations grâce à sa connaissance de Balzac.

La correspondance fait part des « premières amours » de Lovenjoul : à côté de Gautier, sa grande passion, c'est George Sand⁸. C'est à lui qu'on doit une *Étude bibliographique*⁹, qui reste de nos jours encore indispensable.

Les événements extérieurs au métier sont rarement évoqués, sauf pendant la guerre de 1870 et la Commune : la débâcle, les souffrances des Parisiens, les *dévastations partout en France* remplissent d'angoisse les deux hommes, qui attendent le retour à l'ordre, avec l'espoir de voir disparaître les « hordes de bandits de toutes nations », ces « maudits pillards »¹⁰. Mais, là encore, ce sont les difficultés qui menacent leurs entreprises qui les préoccupent : comment mettre en sécurité les papiers de Lévy, manque de bras dans l'imprimerie, interruption des communications postales...

On n'a qu'à saluer cette édition¹¹ qui rend hommage au grand éditeur et au bibliophile, devenu plus qu'un bibliographe, plus qu'un simple érudit, plus qu'un amateur de la littérature romantique : un vrai gardien du patrimoine littéraire de son temps.

Cette mission de Lovenjoul connaîtra-t-elle des continuateurs ? C'est une grande question.

Anna SZABÒ

-
1. *L'Univers illustré*, 15 mai 1875 ; *Dernières pages*, Calmann-Lévy, 1877.
 2. Voir aussi la correspondance Sand-Lovenjoul à partir de juin 1875 (Corr., Lubin, t. XXIV).
 3. *Corr.*, t. XXIV, L. 17296.
 4. *Ibid.*, L. 17246.
 5. *Ibid.*, L. 17536, 19 sept. 1875.
 6. Cité dans l'Introd., p.34.
 7. Lovenjoul a aussi collaboré à l'édition des *Oeuvres* des deux Dumas, Mérimée, Berlioz, Sainte-Beuve, A. Karr, Soulié entre autres.
 8. Il aurait voulu éditer lui-même certaines oeuvres, comme *Procope le Grand* et *Jean Ziska*.
 9. 1884 ; version corrigée et augmentée, avec une note de Georges Vicaire, Henri Leclerc, 1914.
 10. Lettre de M. Lévy à Lovenjoul, 28 avril 1871.
 11. Une seule remarque : certaines notes, même dans une édition critique, semblent superflues, comme celle relative au retour des cendres de Napoléon (189, n. 1).



Benita Eisler :

Les Funérailles de Chopin

Éditions "Autrement", 2004,
246 p., 23 x 15 cm., 19 €.

IL CACHAIT BIEN son jeu, Frédéric Chopin, « homme d'une distinction rare, le plus vrai artiste que j'aie rencontré, de ceux en petit nombre qu'on peut admirer et estimer » d'après Eugène Delacroix ! Mais Benita Eisler lève l'imposture et nous apprend que c'était un

pauvre type, mesquin, ridiculement snob, inculte, bigot, caractériel.

Le génial Chopin était vilain et si petit ! 1,50 m. (en réalité 1,70 m.). Né d'une femme de ménage et d'un pauvre professeur honteux de son accent paysan français, ce fils indigne a laissé ses parents dans la misère. Malade insupportable et ami tyrannique, il a réduit Fontana en esclavage et n'a été qu'un patriote de salon. Et il a orchestré ses obsèques en véritable expert en "relations publiques" !

Quelques extraits, tout en finesse, vous éclaireront sur le talent subtil de Benita Eisler :

« *Les progrès musicaux de Chopin, quant à eux, se faisaient attendre ...* » (p. 54).

« *Alors qu'elle [Sand] se tracassait pour l'innocence angélique de Chopin sur cette terre, l'ange vilipendait ses éditeurs [...] comme un hystérique.* » (p. 79).

« *La Polonaise en fa dièse mineur opus 44. Vaste, expansive, c'est un boa qui aurait absorbé des morceaux de valse et de mazurka et qui grossirait à vue d'œil.* » (p. 111).

« *Delacroix fut-il inspiré par la similitude entre le génie de son poète préféré [Dante] et celui du musicien [Chopin] dont il "exaltait" la musique, ou par celle de leurs nez crochus ?* » (p. 132).

« *Sa quête [Chopin] de perfection artistique, vouée à l'échec, pouvait trouver sa consolation dans la quête de la botte parfaite.* » (p. 156).

« *L'enthousiasme de Chopin n'avait pas été feint. Il n'avait rien compris.* » (à propos de *Lucrezia Floriani*) (*ibid.*)

Ce florilège donne une idée des affirmations gratuites, des témoignages manipulés dont sont jalonnées ces "Funérailles" ! Le lecteur est en droit de se demander quelle obscure motivation a pu

conduire l'auteur à cet acharnement indécrot dans l'amoncellement des ragots, cautionné (hélas) par les Éditions "Autrement".

Françoise MOREL



Chiyo SAKAMOTO

Marie d'Agoult

Shumpusha, Japon, 2005

L'AUTEUR suit chronologiquement la vie de Marie d'Agoult de sa naissance à sa mort, y cite plusieurs lettres importantes, ses mémoires, et y présente et analyse ses ouvrages. Ce livre se divise en deux parties, la première se focalisant sur sa célèbre liaison avec Franz Liszt, la deuxième consacrée principalement à son activité, sous le pseudonyme de Daniel Stern, pendant et après la révolution de février 1848.

Un premier livre, traitant du même sujet, *Daniel ou le visage secret d'une comtesse romantique, Marie d'Agoult*, de Dominique DESANTI, avait bien été traduit en japonais en 1991, mais l'ouvrage de notre amie Chiyo SAKAMOTO est le premier à être rédigé en japonais.



Marie-Paule RAMBEAU

***Chopin,
l'enchanteur autoritaire***

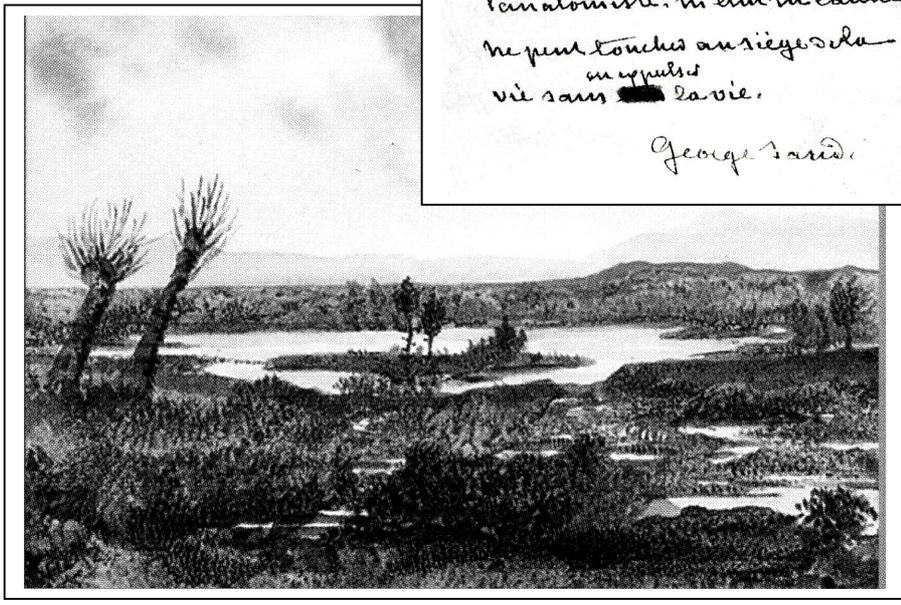
**Éd. l'Harmattan, 2005, 966 p.,
15,5 x 23,5 cm., 68 €.**

Thierry BODIN rendra compte de cet important ouvrage dans notre prochain numéro

131

Tamaris, mai 1861.
à Rollinat.
Journal. Depuis que je me porte
mieux et que mes forces reviennent
je vois un pays admirable, et je
reconnais l'heureuse faculté ~~de~~
de le voir plus beau encore après
l'avoir ^{regardé}. Voilà mon fils parti
pour l'Afrique, manœuvre en tout
entière à son travail de gravures.
Je vis ^{depuis ces derniers jours} à peu près seul, faisant ma
tâche d'écrivain à la maison, et
de la botanique dans mes pro-
menades de six ou huit heures...
... le redoublet du métaphysicien
n'est pas plus sûr que celui de
l'anatomiste: ni l'un ni l'autre
ne peut toucher au siège de la
vie sans ^{ou repulsé} ~~la~~ vie.

George Sand.



George SAND : 1^{ère} page du manuscrit (Tamaris, mai 1861, à Rollinat) - Dendrite (La Mare au diable) - Coll. Alain Nohant et jaquette du disque des éditions Cassiopée.

MANIFESTATIONS CULTURELLES

THÉÂTRE

Trois rêves de Tamaris.

IL S'AGIT d'un spectacle musical et littéraire avec marionnettes et parties dansées, doublé d'un disque où la voix de la conteuse est seule à suggérer l'alternance entre veille et songe¹. Créé dans la Bergerie de Nohant, avec les éclairages appropriés, lors des fêtes du Bicentenaire, le spectacle fut présenté en version "salon" à la Fondation Dosne-Thiers à Paris.

Ce double événement n'aurait peut-être pas eu lieu si un jeune collectionneur opportunément surnommé Alain NOHANT n'avait, vers la fin des années 1950, acquis auprès d'Aurore Sand par l'intermédiaire du libraire Marc Lollivé un texte constituant l'autographe du feuillet de Sand intitulé *A Rollinat. Journal*². Publié d'abord par *Le Temps*, le 14 décembre 1871, puis édité par Michel Lévy en 1873 avec 21 autres feuillets sous le titre *d'Impressions et souvenirs*, il a été réédité avec 13 de ces textes par les Éditions Des femmes³.

L'autographe se présente sous forme d'un carnet de mêmes dimensions que celui de 1861 (Voyage dit du Midi) conservé au Département des Manuscrits de la B.N.F., N.A.Fr., 13 656. Hormis une ponctuation simplifiée, la persistance d'archaïsmes orthographiques, la trace de menues ratures, quatre différences distinguent le texte lu à partir du manuscrit de

celui de l'imprimé. Au bas de la p. 197 de l'édition Sourian – comme, d'ailleurs, dans l'édition Lévy de 1873 –, il est question d'« *une troisième [âme] pour communiquer avec l'esprit divin* ». Or, c'est *communier* qui se lit au manuscrit.

A la fin du même paragraphe on lit au manuscrit : « *Ni l'un ni l'autre ne peut toucher au siège de la vie sans en expulser la vie* ». Le *en* a disparu dans l'édition (p. 198). A la p. 189 de l'édition (3e ligne à partir du début du texte) on trouve : « *l'heureuse faculté de [...] voir* » là où les auteurs du disque-spectacle ont lu (semble-t-il à tort) « *l'immense faculté* ». Au bas de la p. 193 (dernière ligne) il est imprimé : « *la plaine se reposera* » (« *la prairie* » au manuscrit).

Si ces *Trois rêves* ont pu se matérialiser sur scène en 2004 et poursuivre leur carrière à travers le disque, c'est qu'une actrice et un metteur en scène se sont passionnés pour le projet et ont pris une part notable à sa réalisation. Il s'agit de Valérie JEANNET et d'Antoine CAMPO.

La première a débuté dans le rôle-titre de Gloria du cinéaste Cl. Autant-Lara. Elle a collaboré avec Gérard Mordillat, Benoît Jacquot, J.-Cl. Biette. Elle a été l'héroïne de *L'Odyssée du capitaine Blood* réalisé en Russie par Andrei Prachenko. Au théâtre, elle interprète aussi bien les grands classiques (Électre, Antigone) que des créations contemporaines. Elle a rejoint l'équipe de *La Cantatrice chauve* de Ionesco au théâtre de la Huchette. Elle apparaît à la télévision, notamment dans *L'instit.* et enregistre des dramatiques sur France-Culture.

Quant au metteur en scène Antoine Campo, il dirige une école d'acteurs dans son Atelier du Marais et vient de mettre au point deux mises en scène différentes des *Bonnes* de Genêt. Ayant une prédilec-

tion pour l'opéra, il a monté des oeuvres lyriques ou musicales (dont *Histoire du soldat* de Stravinski).

Ce qui l'a intéressé dans la mise en scène des *Trois rêves*, c'est la fusion possible d'un texte habité par l'onirisme et d'une musique forcément romantique. Liszt a été choisi pour "encadrer" plusieurs *Études* de Chopin, le tout étant interprété au piano par Vladimir Soultanov, prix Tchaïkovski⁴. C'est ainsi que le rêve de "fin du monde" est accompagné d'une étude opus 25 n° 10 de Chopin. Un moment plus tard l'évocation des "trois âmes" est liée à l'interprétation du *Chant du berceau* de Liszt (il s'agit, cette fois, d'une "première" mondiale). Mais en dehors des grands moments musicaux admirablement choisis, il a semblé nécessaire de restituer la "chair" du rêve à la fois par les variations de ton et par le mouvement. La forme dialoguée des rêves rapportés a donné l'idée au metteur en scène, lui-même amateur des marionnettes de Nohant, d'en faire exécuter deux (spécialement créées par Jean-Michel GUINAND) à l'effigie de Sand et de Delacroix, héros du second rêve, celui de "la prairie qui roule". Manière de théâtraliser le conte, de le rendre vivant, grâce aux voix amicalement batailleuses des sujets "agissant" leur rêve. Bercées par la musique de Chopin et maniées par Valérie Jeannet (elle-même longuement exercée à la danse) les marionnettes vont s'agitant au rythme ronronnant de la prairie "qui roule". Le spectacle finit en tourbillon, l'actrice brandissant à bout de bras la marionnette Sand sur l'air endiablé de la *Sixième Rhapsodie hongroise* de Liszt.

En ce qui concerne le disque des *Trois rêves*, il appartient à la seule voix de l'actrice de faire jaillir les dialogues du conte. Il lui a été d'autant plus nécessaire

de posséder à fond un texte difficile, parce que tout intérieur.

L'actrice interprète en outre avec une fantaisie malicieuse, toujours pour les éditions Cassiopée, les douze *Légendes rustiques* ainsi que deux *Contes d'une grand-mère* (*La Reine Coax* et *Le Nuage rose*).

Aline ALQUIER

1. Disque gravé par la maison Cassiopée, coll. "Beaux textes et musique".
2. Outre cet autographe, la collection d'Alain Nohant comprend une belle dendrite inédite de George Sand, reproduite sur la jaquette du disque des *Trois rêves*, l'autographe de *Lubins et lupins*, douzième des *Légendes rustiques* et quelques lettres inédites de la romancière.
3. Voir compte rendu p. 88. Le feuilletton *A Rollinat. Journal* porte le n° X, pp. 162-178 dans l'édition Michel Lévy de 1873, et le n° VIII, pp. 189-202 dans l'édition d'Éve Sourian, à laquelle nous nous référerons.
4. Pianiste russe fixé en France, il a notamment enregistré pour Cassiopée les 27 *Études* de Chopin.



EXPOSITION

Agricol Perdiguier à Limoges

2005 ÉTAIT L'ANNÉE du bicentenaire de la naissance d'Agricol Perdiguier. Du 28 mai au 31 août la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment a tenu à célébrer ce compagnon

menuisier ami de George Sand, par une exposition à la Cité des Métiers et des Arts de Limoges.

Ce projet faisait suite à une autre exposition, celle que Cécile ATTALIN avait consacrée à ce compagnon du Tour de France, dans le cadre de l'Année George Sand, mais se voulait d'une autre envergure. Il s'agissait de sensibiliser un public provincial à l'œuvre intellectuelle, politique et morale de celui qui permit à George Sand d'écrire son roman sur le compagnonnage.

Le commissaire de l'exposition était Bruno BARJOU, ébéniste, formateur à l'AFPA et responsable de la société des menuisiers et serruriers du Devoir de Liberté de Limoges. Il a travaillé en collaboration avec Laurent CARITEY, compagnon charpentier et président de la Cité des Métiers et des Arts qui accueillait l'exposition dans ses superbes locaux.

La scénographie voulue par Bruno et Laurent se divisait en cinq modules :

- 1) la biographie de Perdiguier, sa famille, son Tour de France et ses chefs-d'œuvre d'artisan.
- 2) son œuvre de publiciste.
- 3) sa vie politique
- 4) ses relations avec l'ensemble des sociétés maçonniques
- 5) ses relations avec George Sand.

C'est pour réaliser ce cinquième module que Bruno et Laurent avaient laissé carte blanche à Martine Watrelot qui a fait un remarquable travail. Elle avait conçu une animation qui reposait sur trois composants :

- une présentation par CD rom du contexte historique et littéraire, relayée par des panneaux explicatifs
- une projection bihebdomadaire de films prêtés par les archives de

l'INA : *La Ville Noire* et une émission de Pierre Dumayet de la série « Lire c'est vivre » consacrée au *Compagnon du Tour de France*

- des vitrines contenant des objets personnels de Sand.

« Mon objectif était de mettre l'accent sur l'engagement politique de l'écrivain et sur son attachement aux travaux manuels ; je voulais la rendre présente et attachante » déclare Martine WATRELOT. Mission réussie. D'ailleurs cette partie-là de l'exposition devrait faire l'objet d'une publication demandée par les Monuments Historiques.

Beaucoup de documents avaient été confiés gracieusement, tant par les conservateurs de la Bibliothèque de la Ville de Paris : Roger Jouan, Luc Passion et Jean Dérens, que par David Marchesseau, conservateur au Musée de la Vie Romantique, ou encore par Georges Buisson, administrateur du Domaine de Nohant. C'est ainsi que se trouvait rassemblée une partie des documents ayant servi pour l'exposition organisée avec Martine Reid en 2004 à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris : portraits de la famille Sand, clichés de lettres autographes adressées par Sand à Louis Blanc, Lamennais, Louis Napoléon Bonaparte enfermé au fort de Ham, ou encore à son fils Maurice lors de la révolution de 1848, la carte du Berry par Cassini, un dictionnaire des mots berichons, les plans du théâtre de Nohant.... Tous ces documents permettaient au visiteur d'embrasser les multiples facettes de cette exceptionnelle personnalité.

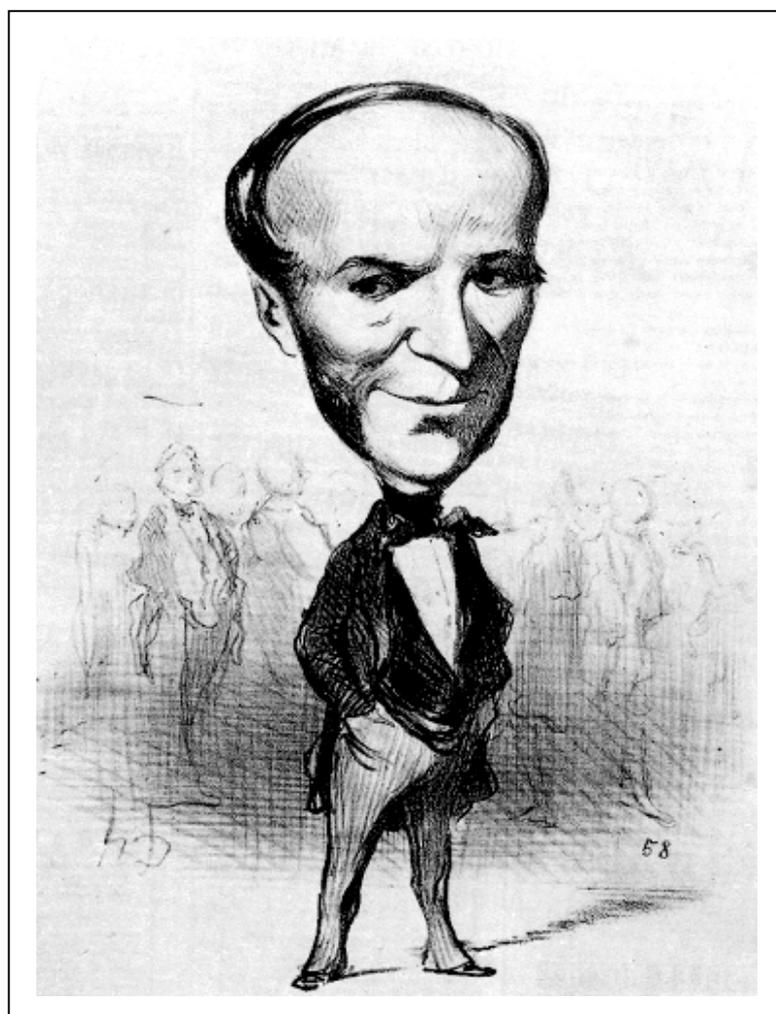
Enfin pour rendre hommage à George Sand, de jeunes compagnons avaient décidé, sous la conduite de Bruno BARJOU, de faire une copie du guéridon à crémailière et en marqueterie qui se trouve à Nohant dans la chambre du rez-de-chaus-

sée. Bruno BARJOU devrait d'ailleurs détailler les belles découvertes qu'il a faites au sujet de ce meuble, dans un prochain article.

Pratiquement 4000 personnes ont pu visiter cette exposition qui fut réellement

une réussite. Bravo et merci à tous ceux qui y ont œuvré avec talent et passion, et particulièrement à Martine WATRELOT.

Danielle BAHIAOUI



Portrait-charge d'*Agricola Perdiguer* (cl. Archives)

VIE DE L'ASSOCIATION

Un trentenaire et ses antécédents

AVANT de laisser Martine Beau-fils évoquer sa rencontre avec la dernière descendante de George Sand, prélude à la création de notre association, rappelons ce qui, de riche collection en publication savante, a contribué à constituer le sandisme.

Après la disparition de la romancière, ses descendants immédiats subissent le choc de la découverte des écrits les plus personnels, ceux auxquels ils ne semblent pas avoir eu accès jusqu'alors. Une énorme tâche de rassemblement et de tri s'impose à eux tandis que les assaillent de nombreux cas de conscience. Par chance l'érudit belge Spoelberch de Lovenjoul avait commencé dès 1870 à collectionner des oeuvres de Sand (qu'il avait brièvement connue) et des études à son sujet. Il devient le premier grand acquéreur des manuscrits qui seront la base du futur Fonds Lovenjoul, désormais à l'Institut de France. Il conseille Maurice et Lina Sand engagés dans la publication, par l'éditeur Calmann-Lévy, de 1882 à 1884, des six premiers volumes de la *Correspondance* de George Sand : 967 lettres, un prodige de rapidité pour l'époque, malgré les mauvaises lectures, les datations contestables et la volonté de censure dont ces textes pâtissent.

Parallèlement, des revues, des journaux, puis des recueils abritent nombre de correspondances particulières. Georges Lubin estime dans l'introduction au T. I de "sa" *Correspondance* de Sand (celle

qui confère au personnage-auteur une envergure longtemps minorée) que la bibliographie complète de ces parutions épistolaires, évaluée sur 70 ans, aurait occupé à elle seule 50 pages du tome : c'est dire l'importance prise dans l'après-Sand par la correspondance.

Après la disparition de Lina Sand (1901) et celle de Lovenjoul (1907) il ne reste, pour veiller sur le sort des manuscrits et autographes de la romancière tout en gérant le domaine de Nohant et ses précieux souvenirs, que la dernière petite-fille, Aurore Sand, mariée au peintre Frédéric Lauth.

Le couple mène une vie parisienne et mondaine. Aurore n'en contribue pas moins à animer les trois commémorations sandiennes qui jalonnent la première moitié du XX^e siècle.

Celle de 1904 est marquée par une forte influence féministe. C'est l'année où Félix Décori édite la très attendue *Correspondance de Sand et d'Alfred de Musset*. Le 1^{er} quart du siècle voit paraître, de 1899 à 1926, les 4 volumes de la biographie de Mme Karénine, fruit, notamment, d'une enquête en Berry où cet auteur russe avait rencontré plusieurs témoins de la vie de Sand.

Arrêtons-nous en 1926, année du Cinquantenaire de la mort de l'écrivain, qui vit la création par Aurore Sand d'une première *Société des Amis de George Sand*, parrainée par des célébrités des lettres, du féminisme et de la politique.

Au début mai de cette année-là se concrétise le don par la descendante au Musée Carnavalet des souvenirs familiaux de l'écrivain (aujourd'hui au Musée de la vie romantique). La presse parisienne et berrichonne consacre à l'événement force colonnes dévolues à la partie autobiographique de l'œuvre, encore largement inédite (si l'on excepte ses Mémoires, chichement réédités d'ailleurs).

Aurore Sand vient de publier dans *la Revue des Deux Mondes* le *Roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze* presque totalement inconnu des lecteurs de ce 1^{er} quart de siècle. L'académicien René Doumic salue cette publication dans *Le Gaulois* du 7 août 1926, y découvrant, affirme-t-il, la naissance du "génie spontané" de la jeune baronne Dudevant. Elle n'avait que 21 ans, note-t-il, « et déjà George Sand est tout entière dans ces pages. Même éloquence, même passion, même poésie, même sentiment de la nature, même richesse verbale ».

Parmi les textes qui deviendront fameux mais sont soit méconnus, soit très fragmentairement connus, rappelons la première édition, par la descendante en 1926, du texte intégral du *Journal intime* (La copie du manuscrit original – détruit – avait été faite par Mme Jaubert et acquise par Lovenjoul en 1889).

À l'approche du Cent-cinquantième de l'auteur, les études sandiennes s'approfondissent. Parmi les grands événements: le don – suivi d'une vente plus importante encore – par Aurore Sand à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, de 1952 à 1955, de manuscrits de romans, de canevas de théâtre, de lettres autographes ou de précieuses copies de lettres manquantes, de brochures, d'écrits politiques. Ce transfert est à l'origine d'un des plus riches fonds sandiens (600 volumes). Fonds avec lequel la très riche exposition organisée en 2004 par cette grande Bibliothèque a familiarisé le public.

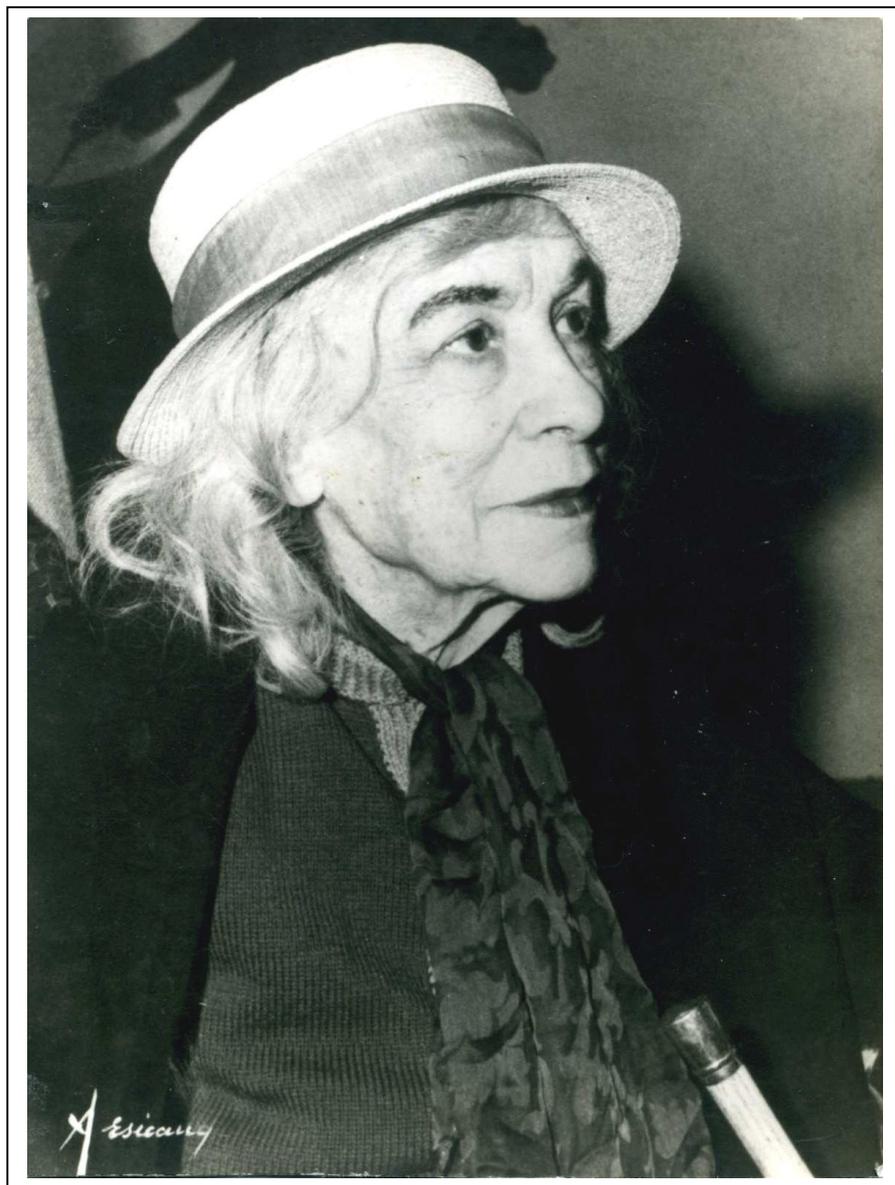
Toujours à l'occasion du Cent-cinquantième, la Bibliothèque Nationale expose pour la première fois ses manuscrits de Sand et ses premières éditions, acquis, pour l'essentiel, à la suite d'achats à Aurore Sand entre 1951 et 1953, de 12 volumes de romans, de 26 volumes

d'agendas et d'autant de carnets, notes, ébauches.

Avant même la mise en place des grands fonds sandiens, les travaux d'érudition sont multipliés. Entre 1930 et 1950 l'aspect social de la réflexion de l'auteur, son apport au romantisme socialiste sont explorés à neuf alors que les académiciens du 1^{er} quart de siècle avaient ignoré ce secteur. Le quart de siècle suivant va voir surgir des recherches à la fois plus précises et plus globales. À partir des années 50, les Classiques Garnier offrent les premières éditions critiques des romans les plus en vogue. Leur parfaite érudition en fait toujours des modèles.

Les premières thèses émergent: celle de Madeleine L'Hopital, *La notion d'artiste chez George Sand*, Boivin, 1946, celle de Th. Marix-Spire, *Les romantiques et la musique. Le cas G. Sand*, Nouvelles éditions latines, toujours rééditée. Tandis que Georges Lubin prépare l'édition chez Garnier de ce qui deviendra la monumentale *Correspondance de George Sand*, André Maurois ajoute *Lélia ou la vie de George Sand*, Hachette, 1952, à ses fameuses biographies; tout comme Mme Karénine en son temps, il apporte des inédits.

Ce que mettent en valeur les travaux, basés sur la consultation des originaux, et de plus en plus finement ciblés, souvent interdisciplinaires, c'est non seulement la diversité des facettes littéraires de l'auteur mais aussi l'éventail de ses curiosités intellectuelles, ses talents de précurseur. Sand avait été la seule grande feuilletonniste de son siècle, attirant un vaste public. Sa recherche inépuisable d'interlocuteurs et sa notoriété lui avaient valu de correspondre avec d'éminents libéraux de l'Europe et des États-Unis: nombre de ces pays n'avaient-ils pas traduit ses premières oeuvres, les plus "militantes",



Une des dernières photographies d'*Aurore Lauth-Sand*
Studio Arsicaud, Tours, 1961. – Coll. M. Beaufile

les plus originales au fur et à mesure des parutions ?

Le renouveau sandien qui se manifeste aux approches du Cent-cinquantième contribue en bonne part à restituer au personnage et à l'auteur une envergure supranationale. Une des pionnières dans la mise en valeur, avec nombreux documents à l'appui, des liens de Sand et de l'Italie fut Annarosa Poli (*L'Italie dans la vie et dans l'oeuvre de George Sand*, A. Colin, 1960, et *George Sand vue par les Italiens : essai de biographie critique*, Sansoni-Didier, 1965). De leur côté, des universitaires américains, évoluant dans le sillage de Henry James, et aussi inspirés par un néo-féminisme combatif, s'emploient à donner un écho, très vite amplifié, aux recherches européennes.

Tel peut être évoqué à très grands traits l'état des travaux sandiens vers 1960.

Aline ALQUIER



Les souvenirs de la fondatrice de notre association

*J'avais promis à la descendante
de « faire quelque chose pour
Elle »*

J'AVAIS 16 ANS quand je découvris les mémoires de George Sand chez un bouquiniste. Ce fut le début d'une longue histoire. La lecture de la biographie d'André Maurois m'orienta vers ses romans puis sa correspondance. C'est alors que je remarquai – notamment dans ses lettres à Flaubert – nombre de références à « mon Aurore », la petite-

filles préférée. Aller à Nohant retrouver les traces de cet enracinement familial et littéraire devint pour moi un impérieux besoin.

En août 1954, du Poitou où je passe mes vacances, je m'achemine vers le Berry. Émotion en pénétrant dans le vestibule de la grande demeure face au portrait d'Aurore Sand par Vincent Santaolaria. Non moins grande surprise d'apprendre que la descendante réside – comme chaque été – dans une partie de la maison. C'est elle qui, dans la salle à manger, a reconstitué le couvert avec la vaisselle d'époque et placé sur la table des cartons aux noms de prestigieux convives. Grâce à ce rappel des temps glorieux et à la présence dans les vases de fleurs fraîchement coupées le passé redevient vivant. Déception pourtant : Aurore Sand, âgée de 88 ans, lasse de son omniprésence aux fêtes du Cent-cinquantième ne peut accueillir les visiteurs. A peine entrevoit-on une silhouette menue esquissant, avant de s'éclipser, une révérence à l'adresse du public.

Dès mon retour à Paris, je tente d'obtenir d'elle « un petit mot au verso » d'une photo de la romancière. La réponse, presque immédiate, marque le début d'un copieux échange de lettres. En remerciement pour ma ferveur sandiste, l'« aïeule vénérée », promet d'emblée ma correspondante, « m'inspirera » et « me donnera courage ».

Un deuxième billet m'invite à me rendre, le 7 novembre suivant, à l'hôtel particulier sis au n° 11 de la rue Jean-Ferrandi où vit Aurore depuis près de 30 ans. Le porche franchi, un jardin chargé d'une végétation automnale isole des bruits de Paris. Un valet de chambre me fait traverser un immense atelier-salon où figurent aux murs des portraits de Sand et des siens, et aussi des toiles de Frédéric

Lauth dont Aurore partagea la vie durant 33 ans. Parmi ses oeuvres, de beaux portraits de la descendante. Une fois emprunté un charmant escalier à claire-voie d'une élégante courbure, m'apparaît dans un petit bureau encombré mais intime, un des derniers témoins du XIX^e siècle, une presque nonagénaire dont les dix premières années de vie s'étaient passées auprès de celle qu'elle désigne le plus souvent par le pronom Elle avec majuscule. Cette petite femme en pantalon, étonnamment vive, simple et chaleureuse ne représente guère moins, pour mon adolescence intimidée, que George Sand en personne. Ainsi débute notre relation. Elle durera 7 ans, avec une fréquentation assez régulière à Paris, plus irrégulière à Gargilesse où elle s'installera en 1958, puis à Nohant où elle terminera ses jours en septembre 1961.

Femme excentrique et fascinante dans un décor inhabituel, adorant les couleurs sur elle et autour d'elle, le charmant hôtel du XVIII^e siècle, qui l'abrite pour bien peu d'années désormais, résume, par son contenu, souvenirs d'enfance et d'adolescence, relations artistiques et mondaines, tentatives littéraires des années 1900-1920, séjours en Espagne, avec prédilection pour le Prado (ne peignait-elle pas elle-même sous le pseudonyme de Claudie Padille ?), enfin découverte de l'Afrique du Nord et de ses bijoux vivement colorés : ils contrastent dans les vitrines du bureau avec les porcelaines d'un Extrême-Orient épuré¹.

Témoin des deux Grandes Guerres qui l'impressionnèrent fortement, Aurore fut néanmoins jeune pendant la Belle époque et les années « folles » du premier après-guerre. Est-ce en souvenir de cette exubérance qu'elle garda l'habitude de se surcharger de bijoux, portant parfois des bagues à chaque doigt, parant son cou d'un empilement d'ambre, corail, tur-

quoise et autres pierres l'intéressant par leur symbolique ?² A l'étude, toute sandienne, de la physiognomonie, elle avait joint le déchiffrement des mains par la chiromancie. Ainsi fixait-elle aussi bien les visages que les paumes de ses hôtes avec une intensité qui laissait présager on ne sait quelle découverte.

Ce qui contribuait à singulariser le personnage c'était sa manière de porter presque toujours le pantalon, coutume alors inhabituelle aux femmes de son âge. À ce propos, je lui fis lire un passage d'un livre d'André Billy intitulé *Les beaux jours de Barbizon*, qui concernait les années 1910-1920. « Le portraitiste mondain Frédéric Lauth », était-il noté, « passait ses vacances à Barbizon. Son atelier était si grand qu'on y pouvait évoluer à bicyclette. L'étrange Aurore Sand avait hérité de sa grand-mère le goût des travestis masculins, et comme elle paraissait extraordinairement jeune, il n'était pas rare qu'on la prît de loin pour un garçonnet ». « Étrange ? » s'écrie Aurore après cette lecture, « qu'ai-je donc de si étrange ?.. Je vais écrire à M. Billy pour le lui demander ».

La candeur n'était pas, on le voit, le moindre de ses charmes.

Au cours de nos conversations je l'incitais à me parler de George Sand car, sans minimiser son charisme personnel, son rapport à sa grand-mère m'était essentiel. De l'œuvre, elle parlait peu désormais, évoquant surtout lieux et souvenirs d'enfance. L'enseignement de George me parut être ce dont elle avait le plus retenu l'esprit. Dans ses lettres ou ses courts écrits de circonstance il lui arrivait de se référer à la philosophie de la nature qui imprégnait les derniers textes de l'écrivain,

La famille lui avait légué le culte de l'aïeule et des fortes vertus dont elle leur



Deux des portraits d'*Aurore Lauth-Sand* par Frédéric Lauth (1865-1922) :
(hst., coll. part., coll Christiane Smeets-Sand)

paraissait avoir fait preuve : courage, ouverture d'esprit, tolérance, générosité. C'est pourquoi peut-être, quand elle rappelait les événements traversés, la descendante n'évoquait jamais ses propres actes humanitaires sans revenir à l'exemple grand-maternel. Les désastres de 1940-1945 qui la précipitèrent en Berry ravivèrent en elle les souvenirs familiaux de 1870, période durant laquelle, assurait-elle, le sourire avait déserté le visage de son aïeule. Peu avant la débâcle de 1940 la paroisse de Nohant avait hérité d'un curé irlandais, lequel redoutait, guère moins que l'arrivée des envahisseurs, la rude méfiance de ses paroissiennes. En arrachant le malheureux à la faim et à l'isolement, Aurore se sentait l'héritière de la bienfaisance éclairée de George. Autre occasion de battre en brèche des préjugés mortifères : on lui annonça, à l'été 40, que des suspects, des Anglais peut-être « se cachaient dans un pré en bordure de notre bois. Vous devriez aller les voir, Madame, nous, on a peur.. »

C'est ainsi que la descendante découvrit, en fait de suspects, Jean Rostand et sa jeune famille qu'elle abrita à Nohant tout l'été. À la mort d'Aurore le savant se souvint de ses observations sur les grenouilles du parc de Nohant et déclara dans une lettre le nom d'Aurore « inséparable de celui de son illustre grand-mère ». Elle aurait apprécié le rapprochement, elle qui conservait les lettres des amis de Sand saluant jadis sa naissance – « dans un berceau de gloire », avait écrit Eugène Fromentin –.

Quand je connus cette dernière Aurore, la *Société des Amis de George Sand* vivait depuis pas mal de temps. Un rituel en subsistait. Chaque année, à la date anniversaire de la mort de George Sand, dans le grand atelier-salon de la rue Jean-Ferrandi, les “adhérents” (une poi-

gnée d'amis dévoués) se réunissaient autour de la descendante. Il y avait les poètes Gilbert Le Fort et Fernand Gregh, André Maurois, le juriste-homme d'État Paul-Boncour.

Les vieux fauteuils où les habitués prenaient place, les tasses dans lesquelles on nous offrait le thé dataient de l'époque de *La Mare au diable*, ce qui nous rajeunissait de 100 ans. Ce jour-là, Aurore portait une longue robe agrémentée de brandebourgs et de pendeloques d'argent. C'est ainsi parée que la petite, fragile, infatigable Aurore évoquait les souvenirs de celle dont elle s'était donné pour mission de prolonger la renommée.

Avec le passage des ans, Aurore se préoccupait de plus en plus de la manière de perpétuer le souvenir de son aïeule. Dans la conversation ou par écrit elle formulait souvent le souhait que revive l'Association créée par elle en 1926. Très tôt elle me dit compter sur mon enthousiasme et mon dévouement pour porter cette résurrection (« Faire quelque chose pour Elle » était sa formule favorite). Je promis d'essayer de reprendre le flambeau mais je ne pus me jeter à l'eau qu'à la veille de l'année de la Femme (1975), qu'allait suivre le Cent-cinquantième de la mort de Sand. Deux lettres pour demander son parrainage à Georges Lubin restèrent sans réponse. Peut-être ce grand érudit, que j'eus l'occasion de bien apprécier par la suite, se méfia-t-il de prime abord du projet d'une solitaire. Projet qu'il pouvait supposer inspiré par celle que d'aucuns nommaient la “fée-carotte” à une ex-oie blanche émerveillée. J'eus plus de chance avec Maurice Toesca, qui me mit en relations avec de bons introducteurs. L'un des plus actifs fut le Pr. Nagatsuka qui enseignait le japonais à l'université de Lyon. C'est lui qui m'informa de l'état des thèses et autres tra-

voux. Courtois, disponible, il me fit connaître les universitaires parmi lesquels je constituai le Comité littéraire. Un ensemble de représentants à l'étranger se forma (11 pays). Enfin vit le jour un Comité d'honneur qui eut quelque temps pour exceptionnels parrains Maurice Genevoix et Jean Guéhenno.

La mise en route de l'Association se précisant, Georges Lubin en accepta la présidence d'honneur et m'apporta dès lors son appui sans restrictions. Parmi les nombreuses rencontres que m'ont valu mes démarches de défricheuse sandienne, je place au premier rang l'amitié indéfectible qui me lie à Aline Alquier, fidèle vice-présidente, et qui le fut dès l'origine

Pendant les 5 premières années où l'essentiel des activités se déroula à Lyon où je demeurais et demeure encore, 3 bulletins de liaison furent imprimés chaque année. A l'approche de l'été 1976, des démarches auprès des éditeurs furent à l'origine de la sortie des 30 volumes de l'Édition du Centenaire et nous contribuâmes à leur diffusion³. Il serait trop long d'énumérer en détails voyages, expositions, conférences, aide aux étudiants, à la création d'une Association d'"Amis de G. Sand" aux U.S.A... Ces années bien remplies ont permis de doter d'une structure solide une organisation en constant essor. Mais ma situation familiale et des obligations professionnelles, l'éloignement de Paris qui ne facilitait pas toujours les échanges m'obligèrent à abandonner mes fonctions de Secrétaire-générale.

Je n'en suis pas moins heureuse d'avoir donné l'impulsion. D'autres ont pris la relève avec beaucoup de dévouement, de mérite, d'érudition. J'ai suivi le développement croissant de l'Association et apprécié l'intérêt porté à George Sand dont le Bicentenaire a été célébré avec un

éclat sans précédent. De quoi combler au-delà de ses espérances les vœux de la petite-fille de l'écrivain.

Martine BEAUFILS

1. Ces souvenirs ont été dispersés, en même temps que le mobilier le plus précieux, peu après la disparition d'Aurore lors de la vente prestigieuse organisée à Versailles.
2. Un portrait, exécuté par le peintre Santolaria, la représente ainsi, parée à profusion.
3. Reprints préfacés par George Lubin aux Éditions d'aujourd'hui, dans la collection "Les introuvables". Cette maison d'édition a disparu.



Trente ans d'amitiés sandiennes¹

LE PREMIER NUMÉRO du bulletin de l'association "Les Amis de George Sand", daté de janvier 1976, s'ouvrait sur un éditorial de Georges Lubin, intitulé « George Sand et l'amitié », dont je citerai les premières lignes :

« George Sand compta beaucoup d'amis pendant sa vie car son œuvre suscitait l'émotion bienveillante, inspirait l'ouverture du cœur, la générosité altruiste, l'espérance d'une société fraternelle ».

Et plus loin il rappelle ces propos de la romancière : « j'ai cru à la droiture, à l'amitié, au désintéressement ». Rien ne définit mieux cette amitié sandienne, et le dévouement qu'ont prodigué à son service tous ceux qui, depuis 1976, ont

animé notre association, qui fête aujourd'hui ses trente ans.

Ce premier numéro portait le titre modeste de « Bulletin de liaison » ; la couverture s'ornait d'un dessin du petit cimetière de Nohant, avec cette légende, tirée des *Sept cordes de la lyre* : « La mort ne détruit rien, elle resserre les liens de la vie immatérielle ».

C'est de Craponne où elle habitait, que Mme Beaufiles envoyait régulièrement ce bulletin. Les trois premiers numéros (1976) étaient ronéotés au format A4, et pliés pour être expédiés. Dès 1977, ils furent brochés et agrafés, paraissant toujours trois fois par an jusqu'en 1979, où dans le dernier numéro, Martine Beaufiles disait : « Adieu aux Amis de George Sand ».

1980 marque le début d'une nouvelle série. Le bulletin devient une revue, plus épaisse, à couverture jaune, qui prend le titre *Les Amis de George Sand*, et paraît désormais une fois l'an, sous la houlette de Bernadette Chovelon (1980-1985), d'Aline Alquier (1986-2001) puis de Michèle Hecquet, jusqu'au présent numéro 28, d'une grande richesse pour les études sandiennes.

L'assemblée constitutive des Amis de George Sand se tint le 30 mai 1975. Le comité d'honneur comprenait les académiciens Maurice Genevoix et Jean d'Ormesson, flanqués d'Alain Decaux et Georges Lubin. Le Président était Maurice Toesca, et la Vice-Présidente (déjà !) notre chère Aline Alquier ; la Secrétaire générale était Martine Beaufiles. Dans le comité littéraire et artistique, on comptait notamment les principaux sandistes : Thérèse Marix-Spire, Francine Mallet, Simone Vierne, Casimir Carrère, Léon Cellier, Jean Gaulmier, Jean Mallion, Pierre Reboul, Pierre Salomon, et parmi les correspondants étrangers le professeur

japonais Nagatsuka et la grande sandiste italienne Annarosa Poli. Une réforme des statuts en 1980 crée un conseil d'administration, qui compte déjà bon nombre de nos administrateurs d'aujourd'hui ; Georges Lubin devient Président d'honneur, et Bernadette Chovelon est nommée Secrétaire générale. En 1981, après la démission de Maurice Toesca, Georges Lubin est élu Président. En 1988, Anne Chevereau succède à Bernadette Chovelon au Secrétariat général, avant de devenir Présidente en 1998 ; c'est Bernard Hamon qui lui succède en 2003. C'est une des chances de notre association d'avoir connu peu de bouleversements, et d'avoir pu mener son action dans la continuité.

On ne dira jamais assez combien l'essor des études sandiennes doit au travail de Georges Lubin, et le rôle essentiel joué par l'édition de la *Correspondance* dans la redécouverte de George Sand. On le vit bien en 1977 lors de la mobilisation autour du tome XIII, lorsque l'éditeur Garnier envisagea d'arrêter la publication de la *Correspondance*. Près de Grenoble, Jean Courier prit la tête d'une croisade qui réussit à débloquer la situation ; il créa dans la foulée une "Association pour l'étude et la diffusion de l'œuvre de George Sand", et publia en 1978 le premier numéro de la revue *Présence de George Sand*, qui dura jusqu'en 1990, au rythme de trois numéros annuels, et dont les 36 riches numéros restent une référence. Il fonda également les Éditions de l'Aurore, où une trentaine de volumes ont donné à lire bien des œuvres de George Sand.

Le rayonnement de George Sand ne cessait de s'étendre, notamment à l'étranger, avec la fondation en 1976 aux États-Unis de la "George Sand Association" à l'université de Hofstra, et

la publication des *George Sand Studies* ; avec la Société japonaise des études sandiennes, sous la houlette du professeur Nagatsuka ; avec l'action d'Annarosa Poli en Italie, mais aussi en Hongrie, aux Pays-Bas, etc. Citons encore les travaux du Groupe de Recherches sandiennes, sans oublier l'explosion des sites internet qu'avait préparée le travail pionnier de notre amie Cécile Pichot.

La multiplicité des manifestations et des publications sur George Sand en 2004 a montré, malgré bien des malentendus et des faux clichés, que la personnalité et l'œuvre de George Sand étaient plus vivantes que jamais. Notre association a joué, sans conteste, un rôle majeur dans cette renaissance.

Thierry BODIN

-
1. Cette brève allocution a été prononcée dans le prolongement des propos d'Aline Alquier lors de la manifestation du 30^e anniversaire, à l'Hôtel Dosne-Thiers, le 1^{er} octobre 2005.



Rapport d'Activités de l'année 2005

présenté par
Marie-Thérèse BAUMGARTNER
à l'Assemblée Générale Ordinaire
du 28 janvier 2006

L'ANNÉE 2005 a bénéficié, comme il fallait s'y attendre, des retombées du Bicentenaire : notre association a atteint et maintient un effectif de 600 adhérents ; de ce fait, notre petite équipe de bénévoles ne chôme pas !

Notre dernière assemblée générale s'est tenue le samedi 5 février 2005 à la F.I.A.P « Jean Monnet » (Foyer International d'Accueil de Paris). Nous étions plus de 90, presque une centaine. Après le rapport moral et financier, Michèle HECQUET, directrice de la rédaction de notre revue, a brossé pour nous un intéressant parallèle entre George Sand et Colette.

Le 4 juin, notre secrétaire adjointe, Arlette CHOURY, nous a fait découvrir au cours d'une agréable promenade, les sculptures du jardin du Luxembourg consacrées aux personnalités du XIX^{ème} siècle, amis de George Sand. Nous étions une trentaine pour profiter de cet agréable moment fort bien préparé et documenté .

L'Atelier de lectures sandiennes, toujours animé par notre ancienne présidente Anne CHEVEREAU, s'est réuni 4 fois autour des thèmes suivants : *La Ville noire* le 7 février, *Les Maîtres sonneurs* le 23 mai, des nouvelles (au choix des participants) le 3 octobre, et *Le Château des Désertes* le 5 décembre.

Nous nous devons de commémorer cette année les 30 ans de l'existence de notre association, fondée à l'initiative de

Martine BEAUFILS en 1975, à la veille du centenaire de la mort de George Sand. Pour ce faire, nous avons choisi pour cadre de notre après-midi de rentrée, le 1^{er} octobre, celui de la Fondation Dosne-Thiers, avec un riche programme. Après une introduction de notre président Bernard HAMON, Aline ALQUIER et Thierry BODIN ont évoqué la vie de l'association, puis Stéphanie TESSON et Valérie ZARROUK ont interprété avec brio *Tout à Vous, voyage dialogué travers la correspondance amoureuse de George Sand*. Le cocktail qui a suivi, dans les magnifiques salons de la Fondation, a eu un grand succès.

Les 15 et 16 octobre se tenait le 15^{ème} Salon de la Revue à l'Espace des Blancs-Manteaux. Pour la 4^{ème} fois, nous y tenions un stand, mais nous avons remarqué que la littérature du XIX^{ème} y était de moins en moins représentée. A part quelques rencontres sympathiques, il nous semble que le bilan de ces journées ne justifie pas le travail occasionné et la corvée des heures de présence, pour lesquelles je remercie encore celles d'entre nous qui se sont dévouées. Nous avons par conséquent décidé de ne plus retenir de stand l'année prochaine.

Le 5 novembre, notre amie Françoise VAYSSE nous avait organisé une visite de la Bibliothèque des Amis de l'Instruction, au 54 rue de Turenne, lieu qui est resté tel qu'il était au XIX^{ème} siècle : un bijou, une découverte, sous la conduite de notre ami Nicolas Petit. Auparavant, profitant de la

proximité de l'église Saint-Paul, Françoise Vaysse nous a fait découvrir un tableau de Delacroix, *Le Christ au jardin des oliviers*. Après la visite de la bibliothèque, où nous avons été reçus très cordialement par le président Nicolas PETIT, qui fait partie de nos adhérents, nous avons été admirer encore une œuvre de Delacroix dans l'église voisine de Saint-Denys du Saint-Sacrement : *La Pietà* ou *Déposition de la croix*, que Françoise Vaysse nous a commentée de manière très intéressante.



La Bibliothèque des Amis de l'Instruction, dans le 3^e arrt. de Paris (cl. archives)

Nous avons conçu pour cette année le projet d'un voyage sur les pas de George Sand en Auvergne. Faute d'un nombre suffisant de participants, nous avons dû nous résoudre à grand regret à l'annuler. Que soient ici encore remerciés nos amis DELAMAIRE, qui avaient fait le

voyage pour mieux le préparer. Faut-il en tirer la conclusion que l'organisation de ces voyages à destinations très spécifiques ne peut plus être envisagée, les agences de voyages ayant des prix beaucoup plus compétitifs, mais pour des destinations plus habituelles ?

Bien que notre site Internet ait été moins fréquenté que l'année précédente – ce qui n'est pas anormal : l'effet "bicentenaire" s'émousse – nous en sommes actuellement à plus de 30000 visiteurs. Thierry DERIGNY assure désormais à la fois les fonctions d'éditeur et de webmaster. Outre les actualités sandiennes que

nous continuons à mettre à la disposition des internautes, la mise en ligne des numéros épuisés de notre revue est pratiquement prête, de sorte que tout internaute pourra désormais avoir accès à leur contenu sans que nous soyons obligés de les reproduire à l'unité - ce qui constituait un travail fastidieux pour nous et peu rémunérateur pour l'association - tout en améliorant auprès du public la diffusion des études sandiennes. Rappelons à cette occasion que ce site est également destiné à faire connaître, au-delà de leur propre cercle, les ouvrages de nos adhérents concernant Sand, son entourage, son environnement et son temps, qu'il s'agisse de littérature, d'histoire, d'art, de théâtre, de cinéma ou de musique.

Dans le même ordre d'idées, votre Conseil a décidé, lors de sa dernière réunion de l'année, le 24 novembre, de garantir financièrement, à hauteur de 4000 €, l'édition par l'association Château d'Ars des Actes du colloque "George Sand et les Arts" de septembre 2004. Cette dernière opération, qui peut se solder par un coût nul pour notre association – contrairement à une subvention qui obérerait à coup sûr notre trésorerie - si les souscriptions couvrent les frais d'édition, nous servira de test et pourrait en cas de succès être répétée pour d'autres éditions à encourager dans le cadre de notre mission culturelle.

Pour améliorer la distribution de notre Revue, qui tire désormais à 800 exemplaires, nous avons fait sans succès plusieurs tentatives de vente avec un très libéral droit de retour chez les libraires. Il faudrait que nous puissions ouvrir auprès d'eux des dépôts, ce qui consiste à renverser la charge de la surveillance des ventes, qui nous incomberait. Nous n'avons pas les moyens d'une telle organisation. Aussi sommes-nous particulièrement satisfaits que M. Bart VANDEKERKHOVE, époux de

Madame Marielle Vandekerkhove-Caors, se soit aimablement proposé d'assurer la création et la gestion de dépôts de notre Revue ainsi que la diffusion de nos dépliants publicitaires dans tout le Pays de George Sand.

Nous vous avons tenus informés, par le biais de notre lettre quadrimestrielle, de la liquidation, par le repreneur des Classiques Garnier, des volumes restants de la *Correspondance* auprès de soldeurs, qui les ont bradés à 9 euros le volume. Nous sommes arrivés à racheter les "fonds de tiroirs" de l'éditeur dans des conditions qui nous ont permis de vous les proposer au même prix, port inclus. Cette opération a suscité une telle avalanche de commandes que nous n'avons pu satisfaire que très partiellement bon nombre d'entre elles, notre petit stock s'étant rapidement épuisé. Mais vous imaginez le travail que cela a pu représenter pour votre secrétariat ! Je rappelle à ceux d'entre vous qui sont restés sur leur déception que les soldeurs détiennent encore certains tomes, à des prix attractifs.

Le Groupe de Recherches Sandiennes s'est réuni le 15 janvier pour dresser un bilan de l'année Sand, à la suite de quoi il a été décidé que le Groupe, sous le nom de Groupe International de Recherches Sandiennes (G.I.R.S), se constituait désormais, sous la présidence de notre ami José-Luis DIAZ, en une entité plus formelle, avec un Bureau et un Conseil d'administration, le nombre de réunions plénières étant désormais limité. Plusieurs membres de notre association font partie du bureau et du conseil d'administration. La séance inaugurale de cette nouvelle formule, le 25 juin à Jussieu, clôturait une journée d'étude sur « George Sand à la croisée des genres ».

Les autres manifestations à signaler au cours de l'année écoulée, naturellement moins nombreuses que l'année précédente

à l'occasion du Bicentenaire, n'en ont pas été moins réussies :

A Marseille, le 7 avril, le concert-lecture organisé par notre président en l'église Notre-Dame des Monts en commémoration du séjour marseillais de George Sand et de Chopin (février-mai 1839) a rencontré un franc succès.

Le 21 mai, Nicole MOZET a donné à la maison de Balzac à Paris une conférence sur le thème de « George Sand et le roman- l'exemple de *Nanon* ».

Au pays de George Sand, la saison a débuté par une exposition et une conférence organisées début juin par « Rythme et Expression » à La Châtre : « Agricul Perdiguier et le compagnonnage ». À Nohant les traditionnelles Fêtes Romantiques, durant les trois derniers week-ends de juin, suivies, du 22 au 30 juillet, par les Rencontres internationales Frédéric Chopin, rassemblent chaque année un grand nombre de mélomanes, de connaisseurs et d'amateurs du romantisme. Toujours dans le domaine de Nohant, à partir du 4 juin : exposition « Jardin au féminin » et création des Salons de lecture. Dans l'après-midi du 16 octobre, remise d'un prix du « premier carnet de voyage, réel ou imaginaire ». Deux expositions au Château d'Ars : du 2 juillet au 28 août, « 1830-1848, entre deux révolutions, une société en devenir : Balzac, Leroux, Sand » suivie de « Nadar » du 3 septembre au 1^{er} novembre. Les Liztomanias de Châteauroux, du 28 octobre au 1^{er} novembre, clôturaient cette saison berrichonne.

Le 15 octobre, la maison de Balzac, accueillait Catherine GAVIGLIO-FAIVRE-D'ARCIER pour la présentation de son édition de la correspondance entre le Vicomte de Lovenjoul et Michel Levy (1865-1875), parue chez Honoré Champion.

Pour achever l'année, deux journées d'études sur *Le Compagnon du Tour de France*, auxquelles votre association a apporté une petite participation financière, ont été organisées par Martine WATRELOT et Michèle HECQUET les 8 et 9 décembre à Lille III - Charles de Gaulle et suivies du vernissage d'une exposition éponyme à la bibliothèque centrale de Lille III, à Villeneuve-d'Ascq.

M.T.B.



Carnet

Françoise Heluin

CE LUNDI 9 JANVIER, la fille de Georges Lubin, Françoise Heluin, s'est éteinte brusquement. Le soir, en rentrant chez lui, son mari Gérard l'a trouvée morte.

Nous pensions tous que cette femme, dynamique et pleine de vitalité, suivrait la trace de ses parents et mourrait comme eux centenaire. A 70 ans, elle nous a quittés, sans prévenir. Je voudrais juste lui rendre ici un très bref hommage, car les mots me manquent pour exprimer la douleur que ressentent tous ses proches.

Françoise était pleine de vie, de projets, d'enthousiasme, de passion, d'amour, de générosité. Elle était jeune de visage, de corps et d'esprit.

Je la connaissais depuis longtemps, mais nos liens se sont resserrés lors de la mort de sa mère, Mady Lubin. Françoise a veillé avec attention et dévouement sur son père. Puis elle a organisé avec moi le sort des papiers de travail de Georges Lubin en les confiant à la Bibliothèque de l'Institut. Elle partagea entre le Musée de

la Vie romantique et la Bibliothèque municipale de Châteauroux ce qui restait de la bibliothèque sandienne et berrichonne de son père (il avait vendu sa bibliothèque sans en parler à personne, pas même à sa fille !). Elle me confia enfin le soin d'organiser la vente aux enchères de la collection des lettres et manuscrits de et autour de George Sand rassemblée par son père.

Dès que Georges Lubin était tombé malade, Françoise s'était souciée de la poursuite de son œuvre. Elle m'avait confié le dossier des lettres de Sand retrouvées par son père, et m'avait encouragé à continuer son travail, ce qui a donné lieu au volume des *Lettres retrouvées* paru en 2004. De même, elle m'avait généreusement permis d'utiliser le travail de G. Lubin pour préparer l'anthologie des *Lettres d'une vie*. Et c'est avec beaucoup d'émotion que nous avons tous deux dévoilé la plaque commémorative que notre association a apposée le 15 mai 2004 sur la maison natale de Georges Lubin à Ardenes.

Françoise était très attachée à notre association, comme peuvent en témoigner Anne Chevereau et nos amis Baumgartner. Elle laisse dans le chagrin son mari Gérard, ses trois enfants : Laurence, Christine et Renaud, et ses petits-enfants, car elle était, comme George Sand, une merveilleuse grand-mère. Elle avait aussi un sens très fort de l'amitié, et nous sommes aussi dans le chagrin. Lors de notre Assemblée générale du 28 janvier 2006, au cours de laquelle cette allocution fut prononcée, elle aurait probablement été parmi nous. Nous garderons le souvenir chaleureux de son merveilleux sourire.

Thierry BODIN



LES AMIS DE GEORGE SAND

(euros)

RAPPORT FINANCIER par Michel Baumgartner

RÉSULTATS DE L'EXERCICE 2005

RECETTES		DÉPENSES	
Subventions & dons		Secrétariat	2 163,48
<i>Centre Natl. des Lettres</i>	2 000,00	Frais bancaires & postaux	2 452,08
<i>Mairie de Paris</i>	0,00	Prime assurance RC	377,71
<i>Autres</i>	0,00	Revue N°26 + Frais d'envoi	6 291,07
Manifestations		Manifestations	
<i>Repas Assemblée générale</i>	1 350,00	<i>Repas Assemblée générale</i>	1 561,00
<i>Réunion de rentrée</i>	1 100,00	<i>Réunion de rentrée</i>	3 322,61
<i>Autres</i>	180,00	<i>Autres</i>	1 496,10
Ventes (revues et divers)	3 043,65	Subventions accordées	500,00
Cotisations	11 245,48		
Intérêts cpte s/livret	366,71		
Divers	17,63	Divers	1 267,46
	<hr/>		<hr/>
	19 303,47		19 431,51
Résultat de l'exercice : perte	128,04		
	<hr/>		<hr/>
	19 431,51		19 431,51

TRÉSORERIE

Banques - comptes courants	247,30
Banques - comptes sur livrets	12 023,83
C.C.P.	140,09
	<hr/>
	12 411,22

CHIFFRES PRÉVISIONNELS 2006

RECETTES		DÉPENSES	
Ventes de revues	2 000,00	Secrétariat	2 500,00
Manifestations	7 000,00	Revue n°28 + frais d'envoi	6 500,00
Cotisations	10 000,00	Manifestations	9 000,00
Produits de trésorerie & divers	500,00	Participations et coéditions	2 000,00
		Frais bancaires et postaux	2 500,00
Subventions & dons	4 000,00	Primes assurances & divers	1 000,00
	<hr/>		<hr/>
	23 500,00		23 500,00

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal 75009 Paris
Siège administratif : 12, rue George Sand, B.P. 83, 91123 Palaiseau Cedex
Site Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>

BULLETIN D'ADHÉSION

à retourner à la Secrétaire Générale de l'Association,
Marie-Thérèse BAUMGARTNER, Villa George Sand,
12 rue George Sand, B.P.83, 91123 PALAISEAU cedex
Répondeur & Fax.: 01 60 14 89 91

Courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

(Chèques ou mandats en francs français, compensables en France et libellés au nom de l'Association "Les Amis de George Sand")

N° Compte Chèques Postaux : 5.738.72.X - 69000 LYON FRANCE

M. Mme Mlle (Prénom & Nom)

.....

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Tél.: Fax e-mail :

Je demande mon adhésion à l'Association *LES AMIS DE GEORGE SAND* et je vous adresse ci-joint par chèque ma cotisation pour la présente année civile, d'un montant de

J'ai bien noté que je recevrai en retour ma carte de membre de l'Association pour l'année en cours et que vous m'adresserez les prochaines circulaires destinées aux adhérents ainsi que la revue de cette année (numéro paru ou à paraître).

A.....le.....

(signature)

Cotisations année 2006 :

Membres actifs :22 € Couples :30 €

Membres de soutien :35 € Membres bienfaiteurs :50 €

Étudiant(e)s (sur justificatif): 14 €

LES AMIS DE GEORGE SAND

Faites-vous connaître !

A l'occasion de votre adhésion, n'hésitez pas à rentrer en contact avec les gestionnaires de l'Association.

Les lignes ci-dessous sont bien entendu trop courtes pour que vous puissiez vous exprimer, elles ne prétendent qu'à vous suggérer de nous écrire⁽¹⁾.

Sans que cela constitue en aucun cas une obligation pour vous, nous serions heureux que vous nous indiquiez:

- où vous avez découvert le présent document :

.....

- votre profession, vos travaux :

.....

- les raisons de l'intérêt que vous portez à George SAND:

.....

.....

- ce que vous souhaitez que l'Association vous apporte :

.....

.....

- ce que vous pensez pouvoir apporter à l'Association :

.....

.....

⁽¹⁾ Conformément aux dispositions de l'art.27 de la loi du 6 janvier 1978 (Informatique et Libertés), nous vous rappelons que vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Sauf opposition de votre part ces informations pourront être utilisées par des tiers.

Copyright 2006 © Les Amis de George Sand